

CARLO SUARÈS

DE QUELQUES  
APPRENTIS-SORCIERS

**Gandhi • Jean XXIII • Teilhard de Chardin**  
**Lecomte du Noüy • C. G. Jung**

1965

Editions « ETRE LIBRE »

20, rue Père De Deken  
Bruxelles (4)

*Le mal, c'est vivre avec la peur, car elle engendre la haine, déforme la pensée et pervertit toute l'existence...*

*Il est donc absolument nécessaire qu'une personne religieuse soit complètement affranchie de la peur...*

*... En la peur sont des ténèbres où n'existent ni affection, ni compréhension, ni amour.*

KRISHNAMURTI.

La structure psychologique de l'homme, élaborée au cours de millénaires, est inadéquate au monde actuel. Elle est à bout de course. La corriger est inutile : il faut la briser.

Cet ouvrage est une tentative de montrer qu'il est possible de briser cette coque intérieure, et par conséquent d'être à même d'aborder d'une façon neuve nos problèmes humains. Mais la pensée est ainsi faite qu'elle peut être dans l'erreur se croyant dans la vérité et ne peut trouver la vérité qu'en percevant ses erreurs.

Nous nous proposons dans cet ouvrage d'examiner : un homme politique qui a voulu, en politique, appliquer ses convictions religieuses (Gandhi); un chef religieux qui partant de ses convictions religieuses, a voulu exprimer des idées politiques (Jean XXIII); un religieux (Teilhard de Chardin) qui était un homme de science; un scientifique (Lecomte du Noüy) qui a abouti à la religion; et, enfin, le prince des apprentis sorciers (C. G. Jung) qui, à force d'explorer l'inconscient, en a réanimé les dragons qui l'ont transporté dans la préhistoire.

Au cours de nos exposés, nous pensons que les lecteurs pourront se poser beaucoup de questions.

## I

### **Gandhi ou la peur du vide.**

#### **1. — Notre monde échappe au mesurable, donc à la pensée.**

Le brusque virage historique de notre temps soulève, sur tous les plans de la conscience, des pourritures qui se posent en tant que problèmes dont les énoncés n'existent pas. Le corps planète, se percevant sensible en tous ses points, loin d'en tirer une unité, se voit culbuté dans un effrayant processus de multiplication. Combien d'hommes y a-t-il ? Et combien d'Etats? Combien de nations, de peuples, d'aspirations, de frustrations, de ventres vides, de ventres ? Combien d'arbres sur la planète et combien de feuilles sur chaque arbre ? Combien de grains de poussière ? Combien de cellules vivantes ? Combien de morts ressuscités ? Combien de millièmes de millimètres dans cent millions d'années lumières? Et comment cette folle multiplication divise-t-elle sans arrêt ? L'irruption de l'immesurable dans le monde de la mesure a détruit les énoncés. Sans énoncés, pas de problèmes: des abstractions, des projections.

La recherche pratique et ses applications, la recherche théorique et ses conséquences, alimentent quotidiennement notre admiration. Les transistors, le laser, sitôt découverts — ou inventés — deviennent des sciences majeures aux branches innombrables et imprévues. Il y a le spécialiste des opérations dans les cerveaux des araignées. Ainsi la solution de chaque problème qui se pose est une ouverture sur des ouvertures sans fin. Mais il est impossible de s'aventurer à travers l'une d'elles sans établir des contacts avec des mondes de plus en plus nombreux et variés. L'on a compté une dizaine de sciences conjuguées au cours d'une étude géographique.

En opposition à ces merveilles, la pensée issue de ces mêmes lobes, si ingénieux, si inventifs, est en état de banqueroute en ce qui touche l'essentiel : la solennelle interrogation de la conscience, face au Monde et à elle-même. En étendue comme en profondeur, dans les rapports humains en fonction des nécessités matérielles comme dans les cavernes de ce qu'on appelle l'inconscient, le « pourrissement sans données » met en déroute les fallacieuses projections de l'esprit qui, pendant des millénaires, ont cru régenter.

Tant qu'il s'agit d'objets — mécaniques ou vivants, chimiques ou physiques — de structures

physiologiques dont les éléments se prêtent à une mesure d'une sorte, la pensée triomphe en termes de nomenclatures. Mais dans ce qui échappe à la représentation : le magna grouillant de trois milliards d'êtres humains (c'est le social et l'économique) comme l'abîme sans fond de l'être intérieur (l'individu n'est-il pas la totalité de la durée), il n'y a plus pensée, il y a confusion.

## 2. — **La confusion dans l'étendue humaine.**

Un seul exemple suffira, emprunté à M. Alfred Sauvy (« Le Monde », 8, 9, 10 septembre 1964). Non point que ce chapitre ne soit important. Il l'est au premier chef. La pensée la plus exaltée sera méprisante tant qu'elle se donnera des raisons de ne pas savoir trouver le moyen de nourrir, loger, vêtir.

**Observer d'abord, expliquer ensuite, prévoir si possible,** écrit M Alfred Sauvy, sous le titre « Mythes et Réalités sur l'Emploi », **telle devrait être la règle d'or de tous ceux qui, à quelque titre, risquent un jugement sur l'économie. Mais cet ordre n'est presque jamais suivi. L'expérience, cette gêneuse, cette destructrice, est condamnable et condamnée, ou, au mieux, ignorée. Depuis la guerre les événements ont infligé aux doctrines courantes les démentis les plus sensationnels qui aient jamais été fournis à une pensée collective.**

La chronique de ces démentis serait instructive, encore qu'il ne soit pas nécessaire d'être clerc pour voir les experts en la matière s'essouffler à courir derrière des événements qu'ils sont censés diriger. En l'occurrence, M. Alfred Sauvy traite pertinemment des rapports entre les automatismes techniques et l'emploi. **Le chômage, dit-il, a été dénoncé comme le résultat fatal du progrès technique, thèse admise depuis longtemps par toutes les écoles socialistes.** (Ajoutons, pour notre compte, que cette théorie, confirmée dans le détail chaque fois que des ouvriers sont expulsés par des machines, mais infirmée dans l'ensemble, tend à faire du prolétariat un des éléments les plus réactionnaires de la Société, ce qui étonnerait bien des marxistes, s'ils consentaient à « observer d'abord ».)

**En 1938, on affirmait encore sérieusement en France qu'il était impossible de trouver plus d'emplois, faute de débouchés. Et depuis cette date, plane partout la menace d'un retour de la crise, fléau dévastateur. Sous une forme différente, socialistes et conservateurs s'unissent dans la même appréhension.**

La force du mythe est telle que **lorsque, contre tous les pronostics, sans exception, les Allemands ont intégré leurs sept millions de réfugiés, les raisons les plus extravagantes ont été données...** On parle de « miracle allemand ». **Quand on parle de miracle, c'est qu'on ne comprend pas, mais quand on ne comprend pas, il faut le reconnaître.** Après avoir examiné la situation dans d'autres pays, **nous voyons un bouquet déjà suffisant,** ajoute l'auteur, **pour justifier une révision des doctrines.**

**Seulement, en fait, il ne s'agit pas tant de doctrine que de sentiments, ou, si l'on préfère, la doctrine est inspirée par un sentiment : la peur, la peur du vide. C'est pourquoi, dans la pensée économique, rien n'a bougé.**

### 3. — L'origine des problèmes de l'étendue est dans la profondeur.

**Les Etats-Unis paraissent contredire la brillante série des « miracles » européens, écrit encore M. Sauvy. On affirme partout, et en des lieux très hauts, que non seulement le chômage est tenace, mais qu'il s'accroît d'année en année, ou de cycle en cycle, sous l'effet, ajoute-t-on, de l'automatisation. Dès lors, une théorie serait plausible : Les pays européens sont encore au secondaire, où le nombre des emplois augmente, mais, plus avancés, les Etats-Unis sont déjà parvenus au seuil à partir duquel le nombre des emplois diminue sous l'influence du progrès technique et de la saturation des besoins ».**

Cette thèse, selon M. Sauvy, est inexacte, car les besoins ne sont pas saturés. Le chômage est dû à une insuffisance du rythme de productivité aux Etats-Unis. Or les défenseurs de cette thèse reconnaissent que les besoins ne sont pas saturés. Comment donc peuvent-ils la soutenir ? Pour ne citer qu'un des experts en cybernétique et automatisation, M. Robert Theobald, de l'Université de Harvard : **une classe frappée de pauvreté permanente émerge au milieu d'une abondance potentielle**<sup>1</sup>. Pour absorber le chômage, il estime que les Etats-Unis devraient absorber une augmentation annuelle de production s'élevant à 40 milliards de dollars avant 1970, à 60 milliards avant 1980 et à 150 milliards avant la fin du siècle. Se référant à M. Richard Bellman, un des meilleurs experts en la matière, il ajoute que les deux pour cent les plus qualifiés de la population pourraient, dans un proche avenir, produire tous les biens de consommation et les services nécessaires à la société.

L'économie américaine sait fort bien qu'il lui faut accélérer son rythme de productivité. M. Robert Theobald note très justement à ce sujet que la publicité commerciale aux U.S.A. s'inscrit dans le cadre de l'éducation nationale. Son budget est sur le point de dépasser celui des écoles et des universités. Les parents qui permettent à leurs enfants de s'abrutir devant des émissions de télévision hachées de publicité, leur donnent l'éducation civique du bon citoyen, dont le premier devoir est d'être un acheteur. Le problème n'est pas pour autant résolu et, selon M. Theobald, ne le sera jamais sur ces bases. En effet, s'il l'était, les Etats-

---

<sup>1</sup> Voir « Main currents in modern thought », septembre-octobre 1964. Selon l'auteur, 38 millions de personnes, soit le cinquième de la population, vivent en état de pauvreté aux Etats-Unis.

Unis, qui, ne produisant qu'à une fraction de leur capacité potentielle, consomment et détruisent déjà plus de 40 p.c. des produits mondiaux, en arriveraient bientôt à dévorer la production totale du globe. L'humanité se trouverait devant un Moloch insatiable, qui ne tarderait pas à en crever. Nous ne sommes donc pas devant un problème économique à résoudre, mais au seuil d'une révolution sociale inimaginable, qui obligera de repenser à partir de zéro tout ce qui constitue notre mode de vie. Nous sommes à un tournant où aucun problème qui se pose ne peut être résolu dans son compartiment.

Il nous faut, par conséquent, élargir sur tous les plans la constatation de M. Sauvy : **la doctrine est inspirée par un sentiment de peur, la peur du vide. C'est pourquoi dans la pensée économique, rien n'a bougé**, et voir clairement que toutes les doctrines, de quelque nature qu'elles soient : économiques, sociales, morales ou religieuses, émanent de la peur du vide, de ce vide de l'esprit qui seul permet l'observation directe des phénomènes. Cette peur paralyse la pensée, la rend malade devant les forces immenses qu'elle déchaîne d'une façon irréversible. Un seul remède : se rendre neuf. C'est évident : toute doctrine est basée sur un passé qui n'est plus. Aborder le présent en termes de connaissances acquises c'est ne pas le voir. M. Sauvy voudrait que l'observation soit fonction de « je ne comprends pas ». C'est en effet la seule chance que l'on peut se donner de poursuivre et de comprendre le mouvement — psychologique, social, historique — que l'on s'applique à observer.

Ce double mouvement, intérieur et extérieur, en profondeur et en étendue, est si rapide à notre époque que l'observateur n'a pas le temps de s'arrêter à des doctrines, à des conclusions : il doit courir. Et il n'y a pas que des problèmes à résoudre. Il faut du neuf en tous les domaines : en art, en politique et, surtout, en religion. Mais qu'est-ce que le neuf ? Comment le définir ? Comment le percevoir ? Comment, d'abord, le créer ? Pouvons-nous serrer cette notion jusqu'à faire surgir le neuf ? Peut-il surgir collectivement ou n'est-il pas, au contraire, une profonde modification au sein de la conscience d'être ?

#### 4. — **Du nouveau en art?**

Le nouveau n'est jamais neuf. D'où son succès. Le nouveau se déclare par comparaison, soit qu'il modifie l'ancien en s'en prévalant, soit qu'il s'oppose à lui, en mettant (Marx contre Hegel) les pieds à la place de la tête. Le premier cas se console en inventant « le progrès », le second fige l'esprit dans des formules qui, d'être « renversées », ne résistent que mieux (le dogme, démenti par tous les événements, de « thèse-antithèse-synthèse »).

Il est à peine intéressant de mentionner « la recherche » du nouveau en art. L'« Art Nouveau » du début du siècle, encore qu'il provoque parfois le sourire, maintient la dignité du travail bien fait. Avec la

prolifération actuelle de tout, partout, « la peur du vide », intérieure (déchainements d'ambitions) et extérieure (publicité outrée) sécrète sa psycho-drogue : la nouveauté. Il la faut, de plus en plus scandaleuse, barbouillée, effarante, mal faite, monstrueuse, énorme. Et il en faut beaucoup. De plus en plus, car les sens sont émoussés, et l'on n'a que vingt centièmes de secondes pour faire une peinture de vingt mètres carrés, on n'a que vingt centièmes de secondes pour la déclarer chef-d'œuvre. Faute d'affronter le vide, on dévore du néant. Les admirables réalisations de la photo et du film en couleurs posent la question : la peinture est-elle morte ? En réponse on la tue. Chacun s'y met, depuis l'âge de deux ans. Peindre est si facile : il suffit, avec n'importe quoi, de mettre, n'importe comment, des couleurs sur n'importe quelle surface. En France, mille-cinq-cents galeries, cinquante « salons », avec le renfort de préfectures, sous-préfectures, mairies et écoles — depuis la maternelle — exhibent chaque année plus de kilomètres de cimaises qu'il n'y a d'autoroutes dans tout le territoire. Pour l'enfance, la « peinture » est d'abord un test projectif. Appliqué aux adultes — peintres, marchands et chalands — se test révèle, dans la plupart des cas, la même détérioration psychique et mentale qui apparaît dans l'abus de disques, de radios, de télévisions, de chansons, de films, de spectacles. Ici, comme ailleurs, les données du problème sont englouties.

L'architecture et ses prolongements en sculpture et peinture, étant fonctionnelle, est hors de cause. Ici, un esprit vide de doctrines, de théories et de ces conventions hypocrites qui débordèrent, jusqu'à une époque récente, en femmes allégoriques, en anges jouant de la trompette, en feuilles d'acanthé, en colonnes, en chapiteaux, en frontons, un esprit vide, donc libre d'observer et de définir objectivement le terrain, le paysage, le matériau, les nécessités de l'urbanisme et le programme à réaliser, peut, sur ces bases solides, concevoir une œuvre au service de la liberté humaine. Il peut encourager des hommes à se déconditionner. Par l'emploi judicieux des masses et des couleurs, il peut être psychologiquement bénéfique.

Mais sur quelles bases prétendent s'appuyer une peinture et une sculpture qui se proclament arts majeurs — à la façon de la musique symphonique — lorsqu'elles ne sont que la projection d'esprits infantiles, malades d'auto-inflation ? (« Le rêve des princes est d'être des artistes, le rêve des artistes est d'être des dieux »... « L'artiste a un tempérament, une sensibilité, que le vulgaire ne connaît pas »... « L'artiste est un être à part dans la société »... « Où est Charlemagne ? Michel-Ange demeure »..., etc.) Dans le « compartiment » tableaux, la Bourse des Valeurs est celle des signatures. Culte des personnalités ? Même pas. C'est l'engouement des « manières ». Et des spéculations commerciales.

Le fracas de cette foire interdit le vide, le vide au silence duquel on se demanderait s'il existe, s'il peut exister un point de contact entre la conscience profonde d'un « quelque chose » qui transcende la Raison et l'Art en tant qu'expression de cette réalité non mythifiée. Existe-il, peut-il exister un point commun entre l'impensable et l'image; entre l'intemporel et l'œuvre des mains; entre la continuité modifiée du passé (que

sont les outils et les techniques) et la création qui, dans le vrai sens de ce mot, abolit le passé, étant neuve ?

Telles seraient les méditations du vide, de l'esprit qui dirait « je ne sais pas » et qui, de ce fait, aurait peut-être une chance d'être un artiste.

## 5. — **Du nouveau en politique?**

En politique, les hommes nouveaux sont moins neufs que les vieux. La tâche de ceux-ci est de rendre vivables les événements qu'ils n'ont pas prévus ou les conséquences imprévisibles de leur ministère. Ils apprennent chaque jour que nous sommes entrés dans l'ère de la démesure, donc de l'imprévisible, car on ne peut prévoir que ce qu'on peut mesurer. Un pragmatisme de fortune, au jour le jour, les attelle à des tâches toujours prioritaires, dont la nécessité a atteint le scandale, et dont les dispositifs — qui attendaient — sont déjà périmés. Ils savent qu'en aucun cas les aménagements ne satisferont les besoins et que toute solution rationnelle d'un problème sur son plan, dans son compartiment, sera toujours absurde, voire démente, en fonction de l'ensemble. Ils n'y peuvent rien. Personne n'y pourra rien. Une révolution fondamentale, totalement neuve, fera-t-elle irruption dans les consciences ? Le fera-t-elle jamais ? Cependant « la vie » (comme on dit) ou plutôt la confusion des existences continue. Elle est faite de chaque jour qui passe. « Un jour de passé : c'est toujours cela », pensent les vieux.

Les hommes nouveaux sont des doctrinaires de vocation ou d'occasion. Par nécessité : ils doivent justifier leurs ambitions. Ils ne peuvent se déclarer qu'en se mettant en formules et en mettant en formules inverses ce à quoi ils s'opposent. Ainsi, ils ne critiquent pas ce qu'ils pensent critiquer mais l'image qu'ils s'en font, et ne se montrent pas mais l'image qu'ils veulent présenter d'eux-mêmes. Ce faisant, ils attribuent une doctrine au pragmatisme en cours et leur doctrine étant le contre-pied de celle qu'ils viennent d'imaginer, définit très exactement leur réaction, c'est-à-dire leur conditionnement. Cette projection émotionnelle, structurée mentalement, que des révolutionnaires de surface (dans le social et l'économique et non dans la connaissance de l'être) appellent antithèse, n'a, de mémoire d'homme, jamais produit aucune synthèse.

Quant aux hommes nouveaux de ces nombreux territoires découpés au hasard des conquêtes coloniales, patriotes en quête de patries, nationalistes par anticipation, qui proclament des Etats sans gouvernements, des gouvernements sans administrations, des révolutions sans révolutionnaires ou des socialismes confessionnels régionaux, des socialismes privés, très personnels, les meilleurs d'entre ceux qui prennent le pouvoir en toute pseudo-indépendance et liberté (conçues ou conquises) n'ont qu'un but: le maintien de ce pouvoir. Adieu l'exaltation, l'euphorie, la fraternité, les embrassades. Et le camarade-chef est surpris de



découvrir tout à coup l'inévitable gouffre de Robespierre et de le comprendre si bien.

Aucun des hommes nouveaux de ces pays nouveaux en dramatique transformation vers on ne sait quel destin, aucun des hommes nouveaux qui ont pétri les colosses d'Eurasie endormis depuis des siècles (le tsar Staline, l'empereur Mao-Tsé-Toung, en passant par Gandhi et Nehru) n'ont vu — ne voient — que les modifications internes (émotionnelles et mentales) des hommes soumis à des modifications externes (économiques, politiques, sociales) ne sont, ne peuvent être, que des rides à la surface d'eaux stagnantes. L'embourgeoisement progressif des régimes les plus révolutionnaires au départ le démontre. La nature psychologiquement « structurante » de tout ordre social est évidente. Cette structure est maintenue inerte par tout ce qui maintient l'ordre : doctrine et force armée. La coercition dont peut se passer un pouvoir rassis, vivotant à la petite semaine, ni trop certain ni trop désireux de durer, est pour un régime dit révolutionnaire question de vie ou de mort. Ainsi les régimes nouveaux des hommes nouveaux sont les plus rétrogrades qui soient, car le neuf ne peut surgir qu'en liberté.

## 6. — **Du nouveau en religion?**

Des temps lointains à nos jours, des tribus primitives à nos théologiens, les religions sont des explications de l'Univers et de l'homme qui satisfont la pensée et le sentiment. La fraude est à la fois si grossière et si subtile que plus clairement on la voit, d'un seul coup d'œil, dans son énormité, plus il est difficile de la montrer, car, en vérité, ceux qui ne la voient pas sont si profondément endormis que l'on ne sait quelle explosion atomique dans leurs cerveaux pourrait les réveiller.

Et pourtant, la situation du problème est curieusement facile à percevoir. Nous ne disposons, pour penser, que d'une pensée conditionnée par le temps et l'espace. Non seulement la pensée est-elle un déroulement dans une durée, mais les éléments qui la constituent — mémoire, expérience, jugements, conclusions, perceptions, certitudes, hypothèses, projections, images, abstractions, symboles, etc. — sont tous tributaires du temps. Ils « sont » le temps. La structure psychologique (le personnage) qui manipule ces éléments est elle-même un produit — collectif et individuel — d'accumulations de temps. Le temps-personnage se perçoit intérieurement être, au moyen d'un instrument temps-pensée, dans un espace-univers.

L'évolution des civilisations a permis à ce processus de s'approfondir en remontant la durée jusqu'aux symboles de l'homme non encore civilisé et de s'étendre jusqu'à capter des vibrations provenant de galaxies inimaginablement lointaines. Parvenu à ce point — et même à la découverte d'une antimatière qui ouvre peut-être des portes sur un anti-univers — l'esprit, saisi de vertige, constate, mais refuse d'admettre, que

puisque l'univers ne peut pas être absurde (puisqu'il existe) c'est la pensée qui l'est.

Pourquoi être allé si loin ? Nous le savions au départ. Nous savions que la pensée peut penser une heure, un jour, des siècles, bref des quantités mesurables à l'intérieur d'une échelle graduée, mais qu'elle est incapable de penser cette échelle en soi, un temps qui a commencé et qui finira (le non-temps est impensable) ou un temps qui n'a pas commencé et ne finira pas (le toujours est impensable). Et il en est de même de l'espace. La pensée est rationnelle à l'intérieur du mesurable. Elle sait que le mesurable n'est qu'un aspect de la totalité, totalement impensable, univers-conscience. Elle peut, une fois pour toutes, savoir qu'elle ne sait pas comment il se fait qu'il y ait quoi que ce soit.

On peut « comprendre » ces mots. Mais se trouver en toute réalité face à face avec l'impensable est l'opération de l'esprit la plus difficile qui soit. Elle ne comporte pas seulement un intense travail de l'intelligence, elle démolit la structure psychologique du penseur. Elle est le « vide » qui, néantisant l'armature en laquelle on se définit et se situe, fait peur ici plus que partout ailleurs où s'impose sa nécessité. Et pourtant ici, plus que partout ailleurs, elle s'impose. Notre société est malade de penser faux. Penser faux en ce qui concerne l'essentiel entraîne une habitude mentale, un automatisme psycho-intellectuel incapable d'embrayer dans la réalité du moindre problème de super-structure. Penser faux en ce qui concerne Dieu c'est penser faux en ce qui concerne les besoins les plus matériels des masses humaines : se nourrir, se loger, se vêtir. Le brusque virage de notre temps exige, en vue de résoudre ces problèmes concrets « qui pourrissent sans données » que l'on sache, par connaissance directe, ou plutôt que l'on découvre ce qu'est ce « quelque chose » que l'on travestit et trahit sous le vocable « Dieu ».

La pensée est malade d'orgueil. Elle perçoit ses limites sans les percevoir, les admet sans les admettre, prétend franchir l'infranchissable, penser l'impensable, concevoir l'inconcevable, contenir son propre contenant, usurper l'être. Est-ce à dire que la « barrière infranchissable » de ceux qui se prennent pour des chercheurs ne soit, sous un vêtement moderne, que l'ange antique dont l'épée flamboyante interdit l'accès à l'arbre de vie ? Oui, certes, si en dépit de l'évidence, ces prétendus chercheurs ne se rendent pas compte que l'instrument avec lequel ils s'imaginent chercher est inadéquat, et, face à l'obstacle, sont incapables d'émettre autre chose que des sottises, telles que « l'hypothèse Dieu rend l'univers intelligible ».

Les hommes que l'époque a élevés aux plus hauts sommets de la célébrité dans le domaine de la pensée, un Freud, un Jung, un Teilhard de Chardin, un Lecomte du Noüy, sont ceux qui, sous l'apparence du neuf, ont replongé les esprits dans les marécages du vieux, du passé, du pourrissement. Leur pensée, cette pensée élaborée au cours des millénaires, a limité l'intelligence dans la mesure où elle s'est voulue illimitée.

Que si, se retournant contre lui-même, cet instrument inadéquat s'était « vu », l'intelligence éveillée aurait compris que toute pensée — la plus « exaltée », la plus « transcendante » — ne peut que rêver sa

temporalité dans des mots tels que Dieu. Suprême, Absolu, Intemporel, Atmân et d'autres, et que sa quête de vérité ne peut aboutir, tout au plus, qu'à une « croyance », c'est-à-dire à une acceptation émotionnelle de l'illusion qu'il est possible de penser l'impensable. (Se « situer » par rapport à Dieu!)

Que si, acceptant ses limites comme un fait incontestable, la pensée, de par ce fait, s'aperçoit que tout incapable qu'elle soit de découvrir la vérité, elle possède une extraordinaire capacité de découvrir l'erreur, une puissance inouïe de pénétration dans les arcanes du faux, une invincible puissance de démolition...

... En cette seule vision est le miracle du « quelque chose ».

#### 7. — **Chercher n'est pas trouver, trouver n'est pas comprendre.**

Rien n'est plus fallacieux que ces mots attribués à une divinité : « tu ne me chercherai pas si tu ne m'avais déjà trouvé ». Chercher sans trouver c'est chercher ce qui n'existe pas, où ne pas savoir ce que l'on cherche, où chercher là où ce que l'on cherche n'est pas.

**Ce que je veux accomplir — ce par quoi j'ai lutté et peiné pendant trente ans — est ma réalisation, voir Dieu face à face, atteindre « Moksha »,** écrit Gandhi dans l'introduction à son autobiographie <sup>2</sup> (Moksha est la libération du cycle des réincarnations). **Je vis et agis et ai mon être à la poursuite de ce but. Toute mon activité lorsque je parle, lorsque j'écris, ainsi que dans mes entreprises politiques, est dirigée vers ce même but,** ajoute-t-il, et plus loin : **je ne rends un culte qu'à Dieu et à la Vérité. Je ne L'ai pas encore trouvé, mais suis à Sa recherche...**

Au cours de notre lecture, nous découvrons, non sans une certaine surprise, la dimension de ce Dieu. Une « mauvaise fréquentation » d'adolescence entraîne Gandhi dans une maison de passe où, intimidé, il demeure assis et inerte jusqu'à se faire expulser par la femme furieuse. **J'allais dans les mâchoires du péché,** écrit-il, **mais Dieu, dans son infinie miséricorde m'a protégé contre moi-même...** et, plus loin : **j'ai toujours, depuis ce jour, rendu grâce à Dieu de m'avoir sauvé.** Au cours de toute sa vie, ce « Dieu » intervient pour le choix d'une lecture, d'une promenade, d'un menu... Il est inutile de mettre en évidence la puérilité de cet esprit, mais il est possible et nécessaire de démonter ces mécanismes et le percevoir leurs

---

<sup>2</sup> Gandhi : « An Autobiography », Beacon, U.S.A., édition 1962. Cette citation est une traduction libre de l'anglais.

vrais mobiles.

### 8. — **Le plaisir de penser faux.**

La pensée qui s'imagine avoir sauté par-dessus l'obstacle qu'elle n'a pas pu percer se sent légère et heureuse. Elle évolue avec aisance dans des espaces qui échappent à la gravitation, elle fabrique un point oméga et y vole, une doctrine religieuse et s'y assoit. La structure psychologique (conditionnée) qui l'élabore, devient cette pensée dans la perception que l'homme se donne de lui-même (la pensée pense : je me perçois étant; ce faisant, le penseur s'est mis tout entier dans cette pensée issue de lui). Ainsi le bonheur de la pensée débrayée devient la félicité du pseudo-penseur. Il ne pense plus pour penser juste, pour constater des faits, pour résoudre des problèmes, pour progresser dans la connaissance : il ne pense que faux, parce que cette pensée fautive est la seule qui lui donne du plaisir, qui l'encourage et le fortifie dans sa situation, en bonne place dans une hiérarchie entre terre et ciel, entre la masse et l'élite, entre les ignorants et les philosophes, entre les administrés et les puissants. Gandhi ne trouve pas Dieu, mais en toute humilité, il s'imagine qu'un créateur de milliards de prodigieuses, d'inconcevables galaxies, se penche avec beaucoup de soin sur sa personne. Faut-il qu'elle soit précieuse. La grande masse en est plus persuadée que lui-même. A de tels hommes la sainteté est offerte, imposée sans tarder, et les personnes les plus éloignées de cet esprit de dévotion, des doctrines, des institutions, des croyances qui en sont le terrain, accueillent volontiers ces nouvelles idoles dans le panthéon de leurs grands hommes, religieux ou laïcs, de droite ou de gauche.

Si penser faux est un plaisir en soi, alors même que cette fautive pensée engendre un hiatus entre l'individu tel qu'il est médiocre, borné de toute part, prolongement aveugle d'une durée qui s'ignore, avide et craintif à la fois, perdu dans le labyrinthe de ses conflits et de l'idéal, des vertus, des principes, dont il a appris les noms (pensant que le nom est la chose), combien plus grand est le plaisir de se dire que les représentants les plus élevés de cette pensée figée (un grand politicien, un pape) ont franchi l'intervalle. On veut que leurs actes en soient la preuve. La moindre apparence de mouvement à la surface de cette immobilité est acclamée comme une révolution. Et pour bien démontrer que pour conquérir l'illimité il n'est que de s'ancrer sur place, on s'extasie sur un journal intime, une autobiographie, qui révèle que ce grand politique, que ce grand chef spirituel a l'âge mental d'un enfant de sept ans, en ce qui concerne l'essentiel.

Loin de mettre en cause l'honnêteté, la sincérité, le cœur, les vertus et ce qu'on appelle l'« humanité » de tels hommes, loin de contester leur intelligence dans la réalisation pratique de certains desseins, loin de rabaisser, en somme, ces qualités et le débat que l'on pourrait proposer à leur sujet, il nous semble au contraire nécessaire et urgent d'approfondir ce débat jusqu'à la racine même de la conscience humaine, face

à sa condition d'une part et d'autre part à la perception de cette condition. Et l'on voit que de tels hommes sont de dangereux facteurs de régression, au moment où un brusque départ historique rend caducs des modes de pensée élaborés au cours de plusieurs millénaires et exige, de toute urgence, une mutation des esprits.

## 9. — **Gandhi.**

Nous avons analysé ailleurs (**La Comédie Psychologique**) l'homme vertueux, l'homme « à principes », l'homme « de caractère ». Les mobiles réels auxquels obéit ce personnage sont relativement faciles à percevoir et nous ne les mentionnerons ici qu'en passant, car notre objet, dans le présent ouvrage, n'est pas tant l'individu qui s'exprime et agit selon une pensée fausse que son effet nocif et rétrograde dans la société. S'il est parfois possible de voir, d'un coup d'œil, que les données de certains problèmes concrets (tel celui de l'emploi, que nous avons mentionné plus haut) se cachent dans les recoins obscurs de peurs inconscientes, il est plus difficile de voir comment les solutions de faux problèmes consolident les structures psychologiques sociales, établies sur ces mêmes peurs. D'où leur succès. Les mythes qui surgissent spontanément de ces réalisations illusoirement consolident les abris, entre planchers et plafonds, déjà construits par le social en vue de rassurer les consciences domestiquées à l'intérieur et à l'image de ces limites.

Le réformateur Gandhi vient au secours d'un vieux mythe religieux menacé par la stagnation sociale instaurée par ce mythe même. Au nom des préceptes de cette religion, auxquels il obéit plus que quiconque, il consacre une vie de sacrifices inouïs au redressement de quelques conditions matérielles, au hasard des situations qui se présentent à lui, sans se douter qu'elles sont la conséquence de la foi dont il se fait le propagandiste. En vue de réanimer la Bhagavad-Gita ou quelque autre écrit sacré, quelque peu atteints par la nécessaire démolition d'un pan de mur (Gandhi reçoit des intouchables dans son ashram) il accouple à l'ancien un mythe nouveau, gonflé de force émotionnelle : le nationalisme. Ce processus (mis en évidence aujourd'hui par cet Islam nationaliste qu'est le mythe « arabe ») est nettement régressif, en ce sens qu'il contribue au conditionnement des consciences.

Proclamant sa religion, voyant l'intervention de « Dieu » à chaque événement de sa vie, Gandhi est en vérité aussi antireligieux que tous les croyants convaincus (de toutes les religions du monde), car l'intemporel, l'impensable, l'immensurable, dont il fait un « but » à atteindre, il le confond avec une réalisation personnelle, laquelle par surcroît est censée être le résultat d'une armure caractérielle, péniblement

fabriquée, durcie, au moyen de disciplines basées sur une « idée » de ce qu'est ce but inconnu. Gandhi n'a jamais fait mystère des énormes difficultés qu'il n'a cessé de rencontrer, durant toute sa vie, dans ses efforts en vue de se surmonter. D'une nature foncièrement soumise (quoi qu'on puisse en penser), sa profonde honnêteté, sa candeur, son amour de la vérité, sa bienveillance, sa compassion, le condamnent, dès son adolescence, à une démarche sévèrement mécanique, dont il ne se départira jamais.

Les ressorts de cet automatisme sont les vœux auxquels il ne cesse d'avoir recours. Elevé dans une religion aux règles strictes, ces règles sont sa vérité. Les appliquer rigoureusement c'est faire son salut. Il se le prouve aisément : fidèle, sa satisfaction intime il ne la voit aucunement comme un des rouages de son processus, les événements s'éclairent, Dieu l'a sauvé; infidèle, Dieu le punit. Ainsi le moyen (la règle, la discipline, la volonté, le vœu, le caractère qui se fixe) est la fin.

Marié à treize ans (ce mariage d'enfants le met dans une douloureuse perplexité), étudiant à Londres peu de temps après, il se munit, pour affronter la vie dans la capitale de l'empire, de trois vœux : chasteté, végétarisme, ne pas boire d'alcool, qui, à cause du milieu et de l'insistance d'amis, le mettent parfois en péril, mais « Dieu » veille chaque fois et le sauve. Le végétarisme le préoccupe vivement, et fait l'objet d'une intense propagande. Plus tard, de retour en Inde, et « Dieu », malgré ses interventions, ne lui apparaissant sans doute pas assez clairement, il ne cesse d'augmenter la dose des moyens. La fidélité conjugale n'est pas suffisante, il fait vœu de chasteté absolue; le végétarisme flatte encore trop son palais, il le réduit par des vœux successifs, tout en se désolant chaque jour de prendre encore plus de plaisir aux aliments qui lui restent. Il fait vœu de ne jamais plus boire de lait. (Beaucoup plus tard, malade, il accepte de boire du lait de chèvre, parce que son vœu, en pensée, ne se référerait qu'au lait de vache et de bufflesse, mais les remords ne le quittent plus d'avoir obéi à la lettre, non à l'esprit de ce vœu, encore qu'il se justifie par son désir de « servir », qu'il ne pouvait satisfaire que bien portant). Il fait vœu de supprimer les épices et même le sel afin d'encourager sa femme à supporter ce régime, prescrit par un médecin. Autour de lui, dans la petite communauté qu'il organise, il impose des règles et des disciplines strictes. Un enfant ayant désobéi, il se punit, par le vœu de jeûner quelques jours, de n'avoir pas su imposer sa loi.

Cette loi comporte l'interdiction absolue de tuer un être, quel qu'il soit, même les serpents venimeux dont la présence est un danger pour les enfants. « Dieu » le récompense : il n'y a jamais d'accidents. Curieusement, ce vœu imprescriptible ne l'empêche pas d'entreprendre une campagne de recrutement en faveur des Anglais au cours de la guerre de 1914-18, et ce à un moment où avec audace et un sens

politique certain, des personnes, telles que Mme Besant, profitent au contraire de la faiblesse britannique pour faire pression en faveur d'un gouvernement autonome.

Dans sa lettre d'allégeance au vice-roi, Gandhi a soin de se désolidariser de cette action <sup>3</sup> : **Si je pouvais faire revenir mes compatriotes sur leurs pas, je leur ferais retirer du Congrès toutes leurs résolutions et ne pas murmurer « gouvernement autonome », « gouvernement responsable » pendant la durée de la guerre. Je ferais offrir par l'Inde tous ses fils valides en sacrifice à l'Empire en ce moment critique, et je sais que l'Inde, par cet acte même, deviendrait l'associé le plus en faveur de l'Empire et que les distinctions raciales deviendraient une chose du passé.** Dans cette lettre, le Mahatma développe son idée avec insistance : l'Inde devrait se sacrifier éperdument en faveur de ses maîtres, et ceux-ci, reconnaissants, lui accorderont le Home-Rule : c'est une certitude absolue. Entendons bien que ce gouvernement autonome se situera au sein de l'Empire. L'indépendance, Gandhi ne l'envisage à aucun moment. Se situer au sein de l'Empire, c'est d'abord tout mettre en œuvre pour le consolider. Cette voie est la seule qui puisse conduire vers le but à atteindre : le statut d'associé.

Hélas, à quelque temps de là, c'est l'affaire du Punjab. Pour y appuyer des revendications d'intérêt régional, Gandhi a autorisé le **Satyagraha** (résistance passive), mais les autorités, prévoyant que sa présence y causerait des troubles, lui interdisent l'accès de cette province. Le Mahatma ne croit pas à ces désordres : les **Satyagrahis** n'ont-ils pas fait vœu de ne se livrer à aucune violence ? La désobéissance passive n'est-elle pas pacifique ? Il insiste, revient à la charge, n'obtient pas son permis... mais déjà les événements le dépassent.

Des foules énormes déchaînent leurs passions incontrôlées, qui se propagent à d'autres foules. Aux émeutes succèdent des émeutes, et à celles-ci une répression effrayante, sanglante, inhumaine. L'apprenti-sorcier est atterré : je n'ai pas voulu cela, s'écrie-t-il.

La troupe avait déjà tiré sur la foule à Delhi, à Lahore, à Amritsar. Mais c'est au Punjab que la répression atteint sa plus grande sauvagerie. Gandhi en est stupéfait : c'était le Punjab qui avait fourni à l'armée anglaise son meilleur contingent indien, c'étaient ses fils qui, en plus grand nombre, étaient morts pour l'empire britannique. Toutefois, s'il s'étonne, il n'est pas démonté pour autant; s'il constate un échec, c'est parce qu'il y a une erreur dans l'application de la **Satyagraha**.

---

<sup>3</sup> (3) If I could make my countrymen retrace their steps, I would make them withdraw all the Congress resolutions, and not whisper « Home-Rule » or « Responsible Government » during the pendency of War. I would make India offer all her able-bodied sons as a sacrifice to the Empire at its critical moment, and I know that India, by this very act, would become the most favoured partner of the Empire, and racial distinctions would become a thing of the past. (Ouvrage cité, page 448).

**... la politique gouvernementale de répression sans lois se manifestait au Punjab dans toute sa nudité..., des leaders étaient arrêtés, la loi martiale, — qui en d'autres mots veut dire qu'il n'y avait pas de loi — était proclamée, des tribunaux spéciaux étaient constitués. Ces tribunaux n'étaient pas des cours de justice mais des instruments en vue d'appliquer la volonté arbitraire d'un autocrate. Des condamnations étaient prononcées sans être appuyées par des faits et en flagrante violation de la justice. A Amritsar des hommes et des femmes innocents étaient contraints de ramper sur le ventre comme des vers de terre<sup>4</sup>.**

Pendant ce temps, le Mahatma faisait son examen de conscience et s'accusait publiquement d'avoir commis « une erreur de calcul himalayenne ». L'exposé de cette erreur nous situe au cœur d'une pensée et d'une action qui, en vue d'être efficaces, s'appliquent à se borner.

**Voyons maintenant ce qu'était cette erreur de calcul himalayenne? Avant que l'on ne puisse se qualifier pour mettre en application la désobéissance civile, on doit s'être soumis volontairement et respectueusement aux lois de l'Etat. La plupart des fois, nous n'obéissons à ces lois que par crainte de pénalités et cela est surtout vrai lorsque ces lois ne comportent pas de principes moraux. Par exemple, un homme honnête et respectable ne se mettra pas tout à coup à voler, qu'il ait ou non une loi qui l'interdise, mais n'aura pas de remords à enfreindre un règlement concernant l'obligation d'avoir, la nuit, un feu à sa bicyclette. Il n'accepterait même pas, probablement, un conseil amical à ce sujet. Mais il observerait tout autre règlement de cet ordre, s'il ne s'agissait que d'éviter les inconvénients des poursuites qu'il pourrait encourir. Une telle obéissance n'est cependant pas l'obéissance voulue et spontanée qui est exigée du SATYAGRAHI. Un SATYAGRAHI obéit aux lois de la Société avec intelligence et de par son libre arbitre, parce qu'il considère que c'est son devoir sacré de le faire. Ce n'est que lorsqu'une personne a ainsi obéi scrupuleusement aux lois de la Société, qu'elle est à même de juger quelles sont les lois bonnes et justes et quelles sont les lois injustes et iniques. Ce n'est qu'alors que le droit lui est accordé, la droit de désobéissance civile concernant certaines lois, dans des circonstances bien définies. Mon erreur a été de ne pas observer ces limitations nécessaires. J'avais lancé des personnes dans une campagne de désobéissance civile avant qu'elles ne se soient qualifiées pour une telle action, et cette erreur m'a semblé être aussi énorme que l'Himalaya. Dès que je me suis rendu dans le district de Kheda, tous les souvenirs des luttes pour le SATYAGRAHA de Kheda me sont revenus à l'esprit et je me suis demandé comment j'avais manqué de voir ce qui était si évident. Je me suis rendu compte qu'avant qu'un peuple ne soit apte à offrir une désobéissance civile, il doit parfaitement comprendre ses profondeurs implicites. Cela étant, il serait nécessaire, avant de relancer la désobéissance civile à l'échelle des masses, de créer un groupe de volontaires bien entraînés et de cœur pur qui comprendraient à fond les strictes**

---

<sup>4</sup> Traduit de l'ouvrage cité, page 471.



**conditions du SATYAGRAHA. Ils pourraient les expliquer au peuple et par une vigilance toujours en éveil, le maintenir dans le droit chemin<sup>5</sup>.**

Ce texte peut surprendre ceux qui, du Mahatma, ne connaissent que la légende. S'il nous intéresse, c'est parce que, dans sa naïveté, il met à nu les conséquences (toujours les mêmes, avec quelques variantes) de la fausse pensée commune aux croyants de toutes les religions organisées dont la foi active se mêle imprudemment des affaires de ce monde. L'homme d'Etat qui se montre le dimanche à la messe ou le vendredi à la mosquée, mais qui, dans l'exercice de ses fonctions est plutôt disciple de Machiavel, n'est pas un apprenti sorcier : il est César et l'on sait que ce qui est à lui, lui appartient. S'il est « par ailleurs » croyant, il l'est comme tout le monde, comme toutes les personnes coupées en deux; la main droite ignore la gauche, la conscience religieuse superficielle livre les profondeurs aux absolutions. Ils ont raison, c'est le bon sens même qui veut cela. On peut, on doit tendre une main à l'ex-ennemi qui, au cours des siècles avait acquis la mauvaise habitude de vous envahir, mais l'autre main doit tenir un déterrent. Les petits cris d'indignation humanitaire à ce sujet sont absurdes, et, du reste, inopérants, car ils invoquent un idéal et, de ce fait, n'expriment qu'une fausse pensée, puisque l'idéal n'existe pas, n'est qu'une idée, une idée débrayée. Personne, en deux mille ans, n'a embrayé le Sermon sur la Montagne en politique.

Pourquoi ? Où est l'erreur de ceci : **Pour voir l'universel, l'immanent Esprit de Vérité face à face, on doit être capable d'aimer la plus infime partie de la création comme soi-même. Et l'homme qui aspire à cela ne peut se permettre de demeurer en dehors d'aucun domaine de la vie. C'est pour cela que ma dévotion à la Vérité m'a entraîné dans le champ de la politique : et je puis dire sans la moindre hésitation, et cependant en toute humilité, que ceux qui disent que la religion n'a rien à faire en politique, ne savent pas ce que la religion veut dire<sup>6</sup>.**

Où est l'erreur de l'homme qui se veut intégral et intègre et profondément religieux dans tous les secteurs de l'activité humaine, si elle n'est dans sa conception même de la religion ? Elle n'est certes pas dans son désir de totalité. Elle est, évidemment, dans l'instrument, (la pensée limitée par l'idée qu'elle se fait d'une vérité qu'elle ne connaît pas) dans l'instrument conditionné, au moyen duquel cet homme veut atteindre l'inconditionné. Elle n'est pas dans la perception de l'existence d'un « quelque chose » qui transcende l'esprit humain (nier cette existence est le fait d'esprits qui plafonnent bas, ne pas s'en soucier d'esprits à l'image de courants d'air). Elle est dans la voie que l'on s'imagine devoir parcourir pour qu'une

---

<sup>5</sup> Traduit de l'ouvrage cité, page 470.

<sup>6</sup> Traduit de l'ouvrage cité, page 504.

conscience limitée atteigne l'illimité. Elle n'est pas dans le refus de se contenter d'une condition de « créature » téléguidée par l'obscur volonté d'un Allah (cet apparent refus de « penser » la divinité pense des rapports, pense quand même). Elle est, malgré l'appréciation correcte d'un fait (l'existence d'une transcendance) et l'attitude correcte de ne pas l'accepter (de ne pas accepter de n'être qu'une conscience aveugle, ignorante de ce qu'elle est), elle est dans le moyen.

Par quels détours l'homme qui, de par sa religion, s'interdit de tuer le moindre moustique, en vient-il à offrir en holocauste à ses conquérants la vie de tous ses compatriotes ? Par quels moyens cet esprit s'est-il borné jusqu'à exiger la soumission à un ordre social inique, en vue de protester contre un détail, contre une situation particulière, de telle sorte que cette action soit impuissante à infliger la moindre égratignure à cet ordre ?... Et quel rêve le tenait au moment où, se déclarant lucide, il commettait l'erreur « himalayenne » de penser qu'il l'avait commise ?

Peut-on, sans simplifier ni généraliser — c'est-à-dire sans avoir aucune « opinion » (ce qui n'aurait pas de valeur) — dégager du cas Gandhi, examiné comme sous un microscope, les mobiles essentiels et secrets de la confusion qui règne dans la plupart des esprits ? Peut-on être assez libre, peut-on être assez en contact direct avec les données fondamentales d'une structure psychologique pour dégager deux ou trois mobiles simples, communs à la plupart des esprits religieux (des esprits « dits » religieux : cette restriction est capitale).

L'esprit de Gandhi est uniquement et totalement rempli de la recherche : a) de Dieu; b) de la Vérité; c) de sa réalisation personnelle; d) de son salut. Ces quatre buts n'en font qu'un : il n'y a de Dieu qu'en la Vérité, de Vérité qu'en une réalisation personnelle, de réalisation que par la recherche du Salut, de Salut qu'en Dieu. Ces « données » sont actionnées par un amour sincère pour tout être humain. Mais comment cet amour — pur en soi — a-t-il pu se métamorphoser en cette chose impure : le sens du devoir ? Que peut être, sur ces « données », une vie consacrée au service d'autrui ? (Le mot service revient sans cesse sous la plume du Mahatma.)

De ces quatre « données », il nous semble que la plus intime, la plus immédiate, est celle du Salut personnel, car elle est constamment en cause dans le présent, étant donnée la structure conditionnant installée au départ. L'adulte Gandhi, Descartes ou quelque autre amateur de « vérité » au sein d'une religion acceptée dès l'enfance comme étant la seule « vraie », se livre par un curieux système de tautologie mentale, à la prouesse de ne tenir pour vrai que ce qui lui apparaît évidemment tel, ce qui — nous l'accordons

volontiers — est une supériorité sur ceux qui tiennent pour vrai ce qui leur apparaît faux<sup>7</sup>. En fait, ces vérités se condensent en une vérité, ou plutôt en un système, une règle, un code de morale que « l'expérimentateur de vérité » emporte à travers la vie, comme un voyageur une valise bouclée avant le départ. Lorsqu'il arrive que ce pseudo amour de la Vérité est un sous-produit d'un obsédé du salut personnel, la structure psychologique se durcit dans des règles de plus en plus strictes, de plus en plus envahissantes. Le puritain serait un inquisiteur si les circonstances le lui permettaient. Un jour, alerté par un cuisinier, Gandhi fait irruption dans la chambre d'un ami qu'il héberge et le trouvant en compagnie d'une femme, l'expulse séance tenante. Cet homme n'est plus son ami, et s'il ne trouve pas à se loger ailleurs, c'est tant pis pour lui. L'obsédé du salut s'attribue le devoir de faire celui des autres. Pour leur bien. L'expulsion du ci-devant ami, c'est pour son bien. Oui. Mais aussi parce qu'il a offensé le puritain, il a souillé l'ambiance de pureté irréprochable dont s'entoure l'obsédé, dont il s'entoure en vue de son salut.

La morale de l'histoire, c'est Gandhi qui la formule. Etant de passage dans un lieu de pèlerinage, il constate : **Je n'avais aucun doute sur le fait que de nombreuses personnes parmi eux (les pèlerins) étaient allées là en vue d'acquérir des mérites et de se purifier<sup>8</sup>. Il est difficile, sinon impossible de dire jusqu'à quel point cette sorte de foi élève l'âme.**

\*

Quelles que soient les promesses de Salut des différentes religions, elles sont toujours reportées à une vie future, dans ce monde ou un autre. Mais elles imposent des conditions : il faut les mériter dans le présent. (Le sujet sur lequel tombe inopinément ce qu'on appelle la « Grâce » n'échappe pas à cette obligation : il se repent, se convertit et s'efforce de mériter la récompense déjà reçue.) Dans quelle direction s'oriente l'effort en vue d'acquérir des mérites? Dans la direction prescrite par l'autorité spirituelle et temporelle — ou à la fois spirituelle et temporelle. Acquérir dans l'avenir c'est capitaliser. Capitaliser c'est se priver aujourd'hui pour un mieux, demain. Ainsi cette « foi qui élève l'âme » consiste à se soumettre à une autorité religieuse et à éliminer de la vie de plus en plus de choses — en particulier tout ce qui peut procurer du plaisir — en vue d'accumuler pour l'avenir des possessions énormes, psychologiques, dites spirituelles, qui, théoriquement, devraient finir par s'appeler Dieu.

Armé de cette impitoyable organisation cérébrale, le puritain, l'ascète, le moine, le pharisien qui se veut

---

<sup>7</sup> Sur la fausse philosophie de Descartes et de quelques autres personnes, voir *Critique de la Raison Impure*.

<sup>8</sup> ... to earn merit and for self-purification; ouvrage cité, page 390.

homme politique n'est qu'un redresseur de torts, tatillon et borné. L'avenir dans lequel il situe son illusoire récompense n'étant que la projection du passé où s'est façonnée la doctrine qui lui dispense d'archaïques enseignements et renseignements au sujet de l'impensable, son action sociale est nécessairement rétrograde et tend à réinstaurer un passé mort. Le sacrifice imposé y trouve sa délectation et s'emploie activement à une vie de plus en plus simple, c'est-à-dire de plus en plus compliquée, pour disposer de moins en moins de produits. On construit sa maison, ou plutôt son abri, on fait son pain, on cultive son potager, on tisse à main, on s'épuise à la besogne, on n'a plus une minute à soi et on se félicite d'être vertueux.

En somme, les bons sentiments ne font pas que de la mauvaise littérature. A les bien considérer, on doit constater qu'au mieux ils sont inopérants, au pire néfastes. Au mieux, ils animent les pourfendeurs de bombes atomiques ou de quelques autres conséquences d'un système de pensée élaboré par une succession de civilisations au cours de millénaires. Les cibles sur lesquelles ces tirailleurs déchargent leurs indignations sont trop actuelles, ils veulent trop vite des résultats qu'ils savent ne pas pouvoir obtenir, et en fin de compte, réduits à crier au nom d'un principe, d'une doctrine, bref d'un idéal, ils deviennent les combattants de cet idéal qui n'existe pas et négligent de s'attaquer à la source du mal parce qu'ils ne la voient pas, ne s'étant pas donné le temps de la voir. Ainsi les bons sentiments empêchent de penser l'homme que rien ne retiendrait de penser. C'est pour cela qu'il peut suffire aux Eglises — laïques ou religieuses — de les prêcher.

Jean XXIII (Angelo, Giuseppe Roncalli). Né à Sotto il Monte, près de Bergame en 1881. Entre au séminaire de Bergame en 1892 et au séminaire pontifical romain en 1900. Il est ordonné prêtre en 1904. Il exerce à la fois les fonctions de Secrétaire particulier de l'évêque de Bergame et de professeur au séminaire de cette ville. Appelé à Rome, il entre à la Congrégation de la propagande pour y participer à la refonte des activités missionnaires. Il enseigne au séminaire de Latran avant d'être nommé évêque en 1924. Elevé à la nonciature, il est envoyé à Paris en 1944. Cardinal et Patriarche de Venise en 1953. Il est élu Pape le 28 octobre 1958. Il meurt en 1963 après avoir convoqué un concile.

## II

### Jean XXIII ou le dynamiteur par bonté.

#### 10. — Les bons sentiments et les combattants d'une cause.

Les bons sentiments font les vertus, celles-ci les combattants d'une cause. Ces combattants sont des hommes « bien » d'un côté, de l'autre ils incarnent le diable. Ils ont en commun leur bataille, ses armes et son champ. Ils se définissent en fonction les uns des autres : en « ismes » et « anti ». Ce sont des entités psychologiques fonctionnelles, jouant des rôles contrastants au sein d'un organisme social commun. Ainsi déterminés et engagés, ils ne peuvent pas avoir une vue objective et générale de la condition humaine. Nous avons dit qu'ils ne pensent pas. Ils se laissent téléguidés par les mots, les formules, les symboles, en quoi se concrétise le bas-fond inexploré de leur terrain psychologique. A aucun moment ils ne peuvent diagnostiquer la maladie mortelle qui provoque et que provoque leur conflit, qui les détermine et les engage.

Un Gandhi ne peut pas voir les causes réelles qui engendrent et entretiennent la misère : la soumission à des traditions, l'abêtissement, l'apathie, les superstitions, l'arrêt de la pensée dans des doctrines, l'incapacité de renaître à du neuf. Il ne peut pas les voir, parce que, tenant pour vrais les mythes primitifs, loin de s'en dégager, il les purifie, les nettoie dans une certaine mesure de la gangue des âges, et de ce fait, tend à rendre épidémique ce que le vieillissement avait réduit à n'être plus qu'endémique. Ce dessein est évidemment celui des chefs religieux favorables à un « new-look ».

Est-ce à dire qu'il faille lutter contre la soumission à des traditions, l'abêtissement, l'apathie, les superstitions, l'arrêt de la pensée dans des doctrines, l'incapacité de renaître à du neuf ? Non. Pourquoi s'en tiendrait-on à la surface, lorsque la racine, la source, éclate de partout ?

Notre monde est celui des apprentis sorciers. De chacun de ses points surgit une énergie immesurable. L'homme n'est plus à la dimension de son monde car sa structure psychologique est pétrie de mesures. Ce n'est pas une simple façon de parler que de dire, pour corriger, remédier, agir : prendre des mesures. La pensée ne peut qu'évaluer, peser, comparer et, évaluant, comparant, elle a construit, au cours des siècles, dans le pour et le contre, les structures psychologiques sociales qu'à tort on appelle des individus. Ces « contenants » de la conscience (qui s'imagine contenir et tenir ce qui la contient et la retient) font entre eux de l'œcuménisme, afin de considérer ce que serait un monde si chacun d'eux pouvait enfler jusqu'à contenir les autres. Ainsi des œufs — auxquels, à la façon des fables, on attribuerait conscience et parole — deviseraient-ils sur la façon dont chacun d'eux pourrait se gonfler jusqu'à la dimension de l'Univers.

Il nous revient à ce propos une parabole. Un poussin ayant brisé sa coquille, s'adressa à des œufs : « Je

ne sais pas, dit-il, comment j'ai fait pour sortir de là. J'ai dû donner des coups de bec, me débattre. Ce monde nouveau est merveilleux. On y bouge, tout bouge, tout est toujours neuf. » Les œufs écoutaient, évaluant le pour et le contre. Mais à quelques temps de là on s'aperçut que c'étaient des œufs à la coque.

Le fait réel, humain, qu'illustre cette parabole est grave. Nous sommes à un point tournant de l'histoire générale de l'humanité, devant une situation totalement neuve, qui appelle, collectivement et individuellement, une mutation, une transformation brusque faisant suite à l'évolution animale qui nous a engendrés. La pensée s'aperçoit que le rapport qui devrait exister entre la conscience et l'univers est perdu, par sa faute à elle, la pensée, car son évolution l'avait amenée à usurper l'être, à vouloir s'identifier à lui. Sa prétendue recherche de la vérité et l'institution de diverses religions n'ont jamais été que des tentatives de s'annexer l'impensable. Aujourd'hui encore, on lit, issues de la plume de prétendus philosophes, des balivernes telles que : « Dieu est la somme de toutes les perfections », comme si la notion « perfection » n'était pas comparative. Plutôt que de mesurer sa faiblesse, la pensée « explique » l'inexplicable par des inventions saugrenues, trois fois plus inexplicables que l'inexplicable qu'elles expliquent. Ce vide est rempli par l'activité des faux combats.

Se doute-t-on qu'il faut mille fois plus d'intelligence, de vertu, de travail, d'intensité, de pénétration, d'activité persévérante et tenace pour expulser de la pensée tout ce qui n'est pas de son domaine propre ? Car, d'abord, la pensée doit savoir et pouvoir s'appliquer à elle-même, à ce qu'elle est, en fait, dans son déroulement. Tributaire de la mémoire, d'une accumulation de données, d'automatismes qui consistent à passer d'une évaluation à une autre, il lui faut apprendre à éviter les sollicitations de tout ce à quoi l'esprit donne naissance sans pouvoir, pour autant, le concevoir. Elle doit apprendre à ne pas confondre les deux sens du mot concevoir, à refuser de suivre l'esprit dans ce qu'il « conçoit » (ce à quoi il donne naissance) et qu'en vérité il lui est impossible de « concevoir » (de comprendre). Elle doit voir que les mots par lesquels on définit les représentations que l'on se fait du monde et de soi ne correspondent pas à des faits réels, mais sont des conclusions dictées par une structure psychologique qui ne s'est pas explorée elle-même.

## 11. — **Ce qu'est la véritable aventure religieuse.**

Que l'on ne s'y trompe pas : cette entreprise devient, dès le premier pas, une aventure extraordinaire. Dès la minute où l'on voit vraiment, où l'on « vit » le fait que le tissu psychologique dont on est fait est un tissu de mots, de mots sans contenu réel, il se produit une déchirure bénéfique à travers laquelle la vie, la vérité, l'intemporel, l'incrédible, ou Dieu, si on veut l'appeler ainsi, peut enfin s'exprimer et agir. C'est la véritable aventure religieuse, qui n'a aucun rapport avec ce qu'on appelle « expérience spirituelle ». Les « expériences »

de cet ordre relèvent encore du monde de la pensée, donc du mesurable, de la comparaison, de la reconnaissance. Rien n'est plus difficile que de dégager, de libérer la pensée de ses propres artifices, car ceux-ci ont comme but et effet d'établir l'illusion de sempiternelle durée dans une conscience faite de durée et qui se débat pour ne pas mourir dans l'intemporel.

Les procès à huis clos de la raison pour ou contre la raison, entrepris par des philosophes, des théologiens — et récemment des psychologues — n'ont eu lieu, jusqu'ici, qu'au niveau verbal, rationalisant l'irrationnel ou irrationalisant le rationnel et laissant ces docteurs assis dans leur situation. Ces procès par un biais tout autre, relevant de la recherche scientifique, éclatent publiquement et il appert déjà, de par jugement direct de tout le monde, que la belle intelligence, dont l'homme se pare, ne peut, par ses découvertes, que voir s'approfondir le mystère de l'être.

Le bon sens nous dit que chercher la Vérité (avec ou sans majuscule) c'est chercher à voir où est l'erreur. La simple constatation de notre monde, tel qu'il va, nous dit que si l'homme ne se rend totalement neuf, il se fera emporter par ce qu'il déchaîne. La raison s'exerçant là où elle a droit de cité, nous dit qu'on ne fait pas du neuf avec du vieux. Les adorateurs d'un homme qui a dit cela s'emploient à reboucher de vieilles outres. Que peut un humble écrit, face à l'éclat de leurs conciliabules ?

Et pourtant les sources de la révélation que tant de prélats réunis s'en vont chercher dans des lointains mythologiques se demandant si, oui ou non, la Tradition est Révélation ou si l'infailibilité est modifiable, pourtant ces sources jaillissent ici-même, sans aucune sentimentalité, sans émotivité, étant trop attentives à transpercer l'erreur. Ces sources, bien trop intenses pour être bruyantes, trop gravement conscientes de la naissance de notre nouvelle Ere, savent que quelques brins d'herbe aujourd'hui donneront la végétation qui consacrera la ruine d'édifices.

Il s'agit, en vérité, d'une maturation. Peu d'humains sont adultes. Ils ont un Père au ciel, à Pékin, au Kremlin, dans la Bible, à la Mecque, au Vatican. Cérébralement, ils sont fils du Talmud, de Platon, de Thomas d'Aquin, de Descartes, d'Anatole France, des psychanalystes, de la Bhagavad-Gita. Sentimentalement, ils rêvent leurs divinités et croyant communier s'installent. La source de vie bat, ne peut rien, contre ces obturations. Une civilisation en fin de course a tout bouché. Le contact essentiel ne se fait pas.

## 12. — **Mutation?**

Nous ne définissons pas la maturation. Encore moins la source. On ne définit que des contenants et des contenus. L'état adulte est liberté.

Quelle que soit la façon dont on considère l'homme par rapport au règne animal, il est évident qu'il se



distingue par sa plus grande capacité de modifier le monde où il vit et par sa capacité de s'adapter à ces modifications successives. Il n'est donc jamais définitivement adapté mais toujours en rupture d'adaptations. Les Sociétés, les civilisations, sont des conditionnements établis, qui, avec plus ou moins de malheurs, plus ou moins d'impositions acceptées ou subies, tendent, de par leur nature organique, à fixer des groupes dans des sous-espèces, c'est-à-dire dans des adaptations fonctionnelles. Mais l'humanité, ayant (par des mutations successives?) brisé l'automatisation animale, dite « instinct d'espèce », lequel n'est garant de vie que sous conditions limitées; ayant donc acquis la capacité de survivre, l'humanité dans ce mobile qui est son essence, et l'essence de toute vraie aspiration religieuse, se trouve en perpétuel conflit avec les organisations qu'elle crée.

Tout cela est facile à voir, mais il est difficile de débrouiller l'écheveau, de plus en plus complexe, des rapports entre les tenants des organismes sociaux, économiques et psychologiques, et les « tenus ». Ceux-ci, pour la plupart, ne regimbent que pour vivre mieux, plus commodément, assez commodément pour que l'existence soit possible, pour qu'elle soit fixe, immobile, stagnante, croupissante, dans une structuration modifiée, dont l'idéologie est plus — parce que plus austère et plus appuyée — que celle qu'elle combat. Ce processus constant démontre assez bien que si les Sociétés sont toujours rétrogrades, c'est parce qu'on les veut ainsi. On les veut ainsi, parce que l'instinct animal, c'est-à-dire la pesanteur des consciences sous plafond, est encore tenace. Mais si, dans les espèces animales, elle est définitivement installée dans d'insurmontables spécialisations neurologiques, l'homme sait bien qu'il ne fait fonctionner qu'une petite partie de son cerveau.

S'il est vrai que l'explosion des techniques, des sciences, de tout ce qui adapte les réflexes, les connaissances, permet à des cerveaux de poursuivre simultanément un nombre sans cesse croissant de données (alors que des cerveaux primitifs ne peuvent penser qu'à une chose à la fois), il est non moins vrai que cet énorme développement est unilatéral et fait basculer les consciences en perte d'équilibre. Il en résulte un choc en retour, une réaction de peur, de panique, un S.O.S. aux puissances du passé. A l'appel de cette panique générale, les religions d'Occident et d'Orient conjuguent leurs efforts en vue d'un impossible retour en arrière; les psychologues, les philosophes, les politiciens, les marchands, les universitaires, les revues hebdomadaires, les chansons, les fabricants de produits pharmaceutiques, y mettent du leur, en remèdes ou évasions.

Pour l'instant, nous sommes témoins de cerveaux puissamment organisés dans leurs spécialisations, capables de résoudre, sans même y penser, des problèmes de mathématiques d'une complexité inouïe, et qui « pour le reste », qui est l'essentiel, en sont à l'âge mental d'enfants de sept ans qui avalent tout cru leur catéchisme. L'on nous signale qu'à la célèbre Université de Pasadena, où se trouve la plus grande

concentration de Prix Nobel scientifiques, passés ou à venir, le nombre de névropathes est considérable, et l'on sait que dans certains centres ultrasecrets, où s'élaborent des forces monstrueuses, les spécialistes en fonction sont constamment sous l'observation de psychiatres et relayés souvent, de crainte que le vertige ne les saisisse de faire sauter une portion de la planète... (Mais qui surveille les psychiatres?)

Une certaine opinion tend à se répandre — par les soins de tenants du mythe scientifique — selon laquelle ces nouveaux cerveaux... électroniques, si l'on peut dire, sont déjà en voie de mutation. Rien ne nous semble vrai dans ce point de vue. Ces nouveaux circuits cérébraux sont à l'image des autoroutes directes qui dégagent une circulation devenue trop enchevêtrée. Certes, il n'est plus nécessaire de passer par les encombrements d'Euclide pour parvenir au temps d'aujourd'hui. Mais pourquoi, « pour le reste », qui est l'essentiel, faut-il passer par le temps de Ponce Pilate ? Allons, plutôt, à la source.

### 13. — **S'agit-il d'Adam et Eve?**

Nous avons montré ailleurs<sup>9</sup> que ce qu'on appelle, en Occident, les sources de la Révélation, est une lecture saugrenue de textes intraduisibles mais qu'on s'imagine avoir traduits : La Genèse biblique, et de textes évangéliques si manipulés ad usum Delphini, qu'on leur fait dire ce que l'on veut et parfois le contraire de ce qu'ils veulent. Dans les quelques pages que nous accorderons ici aux thèmes essentiels qu'il sera indispensable d'explicitier, nous reviendrons, pour le premier chapitre de la Genèse, au texte hébraïque. Quant aux passages évangéliques que nous examinerons, nous tenterons de les repenser en fonction de leur hébraïsme primitif, enterré sous des pelletées d'hellénisme... Mais que le lecteur se rassure. Ce premier chapitre de la Genèse a ceci de particulier, que pour bien le comprendre dans son texte hébraïque originel, la condition première est de ne pas savoir l'hébreu.

L'explication de cette énigme est dans le fait que l'écriture hébraïque ne comporte pas de chiffres : les lettres de l'alphabet en tiennent lieu; à chacune correspond un chiffre ou un nombre de dizaines ou de centaines, les quatre premières lettres de l'alphabet : Aleph Beth Guimel Daleth représentant respectivement les chiffres 1, 2, 3, 4, etc. On peut ainsi, en attribuant à chaque nombre un sens de code, lire en groupes de chiffres, ayant l'apparence de mots, tout autre chose que ce que disent ces mêmes groupes, lus comme s'il ne s'agissait que de mots. Or il se trouve que le premier chapitre de la Genèse est un code ainsi chiffré, dont le sens, très rigoureux depuis le premier schème jusqu'à l'histoire (en langue profane) de Noé, n'a rien de commun avec la lecture des mots qui forment ces schèmes. Les Kabbalistes connaissent, par tradition,

---

<sup>9</sup> Le Mythe Judéo-chrétien : La Kabale des Kabales.

l'existence de ce code, mais se sont épuisés à le chercher à travers des spéculations parfois extravagantes. Leur erreur commune était de greffer cette lecture chiffrée sur le mythe que racontent les mots, ce qui a projeté le tout dans une grande confusion.

Nous avons des raisons de savoir que le sens primitif de ce code chiffré remonte à des temps immémoriaux, qu'il a été repris et consigné dans le texte qui est parvenu jusqu'à nous, alors que la langue issue des mots apparents de ce code, se prêtant à la pensée courante, matérielle et sensorielle, s'est mise au niveau de toutes les langues profanes et a perdu son origine. Il est vrai que, connaissant la source, on peut voir comment certains mots de la langue hébraïque en dérivent. Mais cette étude n'est pas nécessaire pour comprendre la source.

Allons tout de suite au fait par quelques exemples. Le Aleph, la première lettre, le 1, exprime l'immanence créatrice dans sa spontanéité. Il agit en soi, toujours neuf, donc toujours lui et jamais lui, car il est incréé, donc intemporel, et créateur toujours. Nous ne pouvons pas le concevoir, car il n'a pas de continuité. (Imaginons, d'une façon toute matérielle, l'étincelle d'un moteur à explosion.) La deuxième lettre, le Beth, le 2, indique un contenant. En hébreu vulgaire, beith veut dire maison, mais la lettre Beith, dans sa fonction extérieure, est notre B et se prononce comme lui<sup>10</sup>. Dans le code, le 2 est l'archétype de tout ce qui enveloppe et contient, et, de même que le 1, de même que tous les autres nombres, doit être vu, compris, vécu, dans toutes les couches de la conscience. Il s'agit là d'un travail considérable; car si l'on examine attentivement les éléments de la conscience, on voit que tout ce qu'elle s'imagine contenir est au contraire son contenant. (Il n'y a conscience que de quelque chose, et ne dit-on pas : cette tâche, ce spectacle m'a « absorbé » ?) Si l'on recherche en même temps, au plus profond de soi-même, le Aleph vivant, impensable, intemporel, la plupart des personnes devront admettre, hélas, qu'elles ne le trouvent pas. Pourtant le code chiffré nous dit qu'il existe dans l'homme. Il nous dit aussi que l'homme peut, soit étouffer, tuer au plus profond de lui-même cette source, ce flot discontinu de vie, cet inconnu, cet impensable, soit lui donner naissance, le féconder. Comment le dit-il ? Très simplement, en appelant l'homme Adamm (ne pas prononcer Adan). En effet, Adamm s'écrit Aleph Daleth Mem, c'est-à-dire 1.4.40/600. (Le Mem final peut être 40 ou 600.) Comment comprendre ce schème ? Le 4 est une force statique, une puissance assise, en son sens archétypique. Le 40 est cette force actualisée. (Notons que Daleth Mem, en hébreu, fait DAM, qui veut dire sang. Ce mot se rattache à son origine.) Le 600, par contre, est le nombre de la fécondation cosmique.

Voit-on enfin — après combien de siècles de fausse lecture — le sens réel, total, actuel, du schème Adamm ? En l'homme est le Aleph, source de vie intemporelle, enfoncée dans la puissance absorbante du

---

<sup>10</sup> Dans sa plénitude, Beith est Beith, Yod, Tow et, sur ce plan, va beaucoup plus loin. Il en est de même pour toutes les autres lettres.

sang, et l'homme peut, soit l'étouffer dans l'actualisation (40) de cette absorption, soit la féconder à l'échelle cosmique (600). Aucune philosophie, aucune théologie, si vastes soient-elles, n'ont jamais donné de l'homme une vision plus claire. Et celle-ci est donnée au moyen de trois signes !

Nous avons maintenant besoin, pour notre exposé, de montrer le 7. Le 7 est le nombre de la virtualité. Il est le dépositaire de tous les possibles possibles. En lui le germe de vie n'est pas figé, fixé dans une organisation rigide. Il est souple, adaptable. En lui est la sauvegarde de l'homme à venir. Le 700 est tout cela dans la vie cosmique. Il est la jeunesse perpétuelle du monde. Or la lettre qui exprime le 700 est le Noun (notre N) lorsqu'il se trouve à la fin d'un schème. Voici donc explicité le schème BEN (Beith-Noun) soit 2.700. On comprend pourquoi la langue vulgaire le lit : « Fils ». Voyons maintenant ce que dit le Rabbi (Jésus) lorsqu'il se déclare Ben-Adamm. Il dit : « Je suis le corps, le réceptacle de toute la virtualité du monde, de la jeunesse créatrice du Aleph, du Aleph vivant, qui surgit de mon sang. Je perçois en moi-même la pulsation de l'immanence créatrice, en sa totalité cosmique. » Voilà comment se lisent les chiffres 2.700 - 1.4.600 (Benn-Adamm).

Voit-on enfin — après vingt siècles de fausses interprétations — comment la prétendue traduction « Fils de l'Homme » est non seulement grossièrement limitée, mais irrémédiablement confuse ?

Nous avons besoin aussi, pour notre exposé, de montrer le schème Elohim, dont le sens est clair et précis, qui apparaît dans le premier chapitre de la Genèse et que l'on traduit par un mot anthropomorphique : Dieu. (Nous ne traiterons du tétragramme Yod Hé Waw Hé — YHWH — que dans notre prochain chapitre, à propos de la terrible déformation qu'en fait Teilhard de Chardin en l'appelant Jehova.)

Elohim, donc (Aleph Lamed Hé Yod Mem, soit: 1.30.5.10.600) est d'une façon simple — ce qui ne veut pas dire simpliste, bien au contraire — le mouvement actualisé (30), la vie (5), bref l'actualisation (10) du Aleph. (Nous pensons avoir suffisamment montré le Aleph pour n'avoir pas besoin de revenir sur ces explications.) Pour compléter ce schème, voici enfin le 600, de la fécondation cosmique, qui indique que l'univers tout entier est un phénomène vivant et fécond.

On voit qu'il n'y a là aucun débrayage dans les régions irréelles, inconcevables, du surnaturel, aucune fabrication de divinité, mais la mise en œuvre d'une organisation de la pensée. Les esprits qui accepteront de vivre cet embryon d'organisation pourront s'apercevoir qu'il n'est autre qu'une nouvelle vie semée dans la pensée. C'est cette nouvelle vie qui pourra constater la colossale erreur des églises, et, en particulier de celle qui se déclare à la fois l'héritière de Pierre et la représentante du Rabbi. Cette constatation ne peut se faire qu'en ramenant l'origine dans le présent.

Ceux de nos lecteurs qui se rendront compte de l'énormité d'une tâche qui consiste à dégager vingt siècles de remblai chrétien et un remblai juif datant de Moïse, accepteront peut-être de nous suivre encore

au cours des quelques pages dont nous avons absolument besoin avant de nous rendre à Césarée de Philippe, cette ville grecque où, dit-on, eut lieu un célèbre dialogue entre le Rabbi et Simon, dit Pierre. Nous avons besoin de montrer le sens des mots qu'ils ont pu échanger en hébreu, (car il est insensé de prétendre qu'ils ont pu se parler en grec ou en latin), de montrer le sens que leur donne le Rabbi, intemporellement, lui, qui étant l'origine, est ici, en esprit, aujourd'hui. (En l'origine, il n'y a évidemment pas de passé.)

Survolons donc, rapidement, à seule fin d'orienter les esprits, et sans nous proposer d'approfondir le texte (il ne saurait en être question dans le cadre de cet ouvrage), survolons donc le premier schème du premier verset de la Genèse, en établissant tant bien que mal, en langue vulgaire, sa signification telle qu'elle s'offre à un esprit qui s'éveille à lui-même et au monde. L'esprit qui s'éveille à lui-même et au monde est envahi par sa vocation du réel, par la nécessité immédiate de découvrir, de pénétrer la réalité du phénomène vie dans sa totalité. S'il lui arrive alors d'aborder le texte biblique en se demandant s'il est possible d'y trouver une indication, une direction qui conduise au réel, et s'il se rend compte que ce qu'on lui a donné pour vrai jusqu'ici n'a fait que renvoyer à un avenir hypothétique cette fusion avec la réalité totale, il commence par éliminer de sa pensée tout ce qu'elle contient. Il aborde le texte en ignorant. Il ne sait rien. Il veut apprendre. Seul le vide peut apprendre.

Le voici donc devant le premier schème qui se prononce Béréchyth : Beith, Reich, Aleph, Chinn, Yod, Taw (2.200.1.300.10.400), et il peut voir que la révélation s'y trouve déjà dans sa totalité. Pour qu'elle pénètre en nous, nous devons commencer par la première lettre, le Beith, le 2, la maison, et nous identifier totalement à l'être qu'elle représente en nous : pouvons-nous voir que tout ce qui se déroule dans notre conscience est une « maison », une structure, un contenant ? Alors que nous croyons avoir une vue du monde, des choses, de nous-mêmes, de la vérité, de la religion, de la morale, de ce qu'est la vie, du but de l'homme, de où et comment chercher la vérité, tout cela, tout, n'est que le contenant de la conscience qui s'imaginait le contenir. Tout cela n'est que la maison, la maison fermée, où tourne en rond ce que nous appelons « nous-mêmes », qui n'est qu'une réaction physico-chimique et sensorielle à ce qui nous contient. Mais cela n'est encore qu'un préambule. Pouvons-nous aller plus loin, toujours plus profondément ? Pouvons-nous d'abord voir de quoi est faite cette maison ? Elle est faite de notre éducation, du milieu social où nous vivons, de traditions, de tout ce que la civilisation construit et organise, matériellement et moralement, pour nous conditionner. Elle est faite aussi, évidemment, de tout ce que nous avons accumulé nous-mêmes sous forme de possessions matérielles ou intellectuelles. Cette multiple et totale « maison », ce Beith est toute la mémoire qui s'est incrustée dans nos cerveaux au moyen de millions de circuits neurologiques, qui « répond » automatiquement lorsqu'elle est sollicitée.

Pouvons-nous aller encore plus loin, ou plutôt plus près de nous-mêmes ? Plus profondément ? Cette

« maison » est l'héritage d'un nom — obscur ou illustre —, d'un logement ou d'un château, d'une organisation de notre existence, d'une façon de penser, bref de ce que nous appelons « notre » pensée. En fin de compte, voyons-nous que ce « nous-mêmes » n'est rien que cette maison elle-même, ce Beith, qui s' imagine être une personne, une personne consciente ?

Ce Beith de Béréchyth — ainsi que les autres chiffres — est, nous l'avons dit, le symbole d'un être vivant. Tant que cet être n'est pas devenu nous-mêmes, il est inutile de poursuivre notre lecture, car elle ne serait que cérébrale. La révélation ne peut être que vécue. Ceux de nos lecteurs qui ont la vocation de la vivre, peuvent déjà voir qu'il s'agit d'un renversement du train de pensée habituel (ainsi, on dit couramment : un tel a un complexe; c'est une erreur : le complexe « l'a »). Mais interrompons ici cette méditation et continuons rapidement. Le deuxième chiffre de Béréchyth, le Reich est 200, la « maison cosmique ». Ce n'est qu'après avoir médité assez profondément sur l'impensable cosmique, que l'on peut — peut-être — sentir surgir le troisième nombre du schème : le Aleph vivant, le un. Le Chinn qui suit est le mouvement cosmique du Aleph, le Yod son actualisation (en existence) et le Taw final la grande puissance de résistance cosmique à son propre mouvement vital. La suite du verset et tout le premier chapitre de la Genèse (Gen. V inclus, mais pas au-delà, c'est-à-dire seulement jusqu'à la mention de Noé et de ses trois fils : la suite, l'arche, le déluge et le reste tombe dans les légendes populaires), sont une description minutieuse du processus vital sous son double aspect que nous pouvons illustrer avec la parabole suivante : le jardinier arrose : c'est la vie qui va du haut en bas; la plante pousse : c'est la vie qui va du bas en haut. Ce processus est décrit dans une double actualisation de fécondation : **Yéhi aur wa véhi aur**, que le schème Aur (1.6.200) exprime en effet, par le 6 de la fécondation introduit entre le Aleph et la « maison » cosmique. Cette succession de schèmes a été vulgairement traduite et trahie par le trop célèbre : « que la lumière soit et la lumière fut », qui donna naissance au débordement que l'on sait, de littérature théologique.

De nombres en schèmes, de schèmes en symboles, de symboles en apparences de personnages, on arrive à Adamm, au fur et à mesure que l'on pénètre dans le processus de 1.6.200. Nous avons vécu plus haut le schème Adamm. N'y revenons pas, si ce n'est pour spécifier qu'il ne s'agit évidemment pas d'un homme charnel, et qu'aucune femme n'a jamais été extraite de lui. D'autres schèmes se présentent, qui agitent dans la pensée matérialisante, un jardin, des arbres, un serpent, une divinité, un fruit, un « péché originel » de désobéissance, et, plus tard, Qaïnn (ne pas prononcer Caïn) et Hevel (ne pas prononcer Abel). Nous touchons ici quelques-uns des nœuds psychologiques les plus curieux et les plus nocifs de notre civilisation : ces textes lus à rebours par les traditions sacerdotales, hébraïques et chrétiennes, ont enraciné dans les esprits la notion d'un « Dieu », juif et chrétien, qui est, en toute vérité, Satan.

#### 14. — **Synagogues et églises de Satan.**

Les lecteurs qui nous ont suivis — de plus ou moins près — ont bien compris que nous n'agitions pas des mots à un niveau superficiel de conscience. Tout au contraire, nous nous situons, au début de cette nouvelle ère qu'inaugure le brusque virage historique de notre époque, au cœur du mouvement vital encore impollué qui, au début d'une ère, peut être perçu et exprimé par certains « initiés », c'est-à-dire par des personnes dont la conscience est amenée à participer directement à cette source. Que l'on ne s'y trompe donc pas : notre ouvrage est hautement initiatique et ne se prête en aucune façon à des polémiques. Ceux qui accepteront d'y pénétrer comprendront en quoi consiste le renversement de pensée — et d'abord le vide de l'esprit — qui sont nécessaires pour aborder de façon neuve nos problèmes humains dans tous les compartiments de la vie, y compris l'économique. N'oublions donc pas le contexte général de cet ouvrage et, nous acheminant vers la perception que les églises en général et celle de Pierre en particulier appartiennent à Satan, revenons à... « Adam et Eve ».

Nous avons souvent dit, au cours de ces quelques trente dernières années, que ces personnages vivent et s'agitent en nous. Les psychologues les appelleraient des « complexes ». Ils se situent tous dans le conflit essentiel qui oppose, d'une part, la vie qui est un seul processus de vie-mort, intemporel, incréé, inconnu et impensable, d'autre part la conscience humaine, fortement imbriquée dans l'existant, dans le temporel, dans le créé, le connu, le pensable. Pour cette conscience, la mort est un mystère, donc aussi la vie. Elle ne connaît que l'existence, elle fuit la mort, donc fuit la vie en la situant au-delà de la mort. Il faut comprendre ce qui, par conséquent, se produit dans cette conscience, lorsqu'un récit initiatique lui propose un personnage Qaïnn, fils de la toute-puissance cosmique du Aleph vivant, qui, s'élevant face à Hevel, l'homme de l'existence temporelle, le néantise au point qu'au lieu de ce Hevel il ne reste qu'une flaque de sang (le DAM sans le Aleph). La conscience de l'homme temporel, fût-il rabbin ou cardinal, identifié à « Abel », hait « Caïn » et le maudit. Elle néglige de lire le texte qui, à livre ouvert en n'importe quelle traduction, dit que « Caïn » est maudit par la terre, non par l'Eternel et que celui-ci, bien au contraire, vengerait sept fois Caïn si quelqu'un voulait le tuer (Gen. IV 11 / 1 5).

Nous avons dans **La Kabale des Kabales**, décrit en détail le « complexe de naissance », le fruit mangé dans le jardin d'Eden et l'expulsion hors de la matrice. Nous n'y revenons ici que pour rappeler la conclusion de cet événement, dans un passage fort connu du Rabbi et cité par lui, (Gen. III, 22) que voici, en langue vulgaire : **L'Eternel Dieu dit : Voici, l'homme est devenu comme l'un de nous, pour la connaissance du bien et du mal...** Le pluriel « nous » est incompréhensible dans la traduction. Celui qui est censé parler est Elohim, dont le IM final (Yod, Mem) est, en hébreu vulgaire, un pluriel masculin. **La suite : Empêchons-le maintenant d'avancer sa main, de prendre de l'arbre de vie, d'en manger, et de vivre éternellement,**

est la création du complexe Satan par le complexe Dieu. Il est vrai que le nom de ce nouveau personnage, Satan, n'est pas plus mentionné ici qu'il n'est attribué au serpent tentateur lorsque celui-ci dit à la femme (Gen. III, 5) : **Vous ne mourrez point, mais Elohim sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, et que vous serez comme Elohim connaissant Tov et Raa.** L'opposition Dieu-Satan se situe dans le « mourir ou pas mourir ».

Qui donc est Satan? (En hébreu Satann, 300.9.700). Le 9 est le nombre archétypique du féminin, c'est-à-dire de la toute puissance centripète, qui ramène à soi, qui maintient dans la durée. Débarrassons ce personnage de ses masques mythiques. Nous voyons aussitôt qu'il n'est autre que la personnification de la pensée humaine. Les masques sont tout ce par quoi cette pensée s'installe en elle-même et se justifie d'être ce qu'elle est. Elle n'a qu'à « renoncer à Satan » (selon l'expression consacrée) pour se figer en tout ce qui fait obstacle à la « pensée d'Elohim ». La pensée humaine, projection de la « maison », du contenant de la conscience, ayant son être dans la durée, à tout jamais incapable de pénétrer dans l'intemporel, a cultivé une merveilleuse capacité de croire en quelque chose qu'elle appelle Dieu, pour ne pas mourir dans le flux inconditionné de vie. Elle construit des structures psychiques et les mécanise. Elle construit des structures sociales, et les domine, quand elle le peut, en imposant ses dogmes. Si elle est protéiforme, et sait aussi se camoufler. Elle est une et sait être légion. Elle a la suprême habileté de Satan de se rendre très belle, de se revêtir des plus beaux mots, des sentiments les plus nobles, de s'abriter dans des symboles exaltés. Elle érige des autels, religieux et laïcs, à son propre culte. Assise dans l'histoire et la géographie, elle hypertrophie les traditions, les fait déborder dans l'avenir. Assise dans la morale, elle seule est respectable. Depuis quelque temps, elle chausse des lunettes, elle a des laboratoires et des observatoires. Elle est scientifique et s'en va à la recherche de l'origine de la vie.

Nous sommes loin de lui reprocher d'être ce qu'elle est. Mais « pour l'amour du ciel » (c'est le cas de le dire) qu'elle ne cherche pas à l'escalader. Cet ange déchu pour ne pas savoir ce qu'il est, a sa place sur terre en tant que vrai prince de ce monde. Nu, il est d'une extrême beauté, auprès de laquelle les splendeurs empruntées de ses cultes sont des artifices dérisoires. L'intelligence nue a la beauté du regard neuf, toujours en éveil, émerveillé et merveilleux. En elle, oui, infime atome sur cet atome qu'est la terre, est le miracle du regard divin sur la création, de ce regard qui est création.

La pensée est temporelle, l'intelligence intemporelle. La pensée totalise la durée, l'intelligence l'abolit. La pensée est le prolongement du connu, l'intelligence la naissance de l'inconnu. La pensée dit : je sais; l'intelligence dit : j'apprends. La pensée est toujours vieille, l'intelligence est constatation, d'instant en instant. La pensée ne comprend pas la mort, l'intelligence vit en son propre mourir. La pensée est une continuité d'existence, l'intelligence un discontinu : mort et résurrection. La pensée est Satan, l'obstacle,



l'ennemi d'Elohim l'incr  . Elle prolifère, elle envahit, elle usurpe, elle matérialise. En Elohim, il n'y a ni croyance, ni culte, ni adoration, mais l'intelligence du regard. Satan se fait appeler Dieu et se fait adorer.

#### 15. — **De mort et de résurrection.**

Le mythe le plus vital, entre tous, est celui de la mort et de la résurrection, mais encore faut-il le réintroduire dans sa réalité quotidienne vécue. Mythe, il se pense, se satanise en symboles et en cultes, se projette sur une divinité imaginaire, se surnaturalise enfin, pour étouffer la vie dans une continuité d'existence : continuité promise, en une durée indéfinie, aux consciences individuelles, dans le but d'instaurer et d'assurer la continuité d'une structure collective. Mythe, il a ses raisons, car en tant que réalité vécue, la mort et la résurrection de la pensée est irréductiblement antisociale. Elle est antisociale, parce que mourir à soi-même c'est passer au travers de la structure psychologique à laquelle on s'était identifié, et que cette structure n'est autre que celle qu'impose la société.

Arrivons enfin au Rabbi (le nom qu'on lui avait donné était le Chinn, au milieu du tétragramme : Y.H.Ch.W.H. Il est impossible de le penser sous sa déformation païenne Jésus). Et voici comment sont en son message ceux qui sont cette vision : ils sont dans l'origine et le Rabbi était dans cette origine et son message une tentative de revival. Et en le virage historique que nous vivons, sa prétendue   glise fait de grands efforts pour opérer son propre virage, qui ne la projette que dans une plus grande épaisseur de pensée humaine. Voilà pourquoi on ne peut pas se donner pour tâche d'évaluer la portée de ce tournant de l'  glise si l'on ne se situe pas dans la clarté intemporelle de cette origine, si intensément présente en ce moment même.

Les lecteurs pour qui ces questions ont de l'importance, nous suivront encore au cours des pages indispensables à une constatation (le jeu superficiel des polémiques et des discussions n'a aucun intérêt).

#### 16. — **Le prince des apôtres.**

La contradiction entre le message du Rabbi et les valeurs sociales et religieuses qui le professent, se constate extérieurement sans difficulté. Son origine ne se découvre qu'à la source de la fonction qu'on appelle la pensée. C'est là que ce message se transforme en son propre ennemi. Ce renversement peut se percevoir dans un document curieux, dont l'apparence a justifié l'ennemi, au point que celui-ci s'en prévaut pour affirmer sa victoire sans procès. Mais, tel l'auteur d'un roman policier qui aurait mis entre les mains du lecteur tous les éléments voulus pour découvrir qu'en une affaire apparemment class  e l'assassin n'est

autre que le juge, nous pensons avoir suffisamment instruit le lecteur pour lui demander de découvrir, dans la pièce à conviction que voici, le véritable assassin du crucifié. A la suite de ce document, nous rétablirons les faits qu'il révèle malgré ses falsifications. Voici donc Matt. XVI, 13/26 (in extenso, extrait de la Bible de Louis Second) :

**Jésus, étant arrivé dans le territoire de Césarée de Philippe, demanda à ses disciples : Que dit-on que je suis, moi, le Fils de l'homme? Ils répondirent : les uns disent que tu es Jean-Baptiste; les autres, Elie; les autres Jérémie, ou l'un des prophètes. Et vous, leur dit-il, qui dites-vous que je suis? Simon Pierre répondit : Tu es le Christ, le fils du Dieu vivant. Jésus, reprenant la parole, lui dit : Tu es heureux, Simon fils de Jonas : car ce ne sont pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais c'est mon Père qui est dans les Cieux. Et moi je te dis que tu es Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et que les portes du séjour des morts ne prévaudront point contre elle. Je te donnerai les clefs du royaume des cieux : ce que tu lieras sur la terre sera délié dans les cieux. Alors il recommanda aux disciples de ne dire à personne qu'il était le Christ.**

**Dès lors, Jésus commença à faire connaître à ses disciples qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, qu'il souffrit beaucoup de la part des anciens, des principaux sacrificateurs et des scribes, qu'il fût mis à mort, et qu'il ressuscitât le troisième jour. Pierre, l'ayant pris à part, se mit à le reprendre, et dit : A Dieu ne plaise, Seigneur. Cela ne t'arrivera pas. Mais Jésus, se retournant, dit à Pierre : Arrière de moi, Satan. Tu m'es en scandale : car tes pensées ne sont pas les pensées de Dieu, mais celles des hommes.**

**Alors Jésus dit à ses disciples : Si quelqu'un veut venir avec moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive. Car celui qui voudra sauver sa vie la perdra, mais celui qui la perdra à cause de moi la trouvera...**

A la lumière de tout ce que nous avons montré jusqu'ici, les lecteurs peuvent déjà lire cette pièce à conviction tout autrement qu'elle n'est lue selon la tradition, et peuvent la rétablir dans un éclairage pour le moins vraisemblable. Voyons le lieu d'abord.

Césarée de Philippe est une ville toute récente, construite par Hérode-Philippe sur le mode grec. Elle est construite à la grecque autour d'une grotte miraculeuse consacrée au culte du Dieu Pan : la grotte de Panias, qui, comme toutes les grottes miraculeuses, attire une foule de pèlerins venant demander à la divinité de les soulager de maux physiques ou de leur octroyer des dons matériels. Le Rabbi, précédé de sa renommée, vient dans ce centre de revival hellénique. Pourquoi ? Pour affirmer, contre ce revival païen son

revival hébraïque<sup>11</sup>. Il cherche, donc, à peine arrivé, à savoir si dans ce milieu matérialisant, peut exister la compréhension de ce qu'il est, lui, qui se déclare Ben-Adamm; nous répétons : il se déclare l'habitable de tous les possibles cosmiques du Aleph dans l'homme, dans le sang; nous répétons : il est la spontanéité créatrice de la vie cosmique, surgissant de la force absorbante du sang, dans son immanence intemporelle. Il dit qu'il est cela. Il ne dit rien de moins. Nous savons que ce langage est difficile. Ses apôtres l'ont toujours avoué : ils n'y ont à peu près rien compris. Et, en effet, à cette question : « qui dit-on que je suis, moi Ben-Adamm », ils répondent : on dit que tu es Jean-Baptiste, Elie, Jérémie ou tel autre. Toutes ces réponses se rapportent à des êtres matérialisés en chair et en sang. Bref, ces réponses sont entachées de la pensée hellénique, concrète, matérielle, d'origine sensorielle, physiologique, d'une pensée qui se situe à l'extrême opposé de la langue ontologique au moyen de laquelle le Rabbi s'efforce de se faire connaître.

Voici qu'il interroge Simon maintenant, et qu'éclate le scandale de ce texte, de cette interpolation, qui fait répondre Simon, par un nom grec : tu es Khristos. Dans ce centre de revival hellénique, où le Rabbi s'efforce d'introduire son revival hébraïque, il aurait reçu d'un disciple, en grec, la seule réponse qui pouvait lui faire horreur, et se serait déclaré heureux de l'avoir reçue ? C'est non seulement insensé, mais démenti par le texte lui-même : il recommanda aux disciples de ne dire à personne qu'il était le Kristos. Il ne voulait pas qu'on le dise et ne veut toujours pas qu'on le dise. Il ne veut surtout pas cela, car il n'est pas le Christ. Il est au-delà de la pensée, au-delà de ces représentations, au-delà de toute mesure. Et Simon ne dit pas non plus : tu es le Fils du Dieu vivant. L'article « le » est encore une interpolation de la pensée hellénisante, génératrice d'images. Et le mot Dieu n'existe pas dans son vocabulaire. Il lui dit : Tu es Ben-Elohim, tu es ce que tu dis, Ben-Adamm, mais je te vois en l'actualisation de ton mouvement vital, non seulement en ta personne, mais en tous les hommes. (Car tel est le sens de Ben-Elohim.) A cela, le Rabbi répond, en insistant sur la filiation charnelle de son interlocuteur : « Tu es heureux, Simon fils de Jonas, car ce ne sont pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela ». En le disant, le Rabbi constate qu'en cet homme de chair et de sang, en ce simple « Ben-Un-Tel », l'intelligence de l'intemporel est née<sup>12</sup>. Il y a eu transmission directe de vie inconditionnée. Mais cette révélation ne provient évidemment pas d'un « Père

---

<sup>11</sup> Selon Fabre d'Olivet, Jésus et ses disciples citaient la Bible grecque, celle-ci ayant usurpé la place du Sépher hébraïque, alors que les rabbins la considéraient, à juste raison, comme une profanation du Livre Saint. Selon nous, c'est l'inverse qui est vrai. La langue hellénistique, bâtarde, jouait le rôle que joue, aujourd'hui, en certaines régions, le Yiddish. Le Rabbi Yhchwh échoua dans sa tentative de réveil hébraïque, n'ayant pu faire comprendre, même aux défenseurs de cette langue, le sens profond de ses schèmes originels.

<sup>12</sup> En réalité, Ben-Ionah a un sens particulier.

qui est dans les Cieux »; elle peut provenir du Aleph-Beith qu'implique le schème Chinn-Mem-Yod-Mem, Chamaïm, qui, traduit et trahit vulgairement, devient « les Cieux ». (Aleph-Beith fait Ab, qui est traduit « père ».)

Nous devons nous excuser ici auprès de nos lecteurs : nous n'entrerons pas dans l'explication ontologique des cieux et de la terre, du Yod, qui est le 10, en fonction du Aleph qui est le un, car cette gymnastique de l'esprit peut sembler très compliquée à la plupart des personnes, bien que, du dedans, il n'y ait aucune gymnastique, mais une vision sans effort, simple et directe. Le Rabbi et Simon étant à l'intérieur de ce système de pensée, c'est cependant là qu'il faut aller, si l'on veut comprendre leur dialogue. Selon la constante tradition de cette pensée, le Rabbi, constatant un nouvel état de conscience en Simon, lui donne son nom : « moi, je te dis que tu es Abbenn ». Ce schème, combinaison de AB et de BEN (vulgairement père et fils) soit Aleph, Beith, Noun, ou 1.2.700, indique que Simon est devenu l'habitable du Aleph avec toutes ses virtualités. S'il est vrai que, en langue profane, Abbenn veut dire pierre, les Kabbalistes et les alchimistes ne nous contrediront pas : c'est, d'après les traditions secrètes, la pierre philosophale. Éliminons maintenant, avec indignation, le mot Ekklesia, aussi monstrueux dans la bouche du Rabbi que Khristos dans celle de Simon. Il n'y a aucune place pour Ekklesia dans la pensée hébraïque. L'idée matérialisante de « bâtir » une Ekklesia est à l'opposé absolu de cette pensée.

Ce qui se produit dans la pensée du Rabbi, nous le savons directement : c'est un renversement dialectique, soudain, de la tradition hébraïque. Un renversement dans le mouvement dialectique du 1 et du 10. Dans la tradition hébraïque, dix hommes réunis rendent valable toute cérémonie, toute consécration religieuse : ce que dix « lient en bas » est « lié en haut », ce qu'ils « délient en bas » est « délié en haut ». Disons brièvement que cela concerne, dans ce mythe, les deux courants vitaux que nous avons comparés plus haut au jardinier et à la plante, et que le Rabbi, face à Simon tel qu'il est devenu, constate une vérité prodigieuse : le tout n'est pas dans le dix, il est dans le un.

Cette nouvelle vie, hélas, ne trouve pas de bon sol où germer. Le vieux Pan, malgré sa cure de rajeunissement, retombant dans le passé, les esprits saisissent avec avidité l'occasion de faire naître un dieu tout neuf, un dieu du blé, dans « la maison du pain », Beth-Lehem, où le temple d'Adonis a perdu ses pouvoirs. Quant à nous, nous n'avions pas encore involuté la pensée jusqu'à l'extrême distance de l'être, où l'univers devient absurde. Et les mots avec lesquels nous lui frayons si difficilement son retour, aujourd'hui, n'étaient pas nés. Nous nous regardions sans comprendre pourquoi le Rabbi ne voulait pas être Khristos; et lui, ne voyait-il pas déjà, dans le visage de Simon-Abbenn, le plaisir de se sentir important? Il fallait donc inventer un spectacle dramatique à la dimension de toute la Terre, tel que les blessures qu'il infligerait dans les consciences ne puissent se cicatriser. La suite du texte se passe de

commentaires. Simon-Abbenn ne peut pas avoir compris que la vie n'est pas une acquisition. Elle ne fait pas irruption dans la conscience une fois pour toutes. Transformer la pensée en intelligence est une tâche de tous les instants. Si l'on n'y prend garde, un nouveau flux de vie ne fait que réanimer l'existence par le sentiment d'une mission à accomplir, d'un rôle privilégié à occuper. Il ne comprend plus la mort, il ne croit pas aux résurrections : « A Dieu ne plaise, Seigneur, cela ne t'arrivera pas ». Il est devenu Satan, la pensée des hommes, qui fait obstacle à celle d'Elohim. Telle est cette Ekklesia.

### 17. — **Le témoin et le réprouvé.**

La détérioration de Pierre — considérée avec tant d'indulgence par son église — est évidente, son repentir tardif, ses méfaits durables. Nous y reviendrons. Allons tout de suite à l'évangile de Jean.

Telle une porte qui s'ouvre sur l'occulte et permet à une vie inconditionnée de faire irruption, de briser les édifices anciens, d'animer des consciences renouvelées, bref d'inaugurer une ère — phénomène dont nous sommes de nouveau aujourd'hui les témoins conscients (car ne peut manquer de se renouveler à chaque ère cette pulsation discontinue d'intemporalité), les Esséniens s'étaient constitués afin d'ouvrir un passage à la conscience du Rabbi et, sitôt cette mission accomplie, ce truchement disparut en ne laissant subsister que des traces minimales. Nous en avons repéré quelques indices chez Matthieu; on peut en découvrir chez Jean, mais non sans excaver dans les amoncellements de pensée hellénisante où ils sont enterrés.

Son évangile en langue profane débute ainsi : **Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu. Elle était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle. Elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes. La lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont point reçue.**

Ce texte étant inintelligible, a donné lieu à une prolifération de fausse pensée, c'est-à-dire d'une pensée construisant avec logique des irréalités, et projetant, par conséquent, les psychismes dans les rêvasseries d'un prétendu surnaturel. En réalité il est, dans le contexte du code chiffré, dont nos lecteurs connaissent maintenant l'existence, un revival du Berechyt, avec une modification essentielle qui est la marque de l'ère qui a débuté il y a quelque 2.000 ans et dont nous signalons la fin aujourd'hui (encore qu'elle puisse se prolonger longtemps encore dans ses apparences historiques). Nous voudrions simplifier ce message, le rendre accessible à tous, sans l'abaisser dans la vulgarité d'une vulgarisation, mais le lecteur, de son côté, s'il ne met son esprit en mouvement, indiquera de ce fait que la question ne l'intéresse pas et aura le bon sens de ne pas prolonger sa lecture. Voici le nouveau Berechyt de Jean, tel qu'on peut le laisser quelque peu entrevoir, sans le suivre à travers des schèmes qu'il faudrait, hélas, reconstituer, le texte hébraïque ayant été

perdu ou détruit : **Beith, contenant de ma vie, contenant de toute vie, contenant de vie cosmique : Reich, où surgit l'immanence du Aleph, spontanéité intemporelle, non-durée qui, aux yeux de l'existant éclate inconnue, inconnaissable, essentiel renouvelé du nouveau : CREATION. Vie et mouvement de vie : pure magie aux yeux de l'existant, sans cause apparente, sans effet apparent : vie-mort en un discontinu de millionième de millionième d'instant. Et je dis, moi, Jean, qu'en cette apparente démiurgie est déjà, total, le Aleph-Beith : déjà toutes les lettres, dans leur être : dans l'Aleph-Beith sacré. Car cet Aleph-Beith<sup>13</sup>, en son être total est total là où l'existant perçoit des parties. Aucune de ses lettres apparentes n'est venue à l'existant après aucune autre des autres. En Aleph tout est, en Beith tout est, en Guimel tout est, et ainsi de suite, et ainsi de suite, et il n'y a pas de durée capable de faire surgir ce qui est de ce qui n'était pas. Source, vie, intelligence, perception instantanée du cycle total de la durée, vision instantanée qui est création, langage d'un non-langage, au seuil duquel les mots, les mots meurent dans le néant (il n'y a conscience que de son contenant), au-delà du mesurable (il n'y a pensée qu'en lui), dans le plus intime, dans l'essence de l'homme, est la féconde consubstantialité de non-substance et de substance, qui est mouvement de vie, vie de mouvement : lumière intérieure qui luit secrète, invisible, non-reçue, expulsée par la conscience, ces ténèbres qui se nomment Satan.**

Telle est, en mots approximatifs, la vraie révolution qui eut lieu. Dans le Berechyt originel, l'homme risquait de se considérer comme l'ombre projetée d'Elohim, où le tétragramme, incrusté dans ses signes, perdait à la fois l'intelligence et la vie. Ce fut, on le sait, ce qui arriva. Les Esséniens, en un sursaut vigoureux, réintroduisirent la vie du Aleph au plus profond du centre de conscience de chaque individu, tout en constatant que les individus n'ont rien de mieux à faire que de l'éteindre. Ces Esséniens étaient les seuls dépositaires de ces vérités et le sont encore. L'hébraïsme s'était scindé en trois branches : les Pharisiens, qui sont, jusqu'à ce jour, les scrupuleux pratiquants d'une certaine religion établie par Moïse et Aaron; les Saducéens, qui sont, jusqu'à ce jour, les aristocrates progressistes, hellénisants au temps de Ponce Pilate, snobs internationaux aujourd'hui; et quelques « maudits », fils de Caïn, ayant brisé tous les cadres religieux et sociaux, en contact direct avec l'impensable, donc, non pas « immortels », ce terme d'acception charnelle est impropre, mais ayant la faculté d'abolir la durée.

Cela se passait donc avant-hier (car mille ans sont comme un jour). Nous ne fûmes que deux ou trois autour du Rabbi, dit, Jean, à jouer un rôle dans cette aventure à laquelle nous ne comprenions à peu près rien, et le Rabbi lui-même... mais le jeu qu'il devait jouer était plus important que la compréhension qu'il pouvait en avoir.

---

<sup>13</sup> Concrétisés, hellénisés, n'ayant plus qu'un caractère mental, tributaire des sens, ces schèmes, en français, font « alphabet ».

Fallait-il enseigner que la lumière est dans les hommes, qu'ils refusent de la recevoir, qu'elle meurt en eux et doit ressusciter ? Mais non. En ce temps-là, elle n'y était pas. Elle n'était encore qu'à l'image d'un brouillard lumineux collectif. Elle ne s'était pas condensée en gouttelettes individuées. Il fallait provoquer une déchirure dans les consciences pour les féconder une à une. Devant cette tâche surhumaine, l'esprit du Rabbi se troublait. Il ne s'agissait pas, on le voit, d'expliquer, de montrer un fait, mais de le provoquer, de faire en sorte qu'il soit. Problème extraordinaire. Car l'individuation transforme la conscience en un miroir qui projette inversée l'image de ce qu'elle reçoit. A travers les portes ouvertes des mondes occultes, tous les pouvoirs magiques étaient mis à la disposition du Rabbi : tous, sauf celui d'empêcher que son message et ses actes soient reçus à rebours.

Alors que l'histoire est faite de centaines de millions de crucifiés, éventrés, décapités, écorchés vifs, alors que ces tortures, ces yeux crevés, ces entrailles répandues, suscitent l'horreur et l'épouvante, le Rabbi avait pour mission de projeter dans les consciences une douleur et une mort si spectaculaires qu'elles éclipsaient la somme de toutes les autres : la douleur et la mort de la vie elle-même, crucifiée dans l'homme, par l'homme. Ce spectacle devait être trop grand pour être perçu. Les chroniqueurs de l'histoire ne voient que l'extérieur des événements au cours de leur durée. Le Mystère que devait jouer le Rabbi, il fallait qu'il fût de nature à créer la durée de l'histoire, non à s'y insérer. Sans la magie qui, en deux journées terrestres, engendra deux journées de conscience, d'un millénaire chacune, le Rabbi aurait été englouti dans l'histoire et nous avec lui.

Lorsque vint le moment, le Rabbi, au cours de notre dernier repas, se troubla excessivement, car il vit que la lumière — qui était lui — ne pouvait être livrée aux ténèbres que par l'un de ceux à qui il pourrait la transmettre : soit l'un d'entre nous, qui lui étions voués. Il se troubla, car il avait appris, par la métamorphose de Simon devenu Pierre, qu'au contact avec la pensée humaine, le flot vital devenait son propre ennemi. Lorsqu'il nous révéla que l'un de nous le livrerait, nous nous regardâmes les uns les autres, nous demandant lequel d'entre nous aurait cet honneur. Simon-Pierre, qui s'était exclu car il souhaitait que le Rabbi n'eût pas à souffrir et ne croyait pas à la résurrection, me fit signe, sachant combien le Rabbi m'aimait. Et moi, qui étais penché sur la poitrine du Rabbi, je demandai : qui est-ce ? Nous ne savions pas que l'opération magique était déjà en cours, que Judas Iscariote (le seul d'entre nous qui ne s'affirmait jamais et était pour le maître comme la main pour le cerveau) s'était assuré de la réponse favorable des ténèbres, exprimée par le nombre 30 et par le métal argent en quoi — pour les ténèbres — se matérialise la parole. On connaît la suite : **ce que tu fais, fais-le**, lui commanda le Rabbi. Satan était déjà avec le morceau trempé que le Rabbi mettait en la bouche de Judas. Déjà Satan était le contact de ce morceau trempé et de Judas... et celui-ci se hâta d'obéir...

Enfin le cycle était accompli, tout un cycle de la conscience humaine. Ben-Adamm était glorifié. Satan lui avait obéi.

### 18. — **De certaines conséquences.**

Au moment de la crucifixion, les apôtres s'enfuient, chacun de son côté, dans un état second, comme s'éveillant mal d'un profond sommeil. Ce qui a eu lieu, personne ne le saura : des vibrations trop fortes ont fait chavirer les consciences. Jean court jusqu'au Mont des Oliviers, comme appelé d'urgence à un rendez-vous. Et là, le Rabbi lui apparaît. Il lui montre les foules assemblées au spectacle d'un supplice qui n'est pas de chair et de sang, qui, en toute vérité n'est pas le sien<sup>14</sup>. Il lui révèle ce qu'est « la lumière des hommes ». Jean redescend et rit des récits dramatiques qu'il entend, et au troisième jour, il est le premier à se hâter vers le tombeau pour constater qu'en effet il est vide... Judas aussi a disparu et personne ne le revoit, mais, à en croire les Actes (I, 15/25) Pierre se fait l'écho de calomnies à son sujet, aussi extravagantes que contradictoires. Les détails de ces événements, racontés, ou plutôt inventés inlassablement pendant vingt siècles, importent toutefois assez peu, et même l'enseignement du Rabbi, quelque important qu'il soit, est moins important, aujourd'hui, n'est-ce pas, que de savoir où nous en sommes, nous, en ce qui concerne et cette affaire et la vérité — ou l'erreur — de ce que sont nos existences. Pierre qui souhaitait « A Dieu ne plaise, cela ne t'arrivera point », pleure sur la crucifixion durant ces deux longues journées de mille années chacune, à seule fin de crucifier, lui, le Rabbi : il le crucifie en acceptation d'un sacrifice que le Rabbi n'a jamais offert; il le mange pour se persuader que la vie peut se rendre comestible, afin de prolonger, après décès, des existences indéfiniment; il établit sa pensée temporelle dans l'antique mythologie, dont les dieux charnels ont tout au plus changé de nom; il expédie dans L'Olympe, appelé ciel, la résurrection interdite. Zeus, malgré son changement de nom et de domicile, n'a changé ni de nature ni de mœurs<sup>15</sup>. Ses amours, qu'il satisfait au moyen de métamorphoses, lui font assumer, cette fois, l'aspect d'une colombe. Les dieux mineurs s'appellent saints, leurs statues ont des pouvoirs; à cette idolâtrie s'ajoute le culte de morceaux de cadavres déterrés. Au tréfonds des consciences, cependant, le sentiment de culpabilité se traduit en haine : la haine de Judas. Ne nous y trompons pas : c'est la haine du Rabbi et de tout son hébraïsme. Oui, l'église du dieu païen appelé Khristos hait le Rabbi.

<sup>14</sup> Voir Apocryphes. La crucifixion Gnostique. L'Hymne de Jésus.

<sup>15</sup> Un ouvrage récent, publié par les soins de M. Daniel Rops, destiné à enseigner « l'histoire sainte » aux enfants, montre, en couleurs, un dieu-le-père à barbe, assis chez lui au « ciel ». C'est, sans doute, la meilleure façon de le renvoyer en compagnie du père Noël, auquel les enfants ne croient plus.



L'erreur est de croire et de proclamer que la conscience individuelle et temporelle découvrira sa raison d'être dans un au-delà, où, se prolongeant, elle deviendra intemporelle. Jouant perdant contre la vie créatrice, ces consciences — comment s'en étonner ? — sont pétries de peur.

#### 19. — **Jean XXIII se confesse.**

Ainsi l'église de Pierre s'édifia et dura, non dans l'amour, dans la haine, non dans la paix des consciences, dans l'épouvante, non en communiant, en excommuniant.

Et il fallait — les temps ayant mûri et le monde ayant pris une grande distance — qu'un paysan italien, naïf et de bonne volonté familiale, il fallut que soit appelé à occuper le siège de Pierre, un homme matériel et sans horizon. Il laissa tomber, des hauteurs de son trône, les banales paroles de tout le monde. On cria au miracle. S'en fut un : le seul mot « œcuménisme » mina à sa base, sans qu'on sache comment, l'édifice bimillénaire. On dit de ce pape : « c'est un grand mystique ». Qu'on en juge :

**L'idée de l'enfer me terrifie, écrit-il, non, je ne puis la soutenir. Il me semble presque impossible et je ne suis pas capable de m'imaginer mon Dieu tellement irrité contre moi qu'il m'éloigne de lui après m'avoir tant aimé. Et pourtant c'est là une vérité très certaine. Si je ne combats pas mon orgueil, ma superbe, mon amour-propre, l'enfer m'attend. Oh, malheureux que je suis. Serait-il donc vrai, ô mon bien-aimé Jésus, que je ne pourrais plus vous aimer? Que je ne pourrais plus voir votre visage? Que je devrais être chassé loin de vous? Mais, néanmoins toujours est-il qu'il ne sera pas hors de propos de me rappeler toujours qu'il y a l'enfer, soit par la vue d'objets extérieurs, soit par des mortifications. Je vois du feu? Mais en comparaison du feu de l'enfer, le feu terrestre n'est qu'un simulacre. J'ai mal aux dents? Je suis dévoré par la soif? Je frissonne de froid? La fièvre me tourmente? Mortifions-nous : l'enfer est le lieu de tous les martyrs, « locus tormentum »; en enfer, on cuira, on brûlera comme le charbon dans le four; en enfer il y aura « frigus et stridor dentium ». En enfer, on ne pourra pas remuer un doigt, et moi, pourquoi ne pourrais-je pas dire une prière, voire mon chapelet ou vêpres, sans soupirs? En enfer, on sera abasourdi par des hurlements très aigus, et moi, pourquoi ne supporterai-je pas des bruits qui m'ennuient? En enfer, on souffrira d'une faim canine et moi, pourquoi ne ferais-je pas abstinence de quelques morceaux plus délicats? En enfer, la compagnie des damnés et des démons, et pourquoi ne souffrirais-je pas paisiblement la présence de ceux qui ne me sont pas sympathiques? Est-ce que je n'ai pas mérité des fois l'enfer? Et est-ce que je**

**ne pourrais pas le mériter à nouveau?**<sup>16</sup> .

Le bon Roncalli ne veut pas aller dans cet enfer où il sait si bien ce qui l'attendrait : il veut aller au paradis. Il attend le moment, où, dit-il, **l'ange de la mort viendra me chercher pour me mener, comme je l'espère, au paradis.** Et il écrit encore (dans une lettre à son frère) : **Il est naturel que, puisque j'ai atteint quatre-vingts ans, tous les autres me rejoignent aussi. Courage, courage. Nous sommes en bonne compagnie. J'ai toujours près de mon lit la photo où tous nos morts sont rassemblés, avec leurs noms gravés dans le marbre : grand-père Angelo, oncle Zaverio, nos vénérés parents, notre frère Giovanni, nos sœurs Teresa, Ancilla, Maria et Enrica. Oh, le beau chœur d'âmes qui nous attendent et prient pour nous... J'attends avec confiance le moment de les rejoindre tous dans la gloire céleste et éternelle.**

Il est permis, devant des textes pareils, d'éprouver une profonde stupeur. Si l'on se donnait la tâche de délivrer la conscience humaine de la peur, donc des imageries puérides qui en résultent, on mesurerait ici, avec désespoir, la pesanteur des siècles. Mais la vérité n'a pas de but. La vérité constate, et ne veut que constater. La vérité est que l'armature psychologique d'un Roncalli est faite de peur. **Toutes les fois que je pense au purgatoire, écrit-il, je tremble et ne parviens jamais à accomplir avec une plus grande perfection mes exercices de piété et tous mes devoirs.**

Dans cette situation effrayante (le mot est exact), il n'a qu'une ressource : obéir. **Ma tranquillité personnelle, qui fait une telle impression dans le monde, écrit-il, réside tout entière en ceci : obéir...** Ainsi la peur engendre l'obéissance, et celle-ci engendre ce qu'il appelle pureté. Parallèlement, la peur des vilains diables, qui allument du feu sous leurs chaudrons, engendre l'image contraire, celle du plaisir de se retrouver en famille dans un lieu agréable, le paradis. Le Seigneur de ce lieu s'appelle Dieu. Il ne vous reçoit chez lui que si vous l'aimez. Si vous l'aimez, vous vous purifiez, afin de lui obéir pour mériter son amour. Ainsi, de peur en obéissance, en pureté, en amour, en pureté, en obéissance, en peur, le cycle est complet. Si, par aventure, on risque de trébucher, on appelle au secours... **Quand je serai sur le point d'offenser la sainte pureté, plus instamment que jamais je me tournerai vers Dieu, mon ange gardien, et vers Marie, ayant toujours présente à l'esprit cette prière jaculatoire : « Marie Immaculée, venez à mon secours ».**

En vue de se maintenir dans cette « divine pureté », Roncalli se donne des règles de conduite : **« Je m'appliquerai à mortifier sévèrement mes sentiments... Je ferai spécialement jeûner mes yeux... évitant les grands de peuple... mes yeux resteront donc, en de telles occasions, toujours fixés au sol...**

<sup>16</sup> Ce passage et les suivants sont extraits de la revue « Match » 1964.

**en ville.., ne regardant jamais les affiches, les images ou les magasins où il pourrait y avoir quelque chose d'indécent... En ce qui concerne les femmes, soient-elles même des parentes ou des saintes, j'observerai une retenue particulière, évitant leur intimité... surtout si elles sont jeunes... Jamais je ne tiendrai à la main ou sous mes yeux des livres de frivolité ou des images offensant la pudeur, et tous les objets dangereux de ce genre que je trouverai, je les déchirerai ou le livrerai aux flammes, même s'ils sont entre les mains de mes condisciples, à moins qu'agir ainsi n'entraîne de plus graves inconvénients.**

Que protège-t-il de si précieux, lui qui déclare « je ne suis rien et ne vauds rigoureusement rien » ? Quelle est cette humilité, façonnée avec tant de soin? Le seul but de ce « rien » est de durer indéfiniment dans les meilleures des conditions, son humilité est un moyen d'obtenir une récompense : **Servir Dieu et ensuite? La récompense... la patrie... le ciel... le beau paradis... Oui, le paradis... le paradis. C'est là mon but, c'est là ma paix, mon bonheur. Le paradis, où l'on voit, où l'on contemple mon Dieu « facies ad facium sicuti est ».**

Qui de nous n'a rencontré, dans le métro, en autobus, dans une gare, quelque abbé, les yeux baissés sur son bréviaire, lisant avec obstination, remuant les lèvres dans son effort, « faisant » (comme on dit), son salut, refusant de plonger, de communier dans la marée humaine, douloureuse, joyeuse, angoissée, superficielle, harassée, en quête de plaisirs, de consolations, d'évasions, exubérante, prostrée, espérant toujours, accrochée à l'existence, cherchant une raison de vivre, et si lisible, si offerte aux regards, par tant de comportements divers, tant d'expressions sur les visages, et tous ces yeux qui cherchent. C'est là qu'est celui qu'on appelle Jésus. On a voulu l'expédier dans un ciel qui n'existe pas : comment aurait-il pu y aller ? En fait, ce ciel existe probablement, fabriqué par des iconographies, avec ses anges qui jouent du luth ou de la trompette et agitent leurs ailes autour d'un trône, de même qu'il peut arriver à une belle dame, vêtue et parée exactement comme on la représente, d'apparaître à l'entrée d'une grotte; au jeune Dieu Krishna de se promener en Inde, en jouant de la flûte; au Buddha de se montrer ailleurs. Mais nous aurons l'occasion d'étudier ces projections, et d'autres, lorsque nous suivrons Jung dans quelques-uns de ses voyages fantastiques.

## 20. — **De pacem in terris.**

La question se pose-t-elle ? Si, entre autres encycliques celle-ci, en particulier, avait été publiée anonymement, sans donc exercer sur les esprits sa pression positive ou négative, comment l'aurait-on jugée

?

On y lit de belles paroles : **Le fondement de toute société bien ordonnée et féconde, c'est le principe que tout être humain est une personne, c'est-à-dire une nature douée d'intelligence et de volonté libre... Tout être humain à droit au respect de sa personne... Il a droit également à une information objective... Chacun a le droit d'honorer Dieu suivant la juste règle de la conscience (réserve bien douteuse) et de professer sa religion dans la vie privée et publique... Tout homme a droit au travail... L'homme comme tel, bien loin d'être l'objet et un élément passif de la vie sociale, en est et doit en être et en rester le sujet, le fondement et la fin..., etc., etc.**

Toutes les déclarations de cet ordre — l'auteur le dit clairement — sont des paraphrases de la déclaration universelle des droits de l'homme, proclamée par l'assemblée générale des Nations Unies en 1948, « comme l'idéal commun à atteindre par tous les peuples et toutes les nations, afin que tous les individus et tous les organes de la société, ayant cette déclaration constamment à l'esprit, s'efforcent..., etc., d'en assurer..., etc., la reconnaissance et l'application universelles, etc., etc. » et l'on se demande pourquoi, alors que ces proclamations « d'idéal à atteindre », ces discours, ces homélies, ces palabres, donnent la nausée, on se demande pourquoi ce pontife a voulu les reprendre, si ce n'est dans le dessein de leur donner l'efficacité qui leur fait si tristement — et ridiculement — défaut ? Et que fait-il à cet effet ? Comprend-il qu'un « idéal à atteindre » n'est pas autre chose qu'une supposition selon laquelle l'homme quotidien, l'homme de tous les jours, l'homme tel qu'il est, en ce moment, dans sa condition, dans sa médiocrité, pourrait, dans un avenir hypothétique, en vertu d'on ne sait quoi, devenir cet idéal ? Quitte-t-il enfin le monde des idées ? Se retrouve-t-il sur terre ? Se demande-t-il s'il n'y a pas quelque chose à découvrir, dans ce grand corps malade qu'est l'homme, qui l'empêche de voir et de résoudre directement, sans intermédiaire, sans applications de remèdes idéologiques, de doctrines, de croyances, ses problèmes individuels et sociaux ? Oh, que non. Semblable à ces médecins, lesquels, devant un malade qui au lieu de se laisser guérir par une purgation, se sent plus mal, croient plus à l'efficacité de leur médecine qu'à l'aggravation qu'ils ne veulent pas constater, lui administrent deux purgations, dix purgations jusqu'à le tuer (et s'il meurt, c'est de sa faute). Jean XXIII, pour rendre efficace la proclamation d'un idéal, lui applique la sempiternelle médecine dont meurt l'humanité : un ordre moral, qui postule une autorité publique, une autorité universelle, **un ordre moral, universel, absolu et immuable dans ses principes, qui a son fondement objectif dans le vrai Dieu transcendant et personnel**, un ordre qui exige la présence **d'hommes légitimement investis de l'autorité et qui assurent la sauvegarde des institutions et pourvoient dans une mesure suffisante au bien commun. Leur autorité, ils la tiennent tout entière de**

**Dieu...**

Ce retour naïf à une collégialité de droit divin exerçant le pouvoir spirituel et temporel n'est pas sans saveur : **Pour autant, l'autorité n'échappe point à toute loi**, ajoute l'auteur gravement. Et... **l'autorité humaine ne peut lier les consciences que dans la mesure où elle se relie à Dieu et en constitue une participation. Ainsi se trouve garantie la dignité même des citoyens, et l'obéissance qu'ils rendent aux détenteurs de l'autorité ne va pas à des hommes comme tels : elle est un hommage adressé à Dieu...**, etc., etc.

Tel est l'homme qui déclare « je ne suis rien ». Est-il nécessaire d'analyser plus loin ? De relever les arguments spécieux de ses commentateurs cherchant à démontrer que cette autorité est l'image même de la démocratie ? De remarquer que si — ainsi que le dit le texte — un pouvoir qui **s'appuie exclusivement ou principalement sur la menace ou la crainte des sanctions pénale ou sur la promesse des récompenses** ne réussit pas **à susciter la recherche du bien commun**, c'est évidemment parce que la peur du gendarme est moins efficace, moins totale que celle de l'enfer ?

En écrivant ces lignes, nous avons peine à croire qu'un si énorme édifice repose sur des bases si infantiles. En toute sincérité, nous aurions été heureux d'y découvrir un peu de maturité d'esprit. A ce propos, il nous vient en mémoire un incident récent qui mit aux prises un ecclésiastique, qui s'était déclaré en faveur d'une éducation sexuelle à la puberté, et un monsignor du sacré collège. Ce monsignor s'était écrié en substance (nous n'avons pas la citation sous les yeux) : « ne venez pas me parler d'éducation sexuelle. Il ne faut que deux choses : une peur épouvantable et beaucoup de macaronis. » Peut-être a-t-il dit haricots. Le fait, raconté par l'abbé scandalisé, passa pour une calomnie de sa part ou une boutade du monsignor. Mais non : nous le tenons pour authentique et en le considérant avec tout le sérieux qu'il mérite, nous y voyons une grande vérité physiologique. Si Gandhi — dont nous avons noté dans notre chapitre précédent les confessions au sujet de ses tourments sexuels dont il ne put jamais se libérer — si Gandhi avait été plus avisé, il aurait gavé son corps au lieu de l'exaspérer en le frustrant. Les éleveurs savent que les mâles sont plus aptes à la procréation après un jeûne quelque peu prolongé. Par ailleurs, aux Etats-Unis, on soigne l'obésité par la psychothérapie, car on a constaté qu'un appétit excessif, entraînant de l'adiposité, est un phénomène de compensation.

Pourquoi Roncalli, dont la structure psychologique repose constamment sur la peur, est-il si paisible dans sa soumission ? **C'est une grâce du Seigneur**, écrit-il, **que de ne pas avoir été dévoré par la malice**. Ajoutons : et d'un confortable embonpoint. Nous l'ajoutons sans ironie. C'est un fait physiologique.

21. — **Le concile.**

Extraordinaire époque ! Ce virage historique est si brusque, et la Terre si subitement trop grouillante, qu'une tête ne suffit plus à droite, qu'une tête ne suffit plus à gauche. A Rome il faut une collégialité et le rassemblement de tous les frères et cousins pour tenter de jeter un filet mondial sur les consciences, à Moscou il faut une urgente dékrouchtchevisation pour tenter de rassembler frères et cousins en vue d'une entreprise politique mondiale. Double mouvement imposé par le mouvement historique, à la façon d'un torrent souterrain. Pensez-vous que ces institutions aient bougé ? Mais non, ce sont leurs fondations qui s'effritent. Car ces frères et cousins, appelés à la rescousse, se sentent, de ce fait, forts d'être eux-mêmes, eux qui ne l'étaient plus. Eux qui n'étaient qu'obéissance, les voici consultés, les voici en autorité et chacun y mettant du sien, chacun devient « l'autre ». A droite comme à gauche les systèmes se trouvent ainsi brusquement désacralisés. L'infailibilité de la tête unique n'existe plus dès qu'elle est mise en question, et la tête amenée, nolens, volens, à admettre qu'elle n'est pas seule à tenir les clés du salut, soudain, n'a plus de raison d'être.

Processus irréversible. En vain Khrouchtchev a-t-il tenté d'endosser la « personnalité » sans le « culte », s'essouffant à « composer » avec l'Occident. Ce comédien s'est fait rapidement expulser des tréteaux au nom de ce qu'il enseignait, ce qui fait éclater la structure d'un organisme devenant tricéphale et ne pouvant l'être. Le malaise, la confusion s'installent et nous n'en sommes qu'au début. L'église de Lénine, étant biologiquement semblable à celle de Pierre, mais beaucoup plus rapide dans son évolution, Moscou montre à Rome l'inévitable chemin.

Ce chemin, hérissé de contradictions, Vatican II s'est efforcé de le tracer dans le bruit des querelles qu'a suscité le schéma 13, unique dans les annales des conciles, parce qu'exorbité. Au moment où nous écrivons, nous ne savons pas ce que donnera cette tentative de définir les rapports de l'église et du monde extérieur. A s'en tenir à Pacem in Terris, il n'est que d'aller à droite pour se retrouver à gauche : **l'origine divine de l'autorité n'enlève aucunement aux hommes le pouvoir d'élire leurs gouvernants... cette doctrine convient à toute espèce de régime vraiment démocratique... et plus loin. On ne peut certes admettre la théorie selon laquelle la seule volonté des hommes — individus ou groupes sociaux — serait la source unique et première d'où naîtraient droits et devoirs des citoyens...** Nous avons, d'ailleurs, noté plus haut : **de la nature de l'homme dérive également le droit à la propriété privée des biens, y compris les moyens de production...**

Voilà où mène cette « pensée des hommes » qui, chez Pierre, scandalisa si fort Jésus. Depuis quelque temps, le mot « humain » revient sans cesse chez les gens d'église. Il se réfère toujours et uniquement à l'humain existentiel, à l'humain en condition, à l'humain dont les pensées n'évoluent que dans le mesurable, à un humain condamné à n'être qu'un prolongement du passé, à un humain figé dans la peur,

« pétrifié » (le mot est exact) par ce Pierre honni de son maître et le reniant... car où, dans quel évangile, ce maître a-t-il consacré « le droit à la propriété privée des biens y compris les moyens de production » ?

Mais nous en avons assez dit à ce sujet. Pour terminer ce chapitre, il ne nous manque que de citer quelques opinions des véritables défenseurs de l'église, qui, courageusement lucides, n'hésitèrent pas, au cours du Vatican II, à braver le courant qui les emportait. (Afin de donner à chaque événement son importance véritable, relative, notons que selon un savant japonais, il y aurait à Lanchow, dans la province de Kausu, une usine chinoise produisant de l'uranium 235 et qu'au Sin-Kiang, ainsi que dans d'autres régions, la Chine possède des gisements considérables d'uranium. Les Chinois, avant la fin du siècle, seront plus d'un milliard d' « humains », dans le sens strictement existentiel).

Ce fut d'abord la résistance persévérante et tenace de quelques trois cents pères opposés à la collégialité. A leur tête, des Italiens, le cardinal Ruffini, Mgr. Staffa et d'autres, tous experts en administrations gouvernementales du pape. Opposition légitime : la curie ne peut pas renverser sa structure monocéphale sans se détruire. Un intéressant « modus » fut proposé pour sauver l'édifice<sup>17</sup>, selon lequel le collègue épiscopal ne posséderait les pleins pouvoirs que lorsqu'il serait d'accord avec le pape. Incroyable mais vrai. Et pourtant, ainsi que le fait remarquer M. Fesquet, ce schéma refermait déjà, avec soin, toutes les portes après les avoir entrouvertes.

**La primauté est mentionnée sept fois en vingt lignes dans la page 7 du schéma — écrit-il — soit en moyenne une fois en moins de trois lignes et une fois au moins dans chaque phrase. Quoi d'étonnant, dans ces conditions, que l'on parle ici et là d'une véritable « obsession du primat » ou d'un « tourment de la primauté ». Celui-ci fait la plus mauvaise impression, notamment auprès des Orientaux et des observateurs non-catholiques. Il prouve la peur des « bien pensants » et la difficulté de L'Eglise hiérarchique à se libérer de huit siècles d'une théologie unilatéralement axée sur la monarchie pontificale. Huit siècles seulement, en effet, car jusqu'au douzième siècle la papauté jouait principalement le rôle d'un arbitre entre les Eglises locales. Le pape, par exemple, n'est intervenu dans la nomination des évêques ou dans la création de diocèses qu'à partir du douzième siècle. L'hypertrophie de l'exercice de la juridiction pontificale, qui décontenance les Orientaux, n'est donc pas coextensive de la tradition de l'Église. On l'oublie trop souvent, faute de culture historique.**

On oublie qu'aux douzièmes et treizièmes siècles l'Église triomphante instaura une dictature totalitaire ayant à sa disposition tous les moyens d' « épuration » dont usèrent récemment les régimes hitlérien et

---

<sup>17</sup> Nous nous référeront aux excellentes communications de M. Henri Fesquet, envoyé spécial du journal « Le Monde ».

stalinien. On oublie que, dès le Concile de Vérone, en 1183, les évêques livrèrent à des simulacres de tribunaux, pour des faits dits d'apostasie, de magie, d'hérésie, ou de sorcellerie, tous ceux, qui, dans la chrétienté, suspects de dévier de « la ligne », étaient condamnés d'avance, sans jugement et dans le plus grand secret. On oublie la guerre d'extermination déclenchée contre l'hérésie cathare. On oublie l'Espagnol rouge de sang, fondateur d'un ordre et sanctifié, dont le souvenir n'a pas encore pu s'éteindre en Albi. On oublie que l'Inquisition demeura en vigueur plus de six siècles, qu'il a fallu Napoléon pour l'interdire, qu'il a suffi de Waterloo pour la faire renaître et qu'elle n'a disparu qu'avec les Etats pontificaux, il n'y a guère plus d'un siècle et quart. Bref, on veut ignorer que le pouvoir papal, de son origine à sa chute, ne s'est jamais exercé que par l'emprisonnement, la torture et l'assassinat, individuel ou collectif.

Les temps ont changé. La conscience mondiale condamne la violence. Fort bien : il n'y en a jamais eu. **On a raison de magnifier la liberté de l'homme, car Dieu l'a voulu tel** — affirme le cardinal Ruffini — **L'Eglise répugne à la violence et a toujours condamné les violences.** Et il ajoute : **Ne séparons jamais liberté de vérité. Celle-là se définit par rapport à celle-ci. La vérité est une et il n'y a qu'une seule et unique religion qui, en soi et par soi, a droit à la liberté... Il est dit,** (page 33 du schéma sur la liberté religieuse) **que l'État est incompetent. Mais si oui, comment peut-il y avoir une religion d'Etat?... On va donc dans ce texte contre une tradition très forte dans l'Église et contre le Saint Siège lui-même. C'est extrêmement grave.** Le cardinal Ottaviani intervient à son tour. Le texte dit : « **même celui qui se trompe est digne d'honneur.** » **Cela ne me plaît pas. L'erreur n'est jamais digne d'honneur... En ce qui concerne la liberté de conscience, parlons-en toujours en relation avec la loi divine... Il est question de la liberté de la propagande des différents groupes religieux. Je ne suis pas d'accord. C'est excessif. Saint Paul ne l'entendait pas ainsi, qui demandait d'empêcher la propagande de fausses doctrines.** Le Cardinal Quiroga, espagnol, est parfaitement lucide : **ce schéma, dit-il, expose les fidèles à de très graves périls. Il présente en outre un danger pour les nations catholiques..., le libéralisme a été souvent condamné par l'Église. Maintenant l'Église va-t-elle dire le contraire?** Le Cardinal Bueno y Monreal, un autre Espagnol, en rajoute : **En doctrine, dit-il, une seule religion a le droit de se propager. Les autres ne l'ont pas.**

Tels sont les vrais défenseurs de l'Église, mais ils ne sont qu'une petite minorité. L'arrière-garde italo-espagnole est débordée. La pression du grand large est trop forte. Des Etats-Unis, du Canada, du Chili, de la Yougoslavie, de partout, des voix œcuméniques déclarent au Saint-Siège que le salut existe et doit, de toute nécessité, exister hors de lui. Le schéma sur la liberté religieuse va-t-il trop loin ? Au contraire, il n'est pas suffisant. Le Cardinal Léger, au nom des évêques du Canada veut qu'il formule le fondement de la liberté religieuse de telle manière que même les incroyants puissent l'accepter. Le Cardinal Cushing, de



Boston, veut que l'Église revendique la liberté pour tous les hommes, sans exception. Le Cardinal Ritter, un autre Américain, veut que la liberté religieuse ne soit qu'un cas particulier de la liberté humaine. D'autres voix s'élèvent, au nom de centaines d'évêques, de tous les continents. Les dominicains de la Curie, les assesseurs du Saint-Office, reviennent héroïquement à la charge : **il est faux de mettre sur le même plan la conscience de celui qui adhère au vrai et de celui qui adhère à ce qui est faux, même s'il est sincère. Jean XXIII, dans Pacem in terris n'a jamais dit cela**, s'écrient-ils.

Non, il n'a jamais dit cela, il n'a jamais voulu cela, mais, apprenti sorcier, c'est cela qu'il a déclenché.

Le moment viendra-t-il jamais, où l'Église reconnaîtra que la liberté de conscience est la valeur essentielle des rapports humains ? Evidemment pas. Selon le processus commun à toutes les religions organisées, elle se désacralisera de plus en plus (ce qu'on appelle s' « humaniser ») et, réintégrée dans le monde, y cherchera son profit partout où elle pourra s'introduire.

Pierre Teilhard de Chardin. Né à Orcine (Puy de Dôme), le 1er mai 1881. Après des études chez les Jésuites, il est ordonné prêtre en 1905. De 1905 à 1908, il séjourne en Egypte. Il étudie la géologie et la paléontologie. En 1912, il appartient au laboratoire de paléontologie de Paris. Après la guerre de 1914-1918, il est titulaire de la chaire de géologie à l'Institut catholique de Paris. Il obtient son doctorat ès sciences en 1922. L'année suivante, il part pour la Chine où il découvre le Sinanthrope. En 1947, il est nommé directeur du Centre National de la Recherche scientifique. Il est élu à l'Académie des sciences en 1950. Il part pour les Etats-Unis en 1951. Il dirige deux expéditions en Afrique, en 1951 et en 1953. Il meurt en 1955.

Son ouvrage le plus connu est **Le phénomène humain.**

## III

**Teilhard de Chardin**  
**ou le ciel à l'heure de la terre**

22. — **A la recherche d'un dialogue.**

La plupart des grandes religions recherchent aujourd'hui un dialogue avec le monde. A leur origine, elles s'étaient identifiées à certaines structures sociales et les avaient codifiées. Telles ont été l'hindouisme et l'islam. D'autres ont graduellement conquis le pouvoir politique et élaboré leurs lois au cours de l'histoire. Telle a été la démarche du christianisme. Les unes, comme les autres, n'ont plus assez de prise, et soit qu'elles exercent encore ou non le pouvoir politique, leurs codes religieux doivent se transformer en codes civils tout en maintenant leur apparence religieuse, ou abdiquer. La pression de l'histoire n'est pas la même partout. La petite Arabie saoudite peut, toutes portes fermées, supporter douze siècles de retard. Pour des raisons évidentes, l'Eglise de Rome, s'étant de surcroît mise en vedette, est amenée par l'opinion à une demi-confession, à regretter d'avoir brûlé vifs un Jean Huss ou un Giordano Bruno, à considérer que la contre-réforme pourrait n'être plus une nécessité, que la tolérance n'est peut-être qu'une impuissante intolérance et des voix se lèvent pour demander la révision de certains procès, tel Mgr. Elchinger, évêque coadjuteur de Strasbourg, qui demande que l'église accepte de réhabiliter Galilée, façon quelque peu humoristique de souhaiter que l'église se fasse réhabiliter pour l'avoir condamné.

On peut prévoir la suite qu'auront ces velléités, en lisant la déclaration de Paul VI au cours de l'audience générale du 4 novembre 1964, en manière de conclusion après le long débat sur la collégialité : **La présence du pape, chef visible de l'église, rappelle à tous qu'il existe dans l'église un pouvoir souverain personnel, ayant autorité sur toute la communauté rassemblée dans le nom du Christ.** Quant au thème essentiel de la liberté, le voici non moins clairement remis à sa place, non sans une insistance préalable sur le pouvoir aussi élevé qu'indiscutable du souverain pontife : **Un peu partout s'est répandue la mentalité du protestantisme et du modernisme qui nie le besoin et l'existence légitime d'une autorité intermédiaire dans le rapport de l'âme avec Dieu...** Seule est religion de l'esprit cette religion autoritaire, en opposition **aux courants du sentiment religieux, libéral et subjectiviste de notre temps**, lesquels ne doivent pas être confondus avec la religion authentique.

Ces déclarations sont en tous points conformes à ce que l'on attendait de lui. Il est fidèle à son rôle et fidèle à lui-même. Il laissera dire et n'en fera rien. **Instaurons un dialogue avec l'humanisme moderne**, dit le cardinal archevêque de Santiago du Chili. **L'athéisme contemporain puise sa force dans l'affirmation**

**des valeurs temporelles. Il faut que l'Eglise l'affirme aussi. Ainsi seulement pourra s'instaurer une collaboration suivie avec tous les hommes de bonne volonté... Evitons toute nouvelle condamnation du communisme-marxiste,** demande le cardinal Alfrink, archevêque d'Utrecht, **cela a déjà été fait quantité de fois. Cela ne changerait rien à rien... Au contraire, le dialogue peut être payant. Ne gênons pas ce dialogue par des déclarations tonitruantes... Le moment est venu de dialoguer avec l'Islam, nous avons beaucoup à apprendre de lui,** déclare Mgr. Edel-by, conseiller patriarcal de Maximos IV. **Je trouve que certains catholiques, qui ont plusieurs dévotions, font figure de polythéistes à côté de l'Islam, cette religion de l'essentiel. Il rappelle que seize sectes chrétiennes** ont été forcées, par les pouvoirs publics, de rédiger et de signer au Caire un catéchisme panchrétien. En 1964, cet œcuménisme obligatoire est entré en vigueur et la terre n'a pas tremblé.

Dialogues. Le mot est lancé. Les églises d'Orient le font rebondir. Les patriarches d'Alexandrie, de Constantinople, de Jérusalem, se demandent pourquoi les églises d'Occident et d'Orient se sont séparées, cependant que Grecs et Russes, héritiers de Byzance, se méfient à juste raison. Ce Vatican II va trop loin et trop vite. Le voici en pleine euphorie révolutionnaire avec un archevêque noir qui, au nom de soixante-dix évêques proclame : **Disons clairement que le superflu des riches appartient en justice aux pauvres.** Mgr. Guerra, l'assesseur de Madrid, renchérit : **Il est regrettable, dit-il, que le schéma ne parle pas du marxisme athée. Le matérialisme marxiste est subtil. Il propose un humanisme dont le terme est la correspondance profonde entre la conscience de l'homme et le monde : à l'heure actuelle, l'homme est encore aliéné, notamment par la religion. Nier la transcendance est donc, pour le marxiste, une qualité et non un défaut. Il importe de juger l'eschatologie marxiste de l'intérieur : l'homme doit arriver à faire par lui-même ce que d'autres attendent de la religion... et il conclut : Si nous voulons dialoguer, commençons par comprendre le marxisme. L'aveuglement marxiste peut trouver sa source dans des visions religieuses déficientes. Evitons à tout prix de présenter la religion chrétienne comme une idéologie, alors qu'elle est une réalité.**

On voit jusqu'où peut aller l'humanisation du divin. Si le divin ecclésiastique est une réalité qui se constate, pourquoi recommander « d'éviter à tout prix » de la présenter comme une idéologie ? Le trouble dans les esprits est évident: **Le monde attend autre chose qu'une homélie,** reconnaît le Cardinal Liénart. **Il attend qu'on lui dise en quoi l'Eglise peut l'aider dans ses angoisses : il attend une présentation claire de nos principes chrétiens, et c'est en fonction de ce que nous lui dirons que les hommes concluront : « l'Eglise peut nous aider », ou bien « nous pouvons nous passer de l'Eglise ».**

Aveu pour le moins surprenant: vingt siècles ont passé, deux mille années, et le monde attend que l'église présente clairement ses principes chrétiens. Où trouverait-il encore des raisons d'attendre ? Dans un

dialogue? Sur quel terrain ? Sur le terrain des réalités humaines?... Est-ce d'une telle mort que doit mourir le divin ?... Et qui donc le fait mourir ? Qui donc, si ce n'est l'autorité souveraine qui, loin « d'aider le monde dans ses angoisses, engendre l'angoisse et fige les esprits dans une obéissance stérile » ?... **L'anxiété de l'autorité a engendré l'obéissance servile.** constate Mgr. Pogacnik de Yougoslavie. Et quel dialogue imagine-t-on entre des esprits immobiles et un monde en mouvement ?

Extraordinaire concile, que cette confession publique — et combien dramatique — d'hommes bloqués dans leurs doctrines, ayant trouvé dans ce blocage des satisfactions d'une sorte; déchirés entre leur autorité et celle qu'ils subissent; secouant leur joug et cherchant le moyen d'imposer le leur; se reprochant de s'être éloignés du monde quand le monde s'est éloigné d'eux; constatant que le monde s'est modifié et ne percevant pas du tout la nécessité de cesser d'être ce qu'ils sont; cherchant par conséquent un moyen, un moyen quelconque de pénétrer dans le monde pour s'emparer de lui. La structure qui descend du ciel pour dominer sur terre, s'écroule-t-elle ? Construisons. disent-ils, une structure qui monte de terre pour conquérir le ciel. **L'homme s'élève lui-même par le travail,** affirme un jeune évêque italien, **développons une spiritualité du travail.** Cela ne satisfait pas Mgr. Marty, archevêque de Reims : **Cherchons, dit-il, un nouveau mode de présence de l'église dans le monde.** Sur ce, le patriarche Melchite, Maximos IV, propose : **créons une commission de théologie qui réviserait l'enseignement de la morale et des lois positives.**

Leurs raisons d'être n'existent plus, ils veulent en trouver d'autres, n'importe où. Voici, en fin de course, un Mgr. Garneri, italien, parlant au nom de quatre-vingt-quatre de ses collègues, fait exceptionnel<sup>18</sup>: **l'instrument du dialogue, déclare-t-il, est le tourisme. Le tourisme est une suite de l'Incarnation. C'est un signe du temps.**

Cette affreuse chute du divin est accueillie par l'assemblée avec de grands éclats de rire. Ce rire entrera dans l'histoire. Qu'on nous permette de ne pas le partager.

Et, pour en finir avec ce concile, voici une dernière citation : **Il faut que l'Eglise n'apparaisse pas seulement comme un défenseur de la liberté religieuse,** dit Mgr. Arceo Mendez, mexicain, mais **aussi de la liberté tout court, partout où elle se trouve.**

Nous ne comprenons plus. Car, enfin, pour être un défenseur de la liberté tout court, partout où elle se trouve, ne doit-on pas, d'abord être soi-même un esprit libre, libre de toute doctrine ?

### 23. — Teilhard de Chardin.

Les observateurs de ce concile ne peuvent manquer d'y constater un curieux processus à l'œuvre, comme

<sup>18</sup> Nous citons toujours M. Henri Fesquet.

d'un éclatement projetant ses éclats dans toutes les directions, mais s'efforçant de les retenir dans une trame. L'inspiration de celle-ci est évidente : sa source est dans l'œuvre de Teilhard de Chardin. Qui oserait préjuger de son avenir ? Il est toutefois déjà évident que le Saint-Siège mettra, en œuvre ce qu'il pourra rassembler de pouvoir contractif et centralisateur en vue d'arrêter l'effritement et la chute.

L'œuvre retentissante de Teilhard est très vaste et nous ne prétendons nullement en avoir fait le tour. Elle part du religieux, atterrit au scientifique et rebondit en une vision poétique qui, à notre sens, n'est ni religieuse ni scientifique, mais semble contredire sa double origine. Nous ne pouvons l'aborder ici qu'en fonction de la qualité de sa pensée, et dans notre contexte. Nous n'avons cessé d'opposer l'existence, faite de continuité, de continuité d'une pensée tributaire du temps, basée sur le passé qu'elle projette en un illusoire futur; nous n'avons cessé d'opposer cette existence temporelle et matérielle à la vie, imprévisible, faite de morts et de résurrections, incréée, créatrice, impensable, susceptible de naître en l'homme et par l'homme, cette naissance étant le véritable phénomène religieux, en opposition à toutes les croyances des religions. Nous nous proposons donc de montrer que la pensée de Teilhard est essentiellement antireligieuse, laissant à des hommes de science le soin de montrer, mieux que nous ne pourrions le faire, qu'elle est également anti-scientifique.

A cet effet, il est indispensable, nous semble-t-il, de la prendre à son origine, dans le livre dont Teilhard a écrit : **il est exactement moi-même**, « Le Milieu Divin ». Ouvrons ce livre avec le respect dû à un homme sincère qui offre de se révéler. Ouvrons-le pour voir s'il est possible d'y trouver le nœud essentiel, le cœur, la semence de son drame profond qui se dérobe dans l'épaisseur de son idéologie. **Le sujet étudié ici**, écrit-il, **est l'Homme actuel, concret, « surnaturalisé », pris dans le seul domaine de sa psychologie CONSCIENTE**. Le mot consciente est souligné par lui, et nous voici déjà, hélas, en plein brouillard « surnaturalisé ». Déjà on ne peut espérer trouver Teilhard que si l'on sait où il se cache. Faudra-t-il le suivre à sa trace ? Non. Il ne la laisse apparente que là où elle conduit à un édifice tout prêt à nous recevoir, à un édifice parachevé, clôturé, construit à l'imitation d'un monde. **Le Christ évangélique**, écrit-il, **imaginé et aimé aux dimensions d'un monde méditerranéen, est-il capable de recouvrir et de centrer notre Univers prodigieusement agrandi? Le Monde n'est-il pas en voie de se montrer plus vaste, plus intime, plus éblouissant que Jehova? Ne va-t-il pas faire éclater notre religion? Eclipser notre Dieu?** Voulant rassurer, apaiser les Chrétiens, les seuls Chrétiens qui, se posant ces questions, auraient quelque tendance à faiblir dans leur foi, Teilhard développe une extraordinaire théologie à base — on le devine — de syllogismes. Il n'est plus question d'« étudier » l'Homme actuel et concret. Pouvons-nous, dès lors, tenter de prendre la relève et d'étudier l'auteur « dans le seul domaine de sa psychologie » Inconsciente ?

Psychologie inconsciente, celle qui pose comme prémices un Christ évangélique « imaginé et aimé aux dimensions d'un monde méditerranéen ». Curieux processus de pensée, qui construit l'idée d'un petit dieu, tout à fait mesurable à l'échelle méditerranéenne et qui se propose de l'enfler jusqu'à contenir l'univers, un univers qui n'échappe pas à la mesure, non, un univers simplement agrandi. Une pensée qui n'existe que dans le mesurable; une pensée qui n'existe que dans le continu; une pensée qui ne fonctionne que dans l'idée évolutive, allant d'un « plus petit » à un « plus grand » imaginaire; tel est Teilhard de Chardin, depuis l'alpha jusqu'à son oméga.

Depuis l'alpha ? Non. Le vrai désastre est l'abandon de l'origine : cette pensée a perdu la source en faisant profession de l'étudier. Pourquoi est-elle allée chercher l'origine de la vie partout où la vie n'est plus, dans la paléontologie, la géologie, dans des restes-fossiles où l'étude ne peut s'exercer que sur des traces d'apparences ? Et n'est-ce pas cette même pensée qui, passant de l'anthropologie à la théologie, rejette l'origine sans y accorder une minute d'attention, car elle ne la perçoit que sous l'apparence corrompue de « Jehova » ?

Ce qu'il y a d'immédiatement choquant dans la question « le monde n'est-il pas en voie de se montrer plus vaste, plus intime, plus éblouissant que Jehova ? » n'est pas la puérité de ce processus évolutif d'une part, d'un dieu, par ailleurs, « en voie » de devenir trop petit, mais la surprenante légèreté avec laquelle ce professionnel en religion accepte la notion de ce « Jehova » en tant que Dieu, ne serait-ce que pour s'en éloigner. Ce Jehova, en effet, n'a jamais été qu'une sorte de monstre populaire à l'état de fœtus, pourrissant dans certains esprits incapables d'accoucher.

Il nous appartient de nous expliquer. Nous montrerons donc : a) comment Teilhard a perdu la source théologique; b) comment il a refusé d'entrer directement, psychologiquement, dans le flux de vie; enfin c) nous indiquerons succinctement les conséquences fatales de ces échecs, à la fois dans son système et dans les répercussions de ce système, conclusions que d'autres que nous pourrions développer et approfondir.

#### 24. — a) **La source théologique perdue.**

Déjà Moïse et Aaron avaient, au cours d'un coup d'Etat célèbre, usurpé le télégramme initiatique originel au bénéfice d'un dieu tribal, moralisateur et sanguinaire — celui même qui, dit-on, arrêta un jour le soleil pour permettre à Josué de massacrer à son aise toute une population pacifique, hommes, femmes et enfants. Mais le Yod Hé Waw Hé, le tétragramme, avait survécu jusqu'à une époque récente. On le voit encore dans certains lieux de culte chrétien, telle la chapelle royale de Versailles, où ses chiffres secrets brillent en bonne place, sans doute placés là par les soins de certains initiés. La vulgarisation de ces chiffres

(10, 5, 6, 5) en « Jehova » ne révèle pas leur sens, lequel, total, immédiat, simple et concret, transcende toute idéologie, toute notion d'un Dieu personnel, toute doctrine. Ce sens peut être perçu par l'intelligence, mais ne peut être réel que si on le vit. Il n'explique pas, il appelle. Voici cet appel :

LA VIE PROPULSEE ET LA VIE SE FECONDENT MUTUELLEMENT.

Et voici ce que peut être une réponse humaine à cet appel :

Heureux celui qui sait, d'instant en instant, dépister en sa pensée, à l'intérieur de sa pensée, dans le cœur, le tréfonds, le mobile, la source de sa pensée et dans son fonctionnement, son déroulement, son mécanisme, l'œuvre de la mort infécondée qui dessèche. Le fruit desséché sur l'arbre dit : j'existe toujours. Le bois pétrifié défie les siècles. Heureux celui qui sait mûrir, heureuse est sa vocation de faire mourir l'instant qui passe, heureuse est la vie propulsée qui s'arrête dans le vide, car en ce rien est l'intense fraîcheur de la vie qui renaît. Tel est l'homme en Yod Hé Waw Hé. Heureuse est la double fécondation existence et vie.

La vie est cela qui est. L'homme est cela qui peut, en ce qui est — et qu'il constate — anéantir la structure de son esprit. La vie lui octroie cette destruction. L'homme qui vit de ce mourir octroie la vie à la vie. C'est son privilège et sa bénédiction. Telle est la vie de l'homme en Yod Hé Waw Hé. Heureuse est la double fécondation : existence et vie.

Heureux celui dont la pensée constate l'impensable et n'accroche pas son existence aux toiles d'araignées du surnaturel. Heureux celui qui voit l'impensable face à face, car cette vision est irruption de l'intemporel dans les édifices de la durée, elle est la lumière qui reçoit la durée dans la félicité de sa propre destruction. Telle est la mort de l'homme en Yod Hé Waw Hé. Heureuse est la double fécondation existence et vie.

Malheur à celui qui constate et ne vit pas l'impensable, car il se dit : « c'est ainsi, qu'y puis-je, je me soumetts, je vénère, j'adore ». Et ce à quoi il se soumet, qu'il vénère et adore est déjà le pensable, n'est plus Yod Hé Waw Hé.

On peut en dire beaucoup plus. On peut en parler inlassablement. On peut dialoguer, on peut converser en Yod Hé Waw Hé. Et l'on peut si facilement percevoir les mobiles secrets, absolument impurs, de ceux qui disent croyez en Dieu, il est au ciel, c'est un père, il garantit, avec de grands bénéfices, un prolongement d'une durée indéfinie, de votre petite, médiocre, plate, stupide personnalité, laquelle sera glorieuse quand vous serez morts. On peut si facilement percevoir, à travers ses écrits, ses syllogismes, le désir éperdu de l'infantile Satan, persuadé que son existence n'aura pas de fin. Tel est le mobile constant de Teilhard, de sa **sanctification de l'effort humain**, de son **humanisation de l'effort chrétien**, de la collaboration qu'il offre



à sa divinité en vue de **faire aboutir la création**. Ce **détachement par l'action**, cette **communion par la diminution**, cette **vraie résignation**, cet **attachement**, ce **détachement**, bref tout ce **milieu divin, incomparablement proche et tangible** est le rêve d'un moi, d'un égo, qui n'a pas consenti à voir qu'il n'est qu'un conditionnement dans la durée, un fragment de conscience isolé par ce manque de vision, dont la vision de ce qu'il est l'anéantirait (le processus de sa construction étant réversible) et engendrerait la vision sans passé, donc sans perception de soi, qui est création. Non. L'égo de Teilhard, solidement assis dans sa temporalité, s' imagine mieux qu'un instrument de la puissance créatrice, mieux que coïncidant avec elle: un prolongement de Dieu, dont, en tant qu'homme, il se déclare le collaborateur en vue de parfaire la création. On peut se demander si, pour ce contrat, l'autre partie, Dieu, est d'accord.

Teilhard n'en doute pas : **De par les articles les plus sacrés de son credo, le Chrétien estime que l'existence d'ici-bas se continue dans une vie dont les joies, les peines, la réalité, sont sans proportion avec les conditions présentes de notre Univers**. En somme, Dieu aurait créé un Univers mal fait afin qu'on aspire à le quitter pour trouver mieux. Ce mieux, il le tient en réserve; voici pour qui et pourquoi : **Laissons de côté les enfants terribles ou les paresseux qui, jugeant bien inutile de se donner de la peine pour amasser un savoir ou pour organiser un mieux-être, dont ils jouiront au centuple après leur dernier soupir, ne concourent à la tâche humaine (comme on le leur aura dit imprudemment — je cite) que du « bout des doigts »**. Amasser, accumuler, thésauriser (valeurs temporelles de quantité) en vue d'un profit personnel, tel est le sentiment d'amour qui incite à **concourir à la tâche humaine** en vue d'humaniser l'effort chrétien.

Nous revoici, hélas, encore et toujours, dans les mêmes ornières. Laisant **de côté les enfants terribles**, Teilhard est l'enfant qui se croit malin. S'étonne-t-on du succès de son œuvre? Elle flatte les vieux, les très vieux enfants, les enfants desséchés, les enfants fossiles : **vous êtes les associés de Dieu**, leur dit-il, **c'est très avantageux**. Le Rabbi a-t-il dit : **ne pensez pas au lendemain..., n'amassez pas..., les lis des champs... qui perd sa vie...?** Ne vous en souciez pas...

## 25. — b) La source vive refusée.

Il est remarquable que ce livre « Le Milieu Divin », contienne au milieu d'un fatras théologico-scientifique, que nous avouons ne pas vouloir suivre, un long passage où l'auteur révèle le drame ténébreux au cours duquel il a joué sa vie à qui gagne perd : sa vie psychologique, sa perception de la réalité et son œuvre. Un psychologue peut regretter que l'auteur n'ait pas indiqué la date à laquelle s'est produit cet événement. Le voici : **Pour la première fois de ma vie**, écrit Teilhard, **quittant la zone claire en apparence, de mes**

**occupations et de mes relations journalières, je suis descendu au plus intime de moi-même, dans l'abîme profond d'où je sens confusément qu'émane mon pouvoir d'action. Or, à mesure que je m'éloignais des évidences conventionnelles dont est superficiellement illuminée la vie sociale, je me suis rendu compte que je m'échappais à moi-même...**

Arrêtons-nous ici le temps qu'il nous faudra pour comprendre. Suivre, comprendre une telle démarche est plus qu'une simple opération de l'esprit : c'est une véritable action qu'il nous faut entreprendre à l'intérieur de nous-mêmes. Il y a, dans ce début de récit, une apparente contradiction. Teilhard, à la recherche d'une profondeur d'où il sait confusément qu'émane ce qu'il perçoit comme un pouvoir d'action, quitte le monde superficiel et quotidien des relations sociales où Teilhard se meut quotidiennement dans une apparente clarté, qui n'est que l'apparence d'une clarté. Il sait, il perçoit que l'agitation de surface de ce monde social n'est pas cela d'où émane son véritable « pouvoir d'action » (termes que nous ne cherchons pas encore à définir). Répétons que ce « cela », il le sent confusément comme étant un abîme profond, plus réel que la fausse clarté de l'agitation mondaine. En quittant cette agitation pour aller vers ce qu'il perçoit vaguement comme un abîme, il a donc le sentiment de descendre, et curieusement, alors qu'il s'approfondit en lui-même, il se rend compte qu'il échappe à lui-même. Il dit qu'il s'en rend compte. Cela n'est donc pas une illusion : c'est un fait qu'il constate.

Le fugitif descend. Et à chaque marche descendue, un autre personnage se découvre en lui, dont il ne peut dire le nom exact — et note-t-il avec soin — qui ne lui obéit plus. Nous l'imaginons de moins en moins assuré dans sa marche, au fur et à mesure que ces « lui-même » mal connus ou inconnus, se dérobent à sa volonté. Vient ensuite le moment où il ne peut plus descendre... **quand j'ai dû arrêter mon exploration, reprend-il, parce que le chemin manquait sous mes pas, il y avait à mes pieds un abîme sans fond, d'où sortait, venant de je ne sais où, le flot que j'ose bien appeler MA vie. Quelle science pourra-t-elle jamais révéler à l'Homme l'origine, la nature, le régime de la puissance consciente, etc.** (suit une page de commentaires). Reprenons : ... **tout saisi de ma découverte, j'ai voulu remonter au jour, oublier l'inquiétante énigme dans le confortable entourage des choses familières — recommencer à vivre en surface, sans sonder imprudemment les abîmes...** Mais, revenu à la surface, le voici poursuivi : ... **voici que, sous le spectacle même des agitations humaines, j'ai vu reparaître à mes yeux avertis, l'Inconnu auquel je voulais échapper.**

Il s'étonne alors de ce que ce flot de vie, qu'il ose appeler SA vie, en soulignant le possessif, soit la vie de tout et de tous : ce flot, note-t-il, est cela même **dont est tissée l'étoffe de l'Univers.** Et il se produit alors l'inattendu, l'incroyable; face à ce flot universel de vie, Teilhard avoue : ... **j'ai senti planer sur moi la**

**détresse essentielle de l'atome perdu dans l'Univers... Si quelque chose m'a sauvé, conclut-il, c'est d'entendre la voix évangélique, garantie par des succès divins, qui me disait : c'est moi, ne craignez point.**

On aurait compris aisément cette curieuse interprétation de la **voix évangélique** offrant un remède contre la peur (succès garanti) si le gouffre profond était apparu à Teilhard comme l'entrée d'un enfer où des diables font griller ceux qui y tombent. Il n'y aurait eu là qu'une aventure médiocre, à une dimension, pour ainsi dire, qui n'aurait révélé qu'une projection simpliste. Tel est loin d'être le cas. Il a fallu, pour nous légèrer ce document unique, un esprit alliant une intelligence discursive exceptionnelle à une non moins exceptionnelle faculté d'aveuglement. Cet explorateur des régions profondes ne se pose aucune question au sujet de la situation, unique clans sa vie, où il se trouve. Qui est le Teilhard qui s'évade ? Qui celui dont il s'évade ? Qui ces Teilhard projectifs qui se présentent et échappent à son contrôle ? Que sont ces marches fermes sous ses pieds ? Pourquoi se dérobent-elles enfin sous ses pas ? Et lorsqu'il parvient au bord de l'océan de vie, qu'il reconnaît comme étant SA vie, une réaction instantanée de peur lui fait faire un bond en arrière de toute la largeur du chemin parcouru, et, revenu chez lui, parmi les objets familiers, dont la présence le réintègre dans le Teilhard qu'il avait fui, il se livre à des exercices littéraires : **quelle science, écrit-il, pourra jamais révéler à l'homme l'origine, la nature, le régime : de la puissance consciente...**, etc., etc.

Etant penché sur le bord du flot de vie, il n'avait qu'à plonger pour être cette vie et ne plus se poser de questions. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? Nous voici au point crucial (le mot est exact) de l'erreur multimillénaire de la pensée humaine : son identification avec l'être. Que s'est-il passé, en effet, dans l'esprit de Teilhard ? Pourquoi cette soudaine épouvante ? Ce flot de vie. SA vie, est l'Inconnu. L'Inconnu, l'Inconnu pour la pensée, bien sûr, non pour l'être. Cette pensée « des hommes », si scandaleuse pour le Rabbi, cette pensée tributaire du temps, de la durée, ne peut fonctionner que dans le champ du mesurable, c'est-à-dire du connu. Elle peut passer d'un connu à une déduction de ce connu ou à une hypothèse faite d'éléments connus, ou à une projection imaginative faite de formes connues. Pour elle, l'inconnu, l'inconnu total, c'est-à-dire cela qui ne peut répondre à aucune question, cela où meurent toutes les questions sans éveiller d'écho, cet inconnu est une néantisation. Confondant le penser et l'être, Teilhard, face au flot de vie, A PEUR DE MOURIR DANS LA VIE. Stupide et tragique méprise. Franchissez ce seuil et toutes les religions s'écroulent, ces constructions. Rentré chez lui, pensez-vous que Teilhard soit conscient de ce qu'il a perdu ? Il voudrait que des savants découvrent la formule chimique, physique ou mécanique de la vie ! Ce n'est pas la vie qu'il veut : il vient de la fuir, terrorisé. Il veut des explications. Plus exactement c'est la pensée Teilhard qui, ayant proprement détaché Teilhard du flot de vie, s'installe dans sa carcasse et se déclare prête à

étudier la paléontologie.

Nous n'interprétons pas : nous nous bornons à noter sa propre confession. Lorsque, revenu dans le monde des agitations humaines, il voit réapparaître l'inconnu auquel il ne cesse de vouloir échapper, et lorsqu'il constate que cet impensable est cela même **dont est tissée l'étoffe de l'Univers**, l'occasion de comprendre lui est offerte une seconde fois, non plus en profondeur, en étendue, hélas, trop tard. Son esprit volontairement sclérosé erre déjà dans les régions de la grande détresse des âmes mortes. Et la peur, la peur triomphante le projette dans la puérile mythologie, au « succès garanti », en quoi il a transformé le message du Rabbi, lequel, lui, avait voulu et su entrer dans la vie.

## 26. — **Une vue rapide du système et de ses conséquences.**

Nous n'examinerons pas l'œuvre purement scientifique de Teilhard, n'étant pas compétents en la matière. Quant à son œuvre philosophique et théologique, il est facile de voir que cette énorme bulle de savon est le résultat direct du faux départ vers la connaissance, auquel nous venons d'assister. Faute d'avoir fait le voyage, Teilhard l'invente. Déjà le Rabbi et le thème unique de son enseignement : mourir à soi-même, avait été expulsé de la scène du monde par un dieu païen appelé Christ. Mais subsistait encore, plutôt comme un remords que comme un souvenir, plutôt comme un sens de culpabilité que comme une espérance, le vague sentiment d'une vie « autre », d'une vie mystérieuse, immesurable, inconnue. Or, tout en participant à la naïveté d'expédier cette vie dans un monde « surnaturel », voici que la pensée Teilhard, voulant à tout prix s'exercer dans son monde à elle, matériel et tangible, voici qu'elle fait de ce Christ **le facteur physique de l'évolution matérielle**. Ce Christ devient **coextensif aux immensités physiques de la durée et de l'espace**. On voit par quel biais cette pensée s' imagine concevoir les choses lorsqu'elle ne conçoit que la représentation qu'elle s'en fait. Le dieu méditerranéen était à la mesure de son monde; maintenant le monde n'a pas changé de nature, il s'est simplement agrandi. Le temps physique, l'espace physique, sont toujours pour lui des réalités. Des réalités immenses, le Christ, heureusement, est coextensif.

Notons bien cette pensée : elle ne quitte à aucun moment le moins et le plus, le petit et le grand, ni la notion de matière. Elle est uniquement tributaire du mesurable et du sensoriel. Etant profondément statique, le flot de la vie l'épouvante. Cette peur engendre en elle-même le besoin impérieux de se réfugier dans le rêve d'un mythe rassurant. Pour être rassurant, ce mythe doit surgir de la seule chose capable de rassurer cet esprit matériel : la matière physique. Il doit à tout prix être tributaire d'une évolution lente dans une continuité de durée concrète, car le discontinu, la non-durée, sont des notions qui font peur. Et enfin,

condition très importante : la vie doit absolument avoir son origine dans la matière. Elle doit avoir une origine, et cette origine doit être la matière. Qu'à cela ne tienne : elle l'a. Le système est né.

Qu'est devenu, au cours de cette fabrication, le terrifiant Inconnu souterrain ? Tels ces magiciens puissants, qui, dans des contes de fées, en un moment de distraction, se laissent, par une magie supérieure, neutraliser, transformer en fumée, en insectes, enfermer dans une bouteille, dans une boîte, ce flot vital par les soins de Teilhard (décidé à vivre dans un monde imaginaire à l'abri des dangers) est baptisé **influx psychique du Christ... milieu mystique... centre de sphère...** et proprement enterré au milieu, au cœur, au tréfonds de la matière inerte. Là, plus d'explosions imprévues, plus d'impensable, mais une évolution transformiste qui, de cette matière inerte, monte tout doucement à la vie qu'elle engendre. La vie, à son tour, engendre la conscience. Celle-ci, en ascension lente et progressive, apparaît dans l'homme. L'homme, enfin, se prête à cette cosmogénèse en cours et s'offre à concourir à son achèvement christique et humain. Cet achèvement s'appellera noosphère. Les consciences humaines s'y seront unifiées en **une diaphane christique de la matière**, ayant dépassé le stade des consciences individuelles et elles n'auront qu'une seule pensée commune, tendant vers un point Oméga où l'expansion vitale, faisant retour sur elle-même, après avoir parcouru les surfaces des sphères, retrouvera le centre primitivement enfoui : l'Alpha. Ce rayonnement total sera le parachèvement du Christ.

Nous ne pensons pas avoir déformé le tableau d'ensemble de cette rêverie. Dans ses détails, elle se « complexifie » au fur et à mesure que se produit la double « complexification » du cerveau et de l'esprit en évolution. Ces nuances importent peu. L'important est de voir, d'abord, les conséquences sociales d'une telle théorie, et de montrer ensuite qu'elle est contredite par les observations les plus simples du phénomène vital.

a) Le cheminement de l'humanité vers ce point oméga est une collectivisation des individus, une fusion des consciences individuelles, par incorporation dans une convergence de la personnalité que lui impose sa religion, Teilhard veut supposer que cette pensée collective sauvegarderait la liberté et la personnalité de chacun, parce que l'humanité serait parvenue au point où toutes les personnes humaines coïncideraient, par amour, avec une personne cosmique, en communiant avec les autres.

La nocivité de cette spéculation n'est pas tant dans son caractère irréel et utopique, que dans les moyens qu'elle laisse proposer en vue de la fin. Il est en effet évident que les hommes étant à l'opposé de ce qu'ils sont censés devenir en cette fin, il faudrait, pour les y faire parvenir, les amener à être autrement que ce qu'ils sont. Les obliger à s'aimer les uns les autres ? Les façonner selon une morale ? Leur imposer des idées collectives ? Les hypnotiser en des croyances communes ? Cerner, courber, dompter la vie, n'est-ce pas, pour

qu'elle n'éclate pas en des révoltés, en des génies imprévisibles, en de folles galopades à travers les espaces de l'esprit ? A la seule idée de cette noosphère, nous fuyons cette claustration. Nous ne pouvons pas aimer la pensée Teilhard. Car, c'est tout ce qu'elle fuit que nous aimons.

Lorsqu'on traite de ces questions essentielles, de la vie, de la mort, de la personne, de l'individu, les mots que l'on est bien obligé d'employer, provoquent parfois des confusions, dans les esprits mêmes de ceux qui les emploient. Teilhard voudrait sauvegarder ce qu'il peut y avoir de « personnel » en chacun, dans une durée indéfinie, mieux infinie, ce qui n'a aucun sens, au sein d'une personne divine, dont la personnalité serait comme un océan où chaque goutte demeurerait personnelle (toujours dans cette éternité faite de durée) et ne cesserait de se percevoir personnelle, tout en étant en communion parfaite avec les myriades de myriades d'autres âmes, à la fois autres et une dans un tout personnel. A l'apogée de la création, tout cela serait imbriqué dans le Cosmos.

b) Si l'on veut revenir à un certain bon sens, on voit d'un seul coup d'œil que cet édifice est faux dans sa totalité. Tout d'abord, croire que la vie est née d'une évolution de la matière inerte, est une erreur grossière, car **l'énergie propre de la vie et l'énergie physique présentent des différences essentielles**<sup>19</sup>.

D'une façon synthétique, le Dr. Vernet montre que l'énergie propre de la vie est organisatrice, tandis que l'énergie physique n'est que constitutive. La vie est dotée de pouvoirs non mesurables — les pouvoirs de penser, de vouloir, de choisir, de se mouvoir, etc. — qui sont (notations importantes) réversibles et autonomes. L'énergie physique n'a qu'un déterminisme strict, lié aux conditions physico-chimiques de la matière, soumises à leurs lois, et ses processus matériels sont irréversibles. L'énergie de la vie intervenant dans la constitution physique, y introduit ses lois, toutes inconnues dans l'énergie physique : lois d'organisation, de régulation, d'assimilation, de reproduction, de réversibilité. **Le mécanisme d'actualisation des pouvoirs de la vie, ajoute l'auteur, est la sensibilité organique qui établit le lien entre les pouvoirs immatériels et leur exercice matériel dans l'existence, par ses pouvoirs essentiels d'appréciation et de régulation de tous les phénomènes vitaux.**

Il ne nous en faut pas plus pour montrer en quoi consiste le renversement du processus de pensée qu'il nous semble si nécessaire d'opérer aujourd'hui, afin de nous renouveler, d'être des hommes neufs, capables d'aborder directement les problèmes fondamentaux de la condition humaine. Evitons de spéculer sur l'origine de cette énergie particulière qu'est la vie, sur sa composition physico-chimique, sur la façon de la

---

<sup>19</sup> Nous empruntons ces mots et les éclaircissements schématiques qui suivent à l'ouvrage du Dr. Maurice Vernet *La grande illusion de Teilhard de Chardin*, sans, pour autant, le suivre dans ses propres conclusions.

mesurer. Elle échappera toujours à ces poursuites chimériques, mais, par contre, retournons notre pensée sur elle-même, et voyons directement de quoi elle est faite. Lorsque nous pensons — ou que nous croyons penser — lorsque nous émettons des opinions, des idées, des jugements, s'agit-il d'un phénomène (il est toujours double) prépondérance physico-chimique, mû dans la direction d'un réflexe conditionné, d'une réaction à un stimulant, ou s'agit-il d'un phénomène autonome et libre, utilisant dans un sens imprévisible une constitution physico-chimique en la sensibilisant davantage ?

Nous affirmons avec force qu'il est possible de découvrir directement, spontanément et sans effort, la réponse à cette question au fur et à mesure que se déroule notre pensée, rapide ou lente, à la surface de la conscience ou dans ses profondeurs. Vision possible, nécessaire et suffisante. Vision en vertu de laquelle il peut arriver que l'on se retrouve, sans savoir comment cela s'est produit, suspendu hors du temps, soulagé du fardeau du passé, ne sachant pas à quel moment a disparu la coque psychologique en laquelle s'était identifiée une conscience endormie.

Alors, dans une double liberté, tout rentre dans l'ordre. La pensée quotidienne, matérielle, de surface, est libre d'examiner les nécessités du corps sans les encombrements de l'ambition, du désir de devenir, de la peur de ne pas être, des vanités sociales... bref sans les interventions psychologiques qui sont suscitées par toutes les morales, les religions, les traditions — par tout le social. Et, liberté totale de la pensée profonde, baignant directement dans l'ineffable bénédiction de l'Inconnu. Là, il n'y a pas de pensée dans le sens habituel de ce mot, car dans le sens habituel, la pensée est un courant à travers des circuits cérébraux gravés plus ou moins profondément sous forme de mémoires. L'Inconnu, au contraire, ouvre des circuits tout neufs, et les veut sans mémoire. C'est là où il nous faut faire la plus grande attention : ne pas confondre l'ouverture de nouveaux circuits cérébraux exigés par la complexité sans cesse croissante de notre monde quotidien, matériel, technique, scientifique, et le flux vital qui réorganise toute la sensibilité organique, y compris le cerveau.

Le connu est imperméable à ce flux, car au fur et à mesure de son vieillissement il a perdu sa sensibilité, de plus en plus. La sensibilité retrouvée suffit. Elle n'a aucun besoin de s'évader : elle est assez en mouvement. Elle est perception en mouvement. Elle est le regard de la vie.

Pierre Lecomte Du Noüy. Né à Paris en 1883. Licencié en droit et diplômé de l'Ecole des Langues Orientales. Sa rencontre avec l'Anglais Ramsay, Lauréat du Prix Nobel de chimie, l'oriente vers la recherche scientifique. Il suit les cours de physique à la Sorbonne. Pendant la guerre de 1914-1918, il se lie avec Alexis Carel qui lui propose une place de chercheur à l'Institut Rockefeller de New-York. A son retour en France, le Dr. Roux lui confie l'installation d'un laboratoire de biophysique moléculaire à l'Institut Pasteur. Au cours de la dernière guerre il retourne aux Etats-Unis où il meurt en 1947. Son ouvrage le plus connu est L'homme et sa destinée.



**IV**  
**Lecomte du Noüy**  
**ou la pensée prisonnière d'elle-même.**

27. — **Entre savoir et croire**<sup>20</sup>.

« Quel est le savant qui nous apprendra le comment et le pourquoi de la vie » ? s'écriait Teilhard en fuyant le flux intérieur qui — s'il s'y était plongé — lui aurait révélé que la vie n'a ni comment ni pourquoi, mais est un prodigieux renouvellement de l'être tout entier lorsque cessent à la fois « le savoir et le croire ».

Pierre Lecomte du Noüy n'est pas un de ces très grands apprentis sorciers que le monde transforme en mythes. C'est un scientifique qui connaît les limitations de la pensée, mais qui ne connaît pas ses limites. Le livre posthume qui, à travers des écrits échelonnés sur une quinzaine d'années, décrit assez bien l'efficacité d'une pensée du mesurable dans le monde du mesurable et son échec en ce qui concerne l'essentiel, nous est présenté comme la démarche d'une ascèse spirituelle. En fait, cette pensée qui appelle le Christ (ou quelque autre croyance) à son secours, n'ayant jamais fait que s'emprisonner elle-même, vient au secours des pensées qui consolent dans l'erreur, faute de disparaître dans le réel. C'est en cela qu'elle prête main-forte aux apprentis sorciers.

Nous avons suivi l'auteur dans ce livre, en prenant des notes au cours de notre lecture. Nous pensons nous expliquer assez à son sujet en reproduisant ici les passages qui nous ont arrêtés, ainsi que nos notes. (Pour ne pas alourdir le récit, nous ne donnerons pas les références des pages, et pour l'abréger nous donnerons parfois le sens, plutôt que les citations complètes de ces passages.)

**L. du N. : Etymologiquement, la biologie est l'étude de la vie... Au début elle était purement discipline... Mais, comprenant qu'une science ne mérite ce nom qu'autant qu'elle établit des relations quantitatives entre les phénomènes, nous introduisons enfin la mesure dans le domaine de la vie, qui prend ainsi sa place parmi les sujets que notre cerveau peut aspirer à comprendre... La vieille biologie descriptive n'avait aucun avenir... Nous devons atteindre, au-delà de la perturbation visible, les phénomènes chimiques et physico-chimiques fondamentaux... Le mécanisme intime de certaines fonctions mystérieuses (telles que celles des glandes endocrines) nous échappe, car il n'est pas**

---

<sup>20</sup> C'est le titre d'un ouvrage, paru en 1964, composé de textes de Pierre Lecomte du Noüy, écrits entre 1929 et 1945.

**cellulaire, mais moléculaire, chimique. Il est plus profond que ce que les microscopes nous permettent de saisir... La physique moléculaire et l'atomistique sont véritablement à la base de la chimie moderne, et par conséquent, ultimement, à la base des sciences de la vie... La chimie des protéines, avec l'aide de la physique, devra, dans un temps donné (on peut logiquement l'admettre) permettre à la matière vivante de révéler tous ses secrets.**

**... Pour la compréhension complète des problèmes fondamentaux de la vie... pour former ce tout..., deux méthodes sont indispensables : les méthodes d'analyses basées sur la physique et la chimie, d'une part, et les méthodes purement biologiques.**

**... Cette explication... nous conduira aux confins de la philosophie... d'une manière que ne prévoyaient pas nos philosophes du XIX siècle...**

**... Le biologiste moderne contribuera à écarter peu à peu autour de l'homme les ténèbres profondes où son cerveau se débat dans une lutte séculaire dont les convulsions sociales elles-mêmes ne sont peut-être qu'un écho.**

REMARQUES. — La naïve ambition de ce biologiste ne laisse pas de surprendre. Il commence par s'installer dans l'équivoque étymologique du mot biologie, car cette science n'est pas l'étude de la « vie », mais de quelques-unes de ses manifestations. Différence fondamentale ! La vie est partout. Elle échappe à la mesure et même à l'observation. De tous les mystères, c'est le seul qui les contienne tous. « Je suis la vie », dit le Rabbi. Le Aleph est la vie, disons-nous. De la vie on peut tout dire et plus on recule son seuil, plus il échappe à la pensée. La biologie n'est que l'étude de certains phénomènes vitaux dans les organismes et l'étude de leur organisation. Le biologiste qui se propose d'aller le plus loin possible dans l'application conjointe de l'analyse et de l'étude de certaines fonctions, établit sa recherche sur une base féconde, dont personne ne songerait à contester l'utilité. Mais L. du N., au départ, a bien d'autres ambitions : il veut découvrir une cause « ultime », il veut parvenir « ultimement à la base des sciences de la vie », il veut reculer « les confins de la philosophie » et enfin éclairer les ténèbres multimillénaires où les cerveaux se débattent, qui sont la cause de tous les problèmes humains, y compris les problèmes sociaux. Bref, reprenant le mythe de Jean l'évangéliste, il veut, par la biologie, introduire dans les ténèbres de la conscience, la lumière « que les ténèbres n'ont pas reçues ». Il part pour accomplir le vœu de Teilhard : découvrir par l'extérieur le secret de la vie, l'exploration intérieure de la conscience (qui, pourtant, est un phénomène vivant) étant refusée. Nous savons que ces pensées, se heurtant par la suite à l'impensable, sauteront dans des rêves mythiques.

Le plus curieux est que ces hommes de science ne prennent pas la peine d'examiner leur premier instrument d'investigation : la pensée. Ils savent et disent que **c'est l'échelle d'observation qui crée le**

**phénomène**, mais veulent ignorer que c'est d'abord « la nature » de l'observation qui le crée. Or, il est bien certain que la pensée ne mérite son nom qu'autant qu'elle se connaît dans son fonctionnement au sein de son univers quantitatif. Nous avons maintes fois vu que lorsqu'elle prétend échapper au connu, au mesurable, aux valeurs quantitatives de comparaisons, elle ne fait qu'articuler des mots qui n'ont aucun sens qui se puisse concevoir et comprendre, dans la réalité de leurs références, mais qui sont révélateurs d'une situation psychique qui s'ignore et veut s'ignorer.

Que cette pensée s'en tienne à ce qu'elle est, qu'il n'y ait de sens que du mesurable, que la mesure s'introduise dans tous les domaines des manifestations de la vie où la mesure est possible, voilà qui est parfait. Mais le mesurable n'arrachera les cerveaux de leurs immesurables ténèbres, n'y fera briller l'immesurable étincelle de l'intelligence, qu'en mesurant d'abord les limites que lui assignent ses limitations. Sa prétention d'aller un jour au-delà des confins de la philosophie équivaut à chercher le nombre qui définira l'infini, ou le point Oméga où le pensable pensera l'impensable. L'échec de cette tentative est apparent au départ : l'échec est le prolongement de la pensée dans l'inconcevable.

## 28. — **L'échec des méthodes.**

L'aveu ne tarde pas à s'exprimer sous la forme d'exposés où éclate la confusion d'une pensée victime de ses contradictions.

L. du N. : **Il semble bien qu'il soit difficile de parler des problèmes fondamentaux de la vie sans donner, tout d'abord, sinon une définition de la vie elle-même, tâche délicate s'il en fut et peut-être illusoire, à laquelle nul n'oserait s'attaquer, tout au moins une définition momentanée de l'organisme vivant, qui nous intéresse davantage...**

**... Un organisme vivant est une portion finie et dissymétrique de l'espace-temps, où presque toutes les forces de notre univers agissent en apparence suivant un plan dont la coordination périodique serait préétablie... Par « portion finie de l'espace-temps », j'entends évidemment le fait que tout organisme est limité dans l'espace et dans le temps. Les limites dans l'espace sont ce que nous appelons sa forme ses limites dans le temps, ce que nous appelons sa naissance et sa mort... Dans l'espace ainsi défini sans confusion possible, toutes les forces de notre univers agissent incessamment. Serait-on autorisé à dire « toutes les forces » ?... Certes, toutes les forces électriques et magnétiques qui se trouvent dans l'univers inorganique, sont présentes dans les éléments qui nous composent, mais ne serait-il pas prudent d'admettre que certaines forces sont peut-être absentes?... Quant au « plan dont la coordination périodique serait préétablie », je veux dire que tout se passe**

**comme s'il y avait un plan, et une tendance à suivre ce plan. On a l'impression d'un effort universel vers la perpétuité, et la raison de cette tendance nous échappe encore entièrement. Ce problème constitue un fait aussi indiscutable que l'existence même de la matière. Nous ne pouvons pas plus le classer dans les problèmes philosophiques inconnaissables, que la gravitation qui, elle aussi, ne nous est connue que par ses manifestations, depuis l'admirable, bien qu'hypothétique théorie d'Einstein. Tout se passe comme si les caractères de l'organisme vivant sont des moyens mis en œuvre par la nature pour permettre à cette tendance de se manifester, ou comme si les caractères de l'organisme n'étaient qu'une manifestation de cette tendance... Et nous voici arrivés au seul terme dont la signification est aussi précise qu'elle est mystérieuse : « préétabli ».**

**... Le déterminisme absolu des lois de la physique et de la chimie tend à être remplacé par un déterminisme statistique plus large, bien que pratiquement aussi rigoureux...**

**... En toute honnêteté, nous sommes obligés de partir de deux postulats pour étudier les organismes vivants : le premier, qu'il est inutile de définir, car nous admettons momentanément qu'il concerne l'inconnaissable, l'effort coordonné, le plan, et le second, le seul qui importe, qui établit la similarité des lois gouvernant la matière brute et la matière organisée.**

REMARQUES. — Etrange conclusion qui, pour étudier ce que la vie a de particulier, admet momentanément que ce qu'elle a de particulier est inconnaissable et ne veut considérer que ce qui, dans la matière organisée, est similaire à la matière brute. Mais reprenons cette citation à son début. Après être parti à la découverte de tout ce qu'il y a de plus ultime, le biologiste, faute de reconnaître qu'il a pris un faux départ, prétend s'intéresser moins à la « vie » qu'à l'organisme vivant. C'est son droit. Mais le voici qui, voulant « honnêtement » définir l'objet de son étude, l'organisme vivant, l'isole arbitrairement dans l'espace et le temps, tout en admettant qu'il ne peut pas le faire. En effet, si cet organisme est incessamment agi par les forces de l'Univers, ces forces sont en lui : il est donc loin de se laisser définir dans l'espace. Peut-être que toutes les forces connues ne sont pas en action, se dit le biologiste. Mais peut-être y en a-t-il une infinité d'autres : des forces psychiques, des forces pensées (la transmission de la pensée est un fait incontestable) ou, simplement, ce qu'on appelle en langage courant, des forces vitales, ou des forces devitalisantes, dont on constate les effets tous les jours. L'organisme vivant, donc, limité à sa forme visible et tangible n'est vraisemblablement qu'une infime partie de l'organisme total. Quant à ses limites entre sa naissance et sa mort, elles ne sont à peu près rien, car chaque organisme vivant, étant engendré par une suite indéfinie d'organismes vivants, possède en lui la totalité de la durée, c'est-à-dire un élément de durée totalement impensable.

Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, cette pensée qui, parente du sonnet d'Oronte, se limite alors qu'elle s'illimite toujours, rebondit dans une philosophie finaliste, retombe dans une pseudo-philosophie de la gravitation einsteinienne, repart dans des « tout se passe comme si... »; formule commode pour ne rien dire, se heurte au mystère du « préétabli », pour, en désespoir — espoir — de cause, finir par décider d'étudier la vie dans l'inanimé.

## 29. — **Le faux combat.**

La partie est jouée, cependant que la pensée continue à se débattre entre le oui et le non, dans un mouvement de balancier. Tantôt elle s'autorise à **énoncer le fait que tout problème biologique, physiologique médical, peut se ramener une série de phénomènes chimiques et physico-chimiques élémentaires**, pour aussitôt se demander « est-ce cela tout ?... Evidemment non ». Tantôt elle se dit que : **ou bien nous ne possédons pas toutes les données du problème... ou bien les lois chimiques et physiques qui régissent les états d'équilibres matériels sont insuffisantes à l'heure actuelle pour exprimer complètement les phénomènes biologiques**. Or, non seulement en ceux-ci, mais en tous les phénomènes du monde, collectifs et individuels, chacun voit que triomphe le « principe d'indétermination ». Chaque instant qui passe introduit dans le monde quelque chose de nouveau, d'imprévisible, et qu'on ne peut déterminer qu'après l'événement. La pensée, aujourd'hui, en est là. **Dans le domaine des petites unités — l'électron et le proton — jusqu'ici inaccessible, on rencontre les irrégularités les plus capricieuses**. Quant au problème biologique lui-même, il est impossible de l'atteindre au moyen des méthodes dont on dispose, car on n'y voit ni un plan ni un système de coordination. Ce qu'on sait le mieux, aujourd'hui, c'est que les données nous échappent.

Les méthodes ayant fait faillite, cette pensée envisage un court instant de renverser son processus : **Le compartimentage a joué son rôle. Nous voulons nous affranchir des bornes arbitraires que nous nous sommes d'abord imposés, et nous aspirons maintenant à la connaissance intime des faits élémentaires qui nous permettra de saisir l'unité et l'harmonie de la nature**.

Passons sur cette unité et cette harmonie de la nature, notion irrationnelle, d'origine inconsciente, totalement démentie par les faits, car la nature est plus un champ de carnage où de chaque espèce ne survit que ce qui n'est pas dévoré, un lieu de combats et de luttes à mort, où chaque être vivant nous donne beaucoup plus que « l'impression » d'un effort vers la perpétuité. La raison de cette « tendance », qui, nous venons de le voir, échappe « totalement » à un esprit obsédé de valeurs quantitatives, il n'est que de la découvrir nous-mêmes pour que le mystère de la vie-mort, face à l'avidité de perpétuité des existants, s'ouvre

à nous dans sa sublime totalité.

Mais non, l'esprit qui se veut scientifique dans le mesurable, n'est pas, quoi qu'il en dise, à la recherche du mystère. Son seul but est de s'affirmer dans l'immesurable. A cet effet, il se ferme les portes de la connaissance, laquelle ne se trouve que par de profondes explorations intérieures, là où ont lieu les incessants conflits de l'existence. Et comment mieux fermer ces portes qu'en niant ces conflits? La notion que la nature est une harmonie, surgit de la volonté bien arrêtée de ne pas découvrir la réalité.

Nous ne sommes donc pas surpris de lire que si la médecine n'est pas considérée, par certains, comme une science, **c'est parce qu'elle n'a pas encore atteint le stade de la mesure... Le laboratoire moderne le plus parfait doit être consacré à la chimie physique seule, pour l'étude des problèmes fondamentaux de la vie et de la médecine...** Il est inutile de nous attarder sur les développements de cette logique. La médecine devrait aspirer au statut honorifique de science exacte, ignorer l'homme dans la totalité de son monde psychique, monde inconnu, imprévisible dans ses effets, cause d'un nombre considérable de maladies, intervenant, agissant dans chaque affection physiologique. Mieux se mettant au pas de toute science exacte, son outil principal ne devrait pas être l'observation, mais l'hypothèse. L'hypothèse, voilà le moyen puissant dont disposent les sciences. Résumons **l'hypothèse, d'une part, relie entre eux logiquement, les faits antérieurement établis au fait nouveau; d'autre part, elle s'élanche dans l'inconnu, et admettant a priori que les lois qui gouvernent la continuité de cette série de phénomènes sont les mêmes de part et d'autre du fait nouveau, elle prévoit des faits ou des relations qualitatives ou quantitatives dont l'existence devra être confirmée par des expériences capables de les mettre en évidence : ce sera le second stade expérimental.**

Nous avons vu, dès le début de cet ouvrage, que le virage historique auquel nous assistons met constamment en échec cet « outil de travail » qui était l'hypothèse. L'idée que l'on puisse « s'élanche dans l'inconnu » au moyen du connu est une contradiction condamnée depuis longtemps par les faits.

La pensée quantitative, qui s'était orientée vers son échec, reconnaît maintenant que **la science se propose de comprendre et d'expliquer l'évolution des phénomènes naturels en étudiant les rapports qui existent entre eux... Nous ne pouvons donc en aucune façon discuter de la nature même des événements qui nous échappera toujours et ne nous intéresse d'ailleurs pas, sinon spéculativement... Le terme « connaissance » n'a pas de signification quand on l'applique à des choses qui ne peuvent être pensée... Nous ne connaissons jamais que nos lois, celles qui gouvernent la succession de nos impressions, c'est-à-dire notre univers. Cessons donc de nous chagriner de leur relativité et voyons à quelles méthodes nous avons recours pour les établir. Le résultat sera plus utile que la poursuite du mirage de la réalité absolue.**

La notion « réalité » est en effet un mirage, car elle n'est pas pensable. L'alternative est erronée. Sa solution est dans le fait que « je » étant un phénomène vivant, il n'a aucune raison de ne pas se révéler directement à lui-même, c'est-à-dire d'avoir directement les révélations de la vie. Donc, bien sûr, L. du N. constate que :

**Dès que nous atteignons ce stade de l'analyse chimique, nous perdons complètement contact avec la vie... Emportés par notre besoin de savoir, nous tournons délibérément le dos au problème intégral que nous nous proposons d'approfondir... A un moment donné, nous avons tué notre problème principal... Nous ne pouvons pas concevoir une science qui ne serait pas basée sur nos modes de pensée, et ceux-ci nous amènent à toucher du doigt une limitation absolue, inhérente à nous et à nous-mêmes... Jamais dans l'histoire du monde, nous ne nous sommes autant approchés des mystères qui nous entourent, jamais nous n'avons si bien saisi l'immensité de notre ignorance.**

### 30. — La chute.

Nous voici donc, enfin, devant le problème de la conscience. Dans ce phénomène immense, global, qui est l'univers, **le fait le plus significatif pour l'homme est la conscience humaine.** C'est évident. Ce qui est encore plus évident, c'est que cette conscience n'a que deux issues : mourir à elle-même (à sa propre pensée) en un discontinu de résurrection-vie impensable, ou maintenir sa propre continuité en renonçant à l'essentiel, et c'est ce que choisit L. de N. en allant se distraire dans ce qui peut satisfaire son désir personnel :

**Quand un chimiste observe une réaction, le phénomène le plus important n'est pas la réaction elle-même, c'est l'ensemble chimiste + réaction... Mais il y a tout de même du côté du phénomène intellectuel l'expression d'une continuité bien mystérieuse... La nature de cette continuité, sa raison d'être constituent un des problèmes les plus confondants que l'homme ait à envisager... Peut-être que sa solution nous échappera toujours et que nous avons touché ici, de par la nature même de notre cerveau, les limites du connaissable ?**

En effet, et c'est ici-même que se situe le débat essentiel. La question est présentée ainsi : **L'immense difficulté de notre problème vient de ce que nous sommes arrivés au point où nous essayons d'expliquer l'outil au moyen de l'outil lui-même, la pensée au moyen de la pensée. Nous nous heurtons à une impossibilité matérielle, qui n'est pas sans rapports avec celle du jeune chien qui tourne sur lui-même de plus en plus vite dans le vain espoir de mordre sa queue. Ou, pour employer une comparaison moins triviale, une impossibilité de même nature que celle qui dérive de l'interaction de l'observation et du phénomène et qui est à la base du principe d'indétermination de Heisenberg. Le**

**fait qu'on sait décomposer un phénomène en éléments discrets ne supprime pas la continuité à une autre échelle d'observation. Il n'y a pas un seul phénomène qui ne soit le résultat d'une continuité dans le temps.**

Voilà qui est parfaitement dit, et à la fois totalement exact et totalement erroné. Nous sommes ici au seuil des évasions dans les sentiments, les morales, les croyances, et au seuil aussi de la connaissance du processus même de la pensée, si celle-ci, d'une part, parvient, non pas à tourner sur elle-même comme un jeune chien, mais à se retourner contre elle-même pour s'arracher son propre secret et si, d'autre part, cette remontée à sa source devient une métamorphose.

Qu'on nous pardonne de revenir toujours, depuis deux mille ans, à l'essentielle mort et résurrection. L'impossibilité d'expliquer la pensée au moyen de la pensée n'est une impossibilité que pour une conscience qui se situe, consciemment ou inconsciemment, dans l'effort vers la perpétuité. Cette conscience s'identifie, non pas à une pensée, mais à un processus de continuité de pensée. Cette continuité dans le temps est l'aspiration, la raison d'être et la conscience d'être, de cette conscience. La pensée est donc l'organisation de tout ce qui s'accumule, jour après jour, à tous les niveaux de la conscience, en vue d'établir fermement son sentiment de continuité. Ces accumulations constituent, évidemment, dans le cerveau, des circuits de mémoires qui sont le connu. Ce qu'on appelle pensée est la mise en action des circuits qui correspondent à tous les compartiments de l'existence, grâce à une accumulation de connaissances. Ils s'expriment en méthodes, en hypothèses de travail, en inventions, etc. Chaque aspect des rapports de l'existence a ses circuits, intellectuels, émotionnels, sensoriels, qui ont leurs connexions, ainsi que leur coupe-circuits. Ce qui met en œuvre ce multiple appareil est l'état de dichotomie de la conscience, laquelle ne perçoit — à l'envers — qu'un des aspects de la vie, alors qu'elle ne fait jamais que vivre la mort qui s'installe en elle à son origine.

Les conditions de vie, le milieu, l'éducation, bref tout le conditionnement social d'une part, d'autre part les tendances personnelles héritées ou acquises — caractère, vocation, sensibilité, etc. — tout cela se conjugue pour établir un circuit fermé, lequel peut s'amplifier ou s'atrophier. Ce circuit s'appelle personnalité, façon de penser et d'être. Il a toutes les apparences d'être un individu. A la façon d'un moteur, il tourne toujours dans le même sens. On peut donc voir que s'il ne s'arrête pas, mais cependant veut savoir de quoi il est fait, il ne peut que tourner sur lui-même comme le chien qui cherche à saisir sa queue. Il lui faut donc s'arrêter. Ne nous payons pas de mots ici, car la question est trop sérieuse : s'arrêter, pour ce processus de pensée, cela veut dire pour la personne à qui cela arrive, mourir à elle-même.

Que peut-il se produire alors ? Il peut se produire un vide. Le lecteur se souvient peut-être que nous avons parlé de la peur de ce vide, dès le début de cet ouvrage. Et c'est dans ce vide, dans ce vide seulement,



que peut surgir ce renouveau de l'être, qui est l'essence même de l'état religieux. Qu'arrive-t-il, par contre, à celui qui, tel Lecomte du Noüy, se heurte aux limites de la connaissance, mais ne voit pas — ou ne veut pas voir — que là, la pensée doit mourir et entraîner dans sa mort la totalité du personnage Lecomte du Noüy et de sa fallacieuse recherche de l'ultime, qu'il a d'ailleurs abandonnée ? Il lui arrive ceci : le moteur continue à tourner, et se trouvant face à l'impensable, il tourne à vide.

Voilà comment, à la fin de ce livre, « Entre savoir et croire », nous tombons dans les platitudes des beaux sentiments et les lieux communs de la fausse spiritualité. La dichotomie s'y ébat dans un bonheur parfait. Voici l'émotion devant une belle action, la patrie, le drapeau, le respect de la foi donnée, la dignité de l'homme et son honneur, tout ce qui enorgueillit et élève l'homme, tout cela contre (naturellement) les vilains appétits du moi physique, etc., etc. Voici la conjonction de la « tendance » morale et de la « tendance » intellectuelle. (Ce mot « tendance » est décidément en faveur). Voici enfin les sommets : l'intelligence qui est divine, et (horreur) « l'hypothèse Dieu ». Voici **l'espoir de jeter un pont entre la science, fruit de l'activité du cerveau humain, et les aspirations les plus hautes de l'âme humaine**. Le style, hélas, reflète la déchéance de la pensée. Non, ce n'est pas ainsi qu'il nous fera **sentir la toute-puissance du Créateur**.

Le moteur débrayé ne trouve aucune résistance. Pourquoi s'arrêterait-il ? Le voici, en feu d'artifice, dans l'absolu du non-sens (il s'agit de comprendre que, puisque les organismes vivants s'orientent dans un sens déterminé, c'est parce qu'ils ont un conducteur, à la façon **d'un mécanicien sur une voie de chemin de fer**). **Notre hypothèse consiste donc à introduire une volonté directrice dont le but ultime était, depuis le moment où seules des nébuleuses informes peuplaient l'espace, l'arrivée d'une conscience immatérielle capable d'évoluer vers une spiritualité parfaite et de s'affranchir de la dictature du support matériel, sa condition d'un instant.**

**La conséquence la plus importante qui découle de cette théorie fournit immédiatement un critère absolu du bien et du mal.**

La volonté de Dieu est — on le devine — le développement de l'esprit : c'est le bien. Retomber dans l'animalité, c'est le mal. **Tous ceux qui sont prêts à mourir pour une idée sont les seuls vrais ouvriers de l'évolution**. Non. Vraiment non. Tous les jours des gens meurent pour des idées fausses. **Qu'importe l'idée qu'on se fait de Dieu si elle suffit à faire naître le désir de la bonté, de la pureté, du sacrifice, si elle donne la force de pratiquer la vertu...** Voilà le prototype de l'idée fausse. S'il faut tant de drogues pour faire naître en soi, non pas même la bonté, mais son désir, mieux vaut être franc, n'est-ce pas ?... **Personnellement si je concevais Dieu, je ne pourrais croire en lui...** Et le prototype de la fausse alternative. **Ce n'est pas l'image qu'on se fait de Dieu qui prouve Dieu : c'est l'effort qu'on fait pour s'en faire une image...**

Ici les mots nous manquent. Laissons là ces balbutiements et passons à des choses sérieuses.

Carl Gustav Jung. Né à Kesswill dans le Canton de Turgovie (Suisse), le 26 juillet 1875. Après des études de médecine à l'Université de Zurich. il suit les cours de Pierre Janet à la Salpêtrière (1908), puis travaille à Zurich sous la direction de Eugen Bleuler. Il obtient son diplôme de psychiatre en 1905. Deux ans plus tard, il fait la connaissance de Sigmund Freud. En 1911, il est élu président de l'**Association psychanalytique internationale**, qui vient d'être fondée. A la suite de la publication de son ouvrage **Métamorphoses et symboles de la libido** (1912), il entre en conflit avec Freud, dont il se sépare définitivement l'année suivante. En 1946, sa mauvaise santé ne lui permet plus d'exercer ses fonctions de Professeur au Polytechnique de Zurich et à l'Université de Bâle. Un Institut portant son nom est fondé à Zurich en 1948. Il meurt le 6 juin 1961.

Son ouvrage le plus connu est **L'homme à la découverte de son âme**.

V  
C. G. Jung

**Le vieil homme de la terre.**

31. — **Qui est Jung?**

Jung aurait peut-être compris pourquoi et comment nous lui tournons le dos : à la façon dont un deuxième coureur de relais tourne forcément le dos au premier, après avoir reçu de lui l'emblème de la course. Non que nous ayons rien reçu de Jung : nous ne lui devons rien. A vrai dire, nous ne faisons que le découvrir, lui, tel qu'il est exactement situé, en tant que mythe personnel, dans la courbe d'un mythe deux fois millénaire. Jung, ce géant, lui, oui, est de taille à marquer la fin d'un mythe : pas Goethe et son Faust, ni même Nietzsche, dont nous avons pensé il y a déjà longtemps, qu'il pouvait avoir eu cette fonction.

**Je ne pense pas, dans mes considérations sur l'homme et son mythe, avoir proféré une vérité ultime, mais je pense que c'est tout ce qu'on peut en dire à La fin de l'ère des Poissons et peut-être, ce qui doit en être dit au seuil de l'ère du Verseau (le porteur d'eau) qui vient, qui a une figure humaine et succède au signe des Poissons. C'est là un « coniunctio oppositorum » composé de deux poissons inversés. Le porteur d'eau a l'air de représenter l'individu<sup>21</sup> lui-même. D'un geste souverain, il verse le contenu de son broc dans la bouche de « Piscis austrinus » qui symbolise un fils, un contenu encore inconscient.**

Et nous, non moins lucides que lui, nous nous déclarons, dans la nouvelle ère, faisant partie de cette nouvelle conscience. D'ici. Jung nous apparaît exactement tel qu'il s'est vu, mais du dehors, c'est-à-dire hors d'une durée qu'il a su embrasser dans sa totalité. Il nous apparaît dans le contenant d'un très vieil homme, lourd de toute la perception de son temps, tel qu'il s'est avancé jusqu'à l'extrême limite de son ère, au-delà de laquelle sa conscience ne pouvait s'aventurer. Il était prédestiné. Il était la prédestination du regard plongé dans le passé, dans un passé jusque là inconscient de lui-même, mais qui, tels ces mourants qui, d'un seul acte de conscience perçoivent la totalité, la raison d'être et les éléments constitutifs de leur vie, s'est intégré à l'instant marqué pour sa néantisation.

Ainsi, Jung ne se discute pas, on le constate. D'abord comme il s'est constaté lui-même, dans la

---

<sup>21</sup> En anglais *the self*, que nous n'osons traduire ni par le moi, ni par le soi. Nous nous référons ici à « *Memories, dreams, reflections* », Pantheon Books, New-York, 3<sup>e</sup> édition, 1963.

modestie, l'humilité de celui qui n'a pas été autre chose que la tâche même qui s'accomplissait; d'abord ainsi, oui; mais ensuite tel que nous le voyons d'au-delà du seuil qu'il ne pouvait franchir : mort. Mort Jung, morts les archétypes, morts les symboles numineux, morte l'image Dei, morte toute cette fantasmagorie mythologique.

Malheur à ceux qui se laissent envoûter par cette magie du passé ! Jung n'est pas le pionnier, l'explorateur des régions de l'inconscient qui trace des pistes pour les explorateurs à venir : il est la durée, la totalisation de ce passé. Il est devenu une de ces pierres qui constituent l'ensemble des hauts-lieux témoins des mutations de l'esprit.

Il a vu juste en ce qui nous concerne : c'est, ici, avec lui, un « coniunctio oppositorum » en toute vérité. Chez lui, qui nous précédait, le flot vital allait, nous voulons bien le croire, de l'inconscient au conscient; ici, ce n'est plus en termes de cette division que se produit le courant inversé, ce n'est pas d'une partie (arbitraire) dite consciente à une autre partie (tout aussi arbitraire) dite inconsciente, mais du « self », du soi-même, de l'individuation à (comme un fils) ce que le soi-même engendre, qui, dans ces temps extraordinairement reculés — hier, quand Jung était là — s'appelait encore l'inconscient. Et c'est cela qu'il a vu, sans, évidemment, le voir, car entre lui et nous il y a toute la durée, la durée totale d'une ère totale.

L'intelligence captive dans la coque du psychisme n'est plus intelligence, n'est plus que pensée. Et la pensée se laisse manœuvrer par ce que Jung appelle archétypes, ces lignes de force vivantes, préexistantes au psychisme, qui cristallisent le psychisme suivant leurs desseins et leurs dessins. C'est ainsi que Jung, tout en se sachant, ne sait pas qui il est, parce que ce qu'il est — celui qu'il est — il n'en voit que l'empreinte sur la coque sensible de la psyché. Il se voit à l'envers, creux pour plein. Ce qui est plein, pour lui est creux. Bien sûr : il est le sol, il est la terre, il est la pierre qui porte l'empreinte du pied qui a marché et les empreintes fossiles des générations perdues.

**Ce n'est qu'au moyen de la psyché que nous pouvons constater que la divinité agit sur nous : ce faisant nous sommes incapables de distinguer si ces efficacités proviennent de Dieu ou de l'inconscient, c'est-à-dire que nous ne pouvons trancher la question de savoir si la divinité et l'inconscient constituent deux grandeurs différentes. Tous deux sont des concepts limites pour des contenus transcendants<sup>22</sup>.**

Voit-on enfin le seuil que la psyché ne peut pas franchir, pour la raison, évidente, qu'elle ne cesse de le construire, dans le but de ne le franchir jamais ? Si elle ne s'entourait de son cocon, elle ne pourrait pas mûrir. S'envelopper en elle-même est son processus de maturation. Et qui pense ? Qui est le penseur, qui,

---

<sup>22</sup> Voir : Réponse à Job.

stupidement — et avec quel succès auprès du public — se percevant pensant, déclare « je suis » ? Et quelle est cette pensée, sinon l'évaluation, d'origine animale, et qui demeure purement animale, du plus et du moins, de ce qui peut, ou non, satisfaire des appétits ou parer à des dangers ? Et qu'y a-t-il de si mystérieux dans le fait que cette pensée collective dans les espèces animales, se cristallise dans l'homme, à la façon dont l'eau se cristallise en glace à un point limite ? Et ce point limite où le psychisme devient psyché, conformément à des « archétypes » préexistants, est-il si métaphysique que l'on ne puisse découvrir dans ces « êtres numineux » les appétits et les craintes du règne animal ? La cristallisation du psychisme animal en psyché humaine est un fait. Que l'on trouve les raisons de ce fait dans des théories et des hypothèses, pour ou contre l'idée d'évolution, importe peu. Ce qui importe est la constatation, humblement honnête, que la pensée humaine n'est qu'une forme évoluée de la pensée animale. Elle apparaît dans les plus lointaines ténèbres de la conscience, en tant qu'organisation de l'existence. Ayant acquis en l'homme une certaine autonomie — ou une apparence d'autonomie, les individus étant beaucoup plus conditionnés par le collectif qu'ils ne le croient — cette pensée modifie l'organisation : celle-ci à son tour établit dans le cerveau des circuits d'adaptation; ceux-ci modifient encore, inventent, perfectionnent, à l'occasion démolissent et reconstruisent; le nouveau milieu réagit à nouveau sur le cerveau; celui-ci repart sur ses nouvelles acquisitions... Processus irréversible, qui nous a conduits à notre virage historique, où l'organisation, impliquée dans un nouveau point limite par la multiplication et la transformation vertigineuses des données, pourrit dans une désorganisation privée de données.

\*

Nos lecteurs se souviendront que ces considérations ont constitué le point de départ du présent ouvrage. Au moyen d'exemples — Gandhi, Roncalli, Teilhard. Lecomte du Noüy — nous avons suivi le drame de la pensée du mesurable, aux prises avec le monde immesurable qu'est devenu le nôtre. Sa tentative d'escalader l'immesurable pour être adéquate à ses tâches, c'est-à-dire de se régénérer dans des mythes religieux, de retrouver ne fût-ce qu'un rappel de souvenirs lointains où la Révélation, sous une forme ou l'autre, avait pu apparaître dans sa fraîcheur, cette tentative est vaine parce qu'elle est mensongère. Elle est mensongère. parce que ce n'est pas pour ses tâches d'organisation matérielle que la pensée se veut immesurable : c'est pour elle-même.

Jusqu'au seuil de notre ère, elle a cru — depuis l'origine des temps — pouvoir organiser le monde conformément à une quelconque **imago Dei** (pour employer le langage de Jung); à ce seuil, nous venons de

lire sa confession : **nous sommes incapables de distinguer si ces efficacités proviennent de Dieu ou de l'inconscient.** Et cet état de confusion, Jung en voit admirablement la cause, sans la voir. Nous en revenons toujours à cette contradiction inhérente à la pensée elle-même : **nous ne pouvons trancher la question de savoir si la divinité et l'inconscient constituent deux grandeurs différentes.** Nous avons bien lu : deux « grandeurs » différentes. La divinité dans la mesure, dans le mesurable, dans le plus et le moins. **Tous deux sont des concepts limites pour des contenus transcendants.** Nous avons encore bien lu : des concepts limites, c'est-à-dire, des nombres de plus en plus grands, des quantités de plus en plus énormes, jusqu'au point limite, où, ne pouvant enfler davantage, on se dit : la transcendance aurait mauvaise grâce à ne pas se laisser « contenir » à l'intérieur de ces limites.

Quel est donc ce seuil où la pensée, qui se donnait l'illusion de l'intelligence, révèle sa sottise ? Ce seuil est, évidemment, celui où, après s'être cristallisée en une apparente individuation, la psyché poursuit sa métamorphose. Mais la pensée ne peut pas la suivre, car elle ne peut pas franchir ce seuil. Peut-être verrons-nous tout à l'heure comment l'individuation, selon Jung, n'est que l'image d'une individuation et comment ce parachèvement de la personne en un Soi métaphysique n'est que la projection de cette image. Pour Jung, la métamorphose, même dans l'ère du Verseau, est impossible, parce que la psyché, telle qu'il la décrit, s'aperçoit que sa structure est une congrégation d'êtres vivants (les archétypes numineux) dont elle sait qu'elle ne perçoit que les images, comme dans un miroir (car, en outre, elle se sait miroir). Elle s'aperçoit donc, qu'elle : psyché, n'est que la substance qui s'est organisée sur la trame, donnée et préétablie, d'une constellation d'êtres, dont elle ne perçoit pas la naissance. Elle ne peut donc pas en percevoir la mort, non plus. De ce fait, elle se prouve sa propre immortalité : C.Q.F.D.

Se prouver sa propre immortalité — comme âme, comme Soi, comme succession d'incarnations, etc. — c'est s'interdire, par un sentiment d'auto-défense, l'accès à l'ère nouvelle.

Ayant maintenant ramassé les éléments de notre réponse, demandons-nous encore une fois : Qui est Jung?

### 32. — **Qui donc est Jung?**

Il n'est autre que le Nahhash (le serpent) du jardin d'Eden.

Les quelques personnes qui ont bien voulu accorder un certain crédit à quelques-uns de nos écrits

précédents<sup>23</sup>, comprennent déjà (si, en outre, ils ont pénétré Jung — ce que nous ne pensons pas que ses épigones aient jamais fait), à quel point Jung a joué ce rôle, en notant les moindres détails, sans savoir ce qu'il faisait. C'est évident : s'il l'avait su, il se serait mis délibérément dans la peau du personnage et se serait joué la comédie. Mais il avait, de son point de vue, une raison péremptoire pour ne pas se savoir ce serpent : comme tout le monde il ne connaissait cette histoire qu'à l'envers. Certains événements de la psyché sont dus à des tempêtes, à des ouragans déchaînés par la violence du souffle de vie cosmique, qui s'abattent sur sa maison bien close, bien douillette, et ont toute l'apparence de vouloir la détruire. Tremblant d'une peur prénatale, la psyché ne peut que sentir, au plus profond d'elle-même, que le « bien » est son refuge et le « mal » la destruction de ce refuge : destruction qu'évitent ceux qui reculent dans le passé, mais délivrance (le mot est exact) pour d'autres.

Pour comprendre ce rôle de Jung, résumons le mythe du jardin d'Eden, dans sa vérité. Ce serpent — Nahhash 50-8-300 — est l'actualisation de tout ce que la plus forte condensation de matière (telle que les pierres) peut dégager de mouvement cosmique<sup>24</sup>. Le serpent, lové dans les infractuosités de la terre, phallique, rapide, s'élançant soudain, est, mythiquement, fils de la Terre (par opposition au fils du Ciel), fils des Mères (par opposition au fils du Père), il est tout ce que la grande femelle peut engendrer de male, il est la preuve qu'elle peut l'engendrer, la preuve d'une essentielle et primordiale fécondation (qui, par les étapes successives de la transfiguration du féminin, aboutira à l'enfantement d'un dieu incarné). Tel est le 50-8-300, surgissant de la terre.

Le voici, dressé, héritier de tout ce que la terre a pu engendrer de verticalité animale, en exploration dans son domaine et il s'arrête soudain devant un spectacle inattendu : deux êtres debout, verticaux comme lui (et plus que lui). L'un est Adamm (le Aleph dans du sang — nous supposons que le lecteur se souvient de nos explications). L'autre, d'aspect féminin, n'est pas incarné (nous insistons fortement sur ce point); c'est Icha : 1-300-5. Icha est l'épouse de Ich, le feu. (Adamah, le sol cultivable, est le féminin de Adamm; beaucoup plus tard, Hheva — et non Eve — devient l'épouse de l'homme et la mère « de tous les vivants »). Pour l'instant, l'élément féminin est Icha et, nous le répétons, n'est pas incarné. Il est la vie du souffle cosmique de l'immanence créatrice. Et précisons, pour mieux la définir, que Icha n'a jamais été expulsée du jardin d'Eden. Seul Adamm a été expulsé. Le texte est formel sur ce point (Gen. III 23/24 « Et YHWH-Elohim le renvoya du « Gan-Eden » pour cultiver Adamah dont il avait été pris. Il chassa Adamm...») Nous pouvons

---

<sup>23</sup> En particulier à *La Kabale des Kabales*, on l'allégorie de la fameuse scène du fruit mangé est expliquée dans ses détails.

<sup>24</sup> Les lecteurs qui auraient ouvert ce livre à ce chapitre, auraient avantage à le situer dans son contexte général.



imaginer Icha, jusqu'à ce jour, dans cet enclos — (« gann » suggère gaine; nous ne savons si c'est une étymologie ou un calembour, mais de toute façon garden anglais et même jardin proviennent, ainsi que tant d'autres mots, de l'hébreu) encore quelque peu endormie, et apparaissant, hellénisée, sous un nom, Psyché, qui se souvient de Icha, ou encore sous d'autres pseudonymes. (On voit que l'invention populaire d'une « mauvaise femme », Lilith, précédant « Eve », émane de l'inversion habituelle de ces thèmes.)

Nahhach et Icha se rencontrent donc, en « coniunctio oppositorum », dirait Jung encore une fois : en un mouvement unique et contradictoire... vertigineux (le récit biblique le décrit parfaitement, mais nous ne pouvons pas nous attarder à tous ces détails), où ils assument une ampleur cosmique. Et, sauf ce mouvement (le Chinn = 300) tous leurs symboles sont en effet contradictoires. Jung est aussi vieux qu'on peut l'être, Psyché en est à son éveil; il a en lui toute la mémoire de la terre, toute la connaissance accumulée par les siècles, toute la durée des temps et en a recueilli le fruit; mais le feu du ciel, c'est en elle qu'il brille. Et comme c'est elle qui engendre l'ère nouvelle, en opposition totale à l'ère révolue, Jung ne peut que se réfugier dans le passé, mais non sans avoir transmis son héritage. C'est cela qui importe, c'est cela qui compte dans l'œuvre de Jung. Le double mouvement, ou, plutôt, le mouvement unique engendré par des lignes de forces opposées, est constamment en mouvement. D'une part, Psyché, en contact toujours avec l'insondable, l'inconnaissable, révèle ce qu'est ce contact dès le plus jeune âge de Jung, à un très vieil homme (son n° 2) qui vit en lui : **Ici vivait « l'Autre », qui connaissait Dieu en tant que secret caché, personnel et à la fois supra-personnel...** D'autre part, elle lui fait savoir que le fruit est bien mangé, et lui révèle, d'une façon bouleversante, ce qu'est la connaissance mythique du Bien et du Mal : ces deux contraires sont réunis en Dieu lui-même.

Jung passera sa vie à exposer ce mythe, avec plus ou moins de bonheur, en confondant le mal et le bien, le bas et le haut, la naissance de l'Homo Sapiens et le péché originel, l'élévation de Caïn et le crime. C'est la pénalité de ceux qui se font instruire en dormant...

### 33. — **Un rêve et des pierres.**

Extraordinairement précoce. Jung, à l'âge de trois ou quatre ans, fait un rêve qui le hantera toute sa vie : un trou sombre, rectangulaire dans le sol; un escalier qui descend; il le prend avec crainte; en bas, une porte à arcade avec un rideau vert somptueux; il soulève le rideau et entre dans une chambre rectangulaire mal éclairée, dallée en pierre et voûtée en pierre; au centre, un tapis rouge; sur le tapis, une plateforme; sur celle-ci un magnifique trône doré, royal comme dans un conte de fée; enfin, sur le trône, quelque chose qu'il prend d'abord pour un tronc d'arbre, haut de douze à quinze pieds, allant presque jusqu'au plafond : une

chose énorme; il s'aperçoit qu'elle est faite de peau et de chair nue; au-dessus, une sorte de tête ronde sans visage. et tout en haut, regardant en l'air sans bouger, un œil. Il est paralysé de terreur; à ce moment, il entend la voix de sa mère au-dessus de lui qui dit : « Regardez-le, c'est le mangeur d'hommes ».

Beaucoup plus tard, il se rend compte que ce qu'il avait vu était un phallus, que le rideau vert représentait une prairie, et il note que le tapis rouge était couleur de sang. Il trouve des interprétations helléniques et ne pense même pas à les chercher à leur origine : DAM est le sang, ADAM l'homme, ADAMAH la terre. A la fin de sa vie, ce rêve le hante encore : **de toute façon, dit-il, le phallus de ce rêve à l'air d'être un dieu souterrain, « à ne pas nommer ».**

Nous le nommons facilement : il s'appelle Jung. Avec ce rêve d'un enfant de trois à quatre ans, un phénomène, à notre connaissance, unique, prodigieux, s'est produit : le mythe a révélé son existence réelle, objective; il a démontré que les faits psychiques sont des réalités, c'est-à-dire des forces réelles, organiques, ayant leur biologie propre et leur déroulement historique parallèle à celui des chroniqueurs. Ces êtres, structurés selon les « archétypes numineux » de l'inconscient-divin, nous, de la nouvelle ère où nous sommes, nous en connaissons les secrets : ces êtres sont des vampires. Ce sont des morts qui revivent en suçant le sang des vivants. « Regardez-le, c'est le mangeur d'hommes », s'écrie la mère de Jung, dans ce rêve qu'elle transperce d'une voix prophétique qu'il lui arrive parfois d'avoir, même dans la vie quotidienne. Car le mythe s'est emparé de cette jeune conscience. Et Jung lui a imprimé le sceau inguérissable d'une pseudo-origine chrétienne. Il n'a pas pu remonter jusqu'à sa source ontologique primordiale. Ce jeune enfant, si précoce, était déjà conditionné par son milieu protestant. Le mythe qui, avant de s'achever, ramassait en lui-même sa durée depuis son origine, a trouvé le médium (dans le sens le plus large de ce mot) qu'il lui fallait pour proclamer sa vie dans l'instant qu'il mourait. Jung a vécu sa mort, pensant vivre sa vie, et ce faisant a vécu sa vie, mais à l'envers, car tout ce qui est antérieur à l'étape chrétienne lui était déjà fermé par son milieu.

**Ce qu'il y a de remarquable dans le Christianisme, écrit-il, c'est que, dans son système dogmatique, il anticipe une métamorphose de la divinité, un processus de changement historique « de l'autre côté ». Il le fait sous la forme du nouveau mythe de dissension au ciel, dont la première allusion est le mythe de la Création, où apparaît sous la forme d'un serpent un antagoniste du Créateur, qui incite l'homme à désobéir, en le leurrant par la promesse d'un accroissement de connaissance consciente.**

La vérité est exactement à l'opposé de ces affirmations : le christianisme n'a fait que figer dans une mythologie hellénique l'intense mouvement du mythe hébraïque: nous l'avons vu assez souvent: ce qui nous intéresse ici est le rappel du serpent en tant que début du mythe qui deviendra celui de Jung lui-même : **ce**

**que je dis est MA fable, MA vérité**, écrit-il. Il ne racontera jamais que son identification inconsciente avec le phallus-serpent de la terre. **Le Seigneur Jésus n'est jamais devenu tout à fait réel, pour moi, jamais tout à fait acceptable, jamais tout à fait digne d'être aimé... Chaque fois que l'on me parlait de lui en termes exaltés..., je repensais à sa contrepartie souterraine, à cette terrifiante révélation qui m'avait été accordée sans que je l'eusse recherchée.**

Le voici, mené par quelque chose ou quelqu'un qui le possède : **cet hôte étranger, venu à la fois d'en-haut et d'en-bas... Par le truchement de ce rêve d'enfant, j'ai été initié aux secrets de la terre. Ce qui se produisit fut une sorte d'ensevelissement dans la terre, et bien des années devaient s'écouler avant que je n'en ressorte. Aujourd'hui je sais — écrit-il à la fin de sa vie — que cela arriva afin d'introduire la plus grande quantité possible de lumière dans les ténèbres. Ma vie intellectuelle a son début inconscient à cette époque-là...** mais aussi sa vie secrète, si lourde de signification., à l'âge de quatre ans !

De sept à neuf ans, toujours abritant son secret, il lui arrive de jouer avec le feu. Il prend l'habitude d'allumer un feu dans les interstices des pierres d'un certain mur, un feu « sacré » qui ne doit jamais s'éteindre et que lui seul a le droit d'entretenir. Face à ce mur, une pierre émerge du sol en pente. **Souvent lorsque j'étais seul, je m'asseyais sur cette pierre et alors commençait un jeu d'imagination qui allait à peu près ainsi : « je suis assis au-dessus de cette pierre, et elle est au-dessous ». Mais la pierre aussi pouvait dire « je » et penser : « je gis ici, sur cette pente, et il est assis sur moi ». La question alors se présentait : « Suis-je celui qui est assis sur cette pierre ou suis-je la pierre sur laquelle il « est assis » ? Cette question me rendait toujours perplexe et je me levais, me demandant qui, maintenant, était quoi. La réponse demeurait tout à fait vague et cette incertitude s'accompagnait d'un curieux et fascinant sentiment de ténèbres. Mais il n'y avait aucun doute sur le fait que cette pierre avait avec moi des rapports secrets.**

Trente ans plus tard, il revient en ce lieu et se sent happé dans le monde de son enfance. **Cela faisait peur**, note-t-il beaucoup plus tard, **car ce monde de mon enfance, dans lequel je venais de m'abandonner, était ETERNEL et j'en avais été éloigné, et étais tombé dans un temps qui avait continué à s'écouler, s'en allant de plus en plus loin. L'attrance de cet autre monde était si forte que j'ai dû m'arracher violemment de ce lieu afin de ne pas abandonner la direction de mon avenir.**

La confusion, chez Jung, entre une sempiternelle durée immobile et l'éternité est constante. S'il est vrai que le mot éternité n'a jamais aucun sens (raison pour laquelle on ferait bien de l'éviter), le conflit des émotions, qu'il révèle ici, est significatif. En dépit de sa prise de conscience, à douze ou treize ans, où il s'écrie : **Maintenant je suis moi-même, maintenant j'existe**, en dépit de tout son travail intérieur en vue

de parachever son « Soi », en dépit de l'affirmation de sa réussite, il n'a jamais cessé d'être aussi « l'autre » et d'osciller entre une fausse éternité et l'écoulement du temps. Il n'a jamais cessé de transférer son « moi » à des pierres, de s'entourer d'un système de protection complexe (sa maison, sa famille, son métier de psychiatre) dans le but de ne pas se perdre. A quatre-vingts ans — après la mort de sa femme, en 1955 — ... **je sentis l'obligation intérieure de devenir ce que moi-même je suis. Pour l'exprimer dans le langage de la maison de Bollingen, je me suis rendu compte, soudain, que sa petite section centrale, accroupie si bas, si cachée, était moi-même.**

Cette maison de Bollingen, il l'avait construite dans le style du 17<sup>e</sup> siècle, pour les besoins du **vieux monsieur qui vivait au 18<sup>e</sup> siècle, qui portait des souliers à boucles et une perruque blanche**, et qui était, en Jung, « l'autre », depuis l'âge de douze ans, jusqu'à la fin de sa vie. Est-ce à dire qu'il était fou? Non. Il était hors-série. Ne s'est-il pas guéri, à douze ans, d'une névrose, par sa seule intelligence et sa volonté ? Mais, par conséquent, il a commis une erreur colossale en généralisant son cas — qu'au demeurant, il ne percevait qu'à travers son psychisme « possédé ». Rien ne justifie son affirmation (qui a fait son succès) : il existe des composants psychiques archaïques, qui sont entrés dans le psychisme individuel sans aucune ligne directe de tradition<sup>25</sup>.

Nous ne nions pas que des vestiges archaïques puissent exister dans la psyché, de même que, dans le corps, des vestiges de branchies, par exemple. Ces vestiges psychiques ont la même origine animale que les vestiges physiologiques. Ils n'ont rien de « numineux ». Nous plonger dedans, les réanimer, c'est, nous venons de le voir, engendrer des vampires. Si Jung, ce prince des apprentis-sorciers, n'avait eu recours, pour se stabiliser, à d'innombrables mandalas<sup>26</sup> à un constant transfert sur des pierres et à toute une structure d'existence, on peut penser qu'il aurait perdu la raison.

#### 34. — **Le faux problème résolu.**

On sait que son père était un pasteur dont la foi, peu assurée, ne s'exprimait qu'en banalités d'ordre moral, en louanges d'un Dieu infiniment parfait, etc. Depuis son premier rêve, l'enfant Jung recevait avec impatience ces enseignements : il savait, lui, que son père n'osait pas affronter le problème du mal et ne pouvait le résoudre, mais il avait eu la révélation, lui, de l'antagoniste caché sous la terre.

Un jour, sortant de l'école un beau midi d'été, il voit le toit de la cathédrale briller merveilleusement au

<sup>25</sup> Ouvrage cité, page 23.

<sup>26</sup> Les *mandalas* sont des dessins symboliques, souvent complexes, sur un schéma carré et symétrique. Jung en a dessiné des milliers pour stabiliser son psychisme,

soleil, et pense : **le monde est beau et l'église est belle et Dieu a fait tout cela, et il est assis au-dessus, très loin, dans le ciel bleu sur un trône en or...**

**Ici se produisit un grand trou dans mes pensées, écrit-il, et une sensation d'étouffer. Je me sentis comme paralysé et ne savais que : « ne continue pas à penser maintenant. Quelque chose de terrible est en train d'arriver, quelque chose que je ne veux pas penser, que je n'ose même pas approcher. Pourquoi? Parce que ce serait un péché épouvantable... »**

Trois jours et deux nuits, il se débat dans des tortures, se disant : « ne pense pas, ne pense pas »; et « je ne veux pas penser jusqu'au bout »; et encore « pourquoi devrais-je penser quelque chose que je ne connais pas » ? « Qui veut me forcer à penser ce que je ne veux pas savoir » ? Et « d'où vient cette chose terrible » ? Et « pourquoi est-ce sur moi que cela vient » ? La terreur le saisit. Il est glacé de sueur. On le croit malade. Il agite dans sa tête d'enfant de onze ans les rudiments d' « histoire sainte » qu'on lui a appris, et raisonne « Si Adam et Eve ont péché, c'est que Dieu, dans son omniscience l'a voulu; **donc, il était dans l'intention de Dieu qu'ils commettent le péché.** Il se rend compte que selon la morale conventionnelle on doit éviter le péché, mais il se dit qu'il ne peut pas continuer ainsi. Toutefois, avant de se soumettre à la « volonté divine », il veut la comprendre, car il est persuadé que ce **problème désespéré** du mal, c'est Dieu qui en est l'auteur. Curieusement, l'idée ne lui vient à aucun moment que c'est le diable qui le pousse. Il est tout à fait persuadé que le salut de son âme immortelle est en jeu. « **Dieu sait que je ne peux pas résister longtemps encore, et il ne m'aide pas, bien que je sois sur le point de commettre le péché irrémédiable... Il est évident que Dieu désire aussi que j'aie du courage... S'il en est ainsi et si je vais jusqu'au bout, il me donnera sa grâce et l'illumination.** »

Est-il capable d'aller à la damnation éternelle, en obéissance à Dieu ?... Quel problème, pour un enfant de onze ans !

Et voici, en réponse à ce problème, la vision qui se présente à lui : **Je ramassai tout mon courage, comme pour me précipiter dans le feu de l'enfer, et je permis à cette pensée de se présenter à moi. Je vis devant moi la cathédrale et le ciel bleu... Dieu est assis sur son trône doré, très haut au-dessus du monde — et de dessous le trône une énorme masse de matières fécales tombe sur la nouvelle toiture étincelante, la met en pièces, démolit la cathédrale totalement.**

L'enfant éprouve aussitôt **une indicible félicité, une illumination.** Beaucoup de choses, jusque-là obscures, **deviennent claires;** il a reçu **la grâce.** Et pourquoi? Parce qu'il a obéi à Dieu. Mais **pourquoi Dieu a-t-il excrété sur sa cathédrale? C'était, pour moi, une pensée terrible. Alors me vint une lueur de compréhension : Dieu pouvait être quelque chose de terrible. J'avais vécu un ténébreux et terrible secret. Il jeta son ombre sur toute ma vie, et je devins profondément pensif.**

Ce secret, jumelé au tabou du rêve du phallus (qu'il n'osa révéler qu'à soixante-cinq ans), révèle à ceux qui sont sortis de ces conflits psychiques, que le vieux, le très vieux Jung, n'est jamais sorti de l'enfance. Et il est normal que nous le voyions ainsi, car, pour chaque ère nouvelle, celle qui la précède n'a pas encore atteint la maturité. On peut dire que, toute sa vie, il a joué consciemment un rôle dont il était inconscient.

Nous venons de le voir, dans ce rôle du serpent, aller jusqu'au bout de la pseudo-connaissance du « bien » et du « mal ». Cette révélation, que lui transmet la psyché, pour lui démontrer qu'elle a bien compris et assimilé le problème, trahit, toutefois, beaucoup plus qu'elle ne traduit, le message ontologique originel. Mais, dans l'esprit de Jung, elle est l'aboutissement et l'accomplissement de la première annonce du mythe chrétien la dissension au ciel et l'apparition du serpent antagoniste. On voit avec quel soin il joue cette phase du mythe. La deuxième allusion au mythe est, selon lui, l'invasion prématurée du monde humain par des contenus inconscients. Et là encore, on le voit acteur conscient-inconscient, puisque cette invasion s'est produite chez lui dès l'âge de trois ou quatre ans. Enfin, le troisième stage, définitif est, pour Jung, celui de la soi-réalisation de Dieu sous forme humaine. C'est cette incarnation qu'il a voulu être, en l'exprimant ainsi : **l'inconscient, dans sa totalité, a pénétré le champ psychique de l'expérience intérieure, et l'homme a été rendu conscient de tout ce qui est venu constituer sa vraie configuration. Ce fut un pas décisif, non seulement pour l'homme, mais aussi pour le Créateur.**

Mû par des spéculations de cet ordre, l'homme s'en va, avec zèle, au secours de Dieu. Mais on ne sait trop qui est ce Dieu. L'ignorance de Jung en ce qui concerne le message hébraïque originel ne lui a jamais fait dire que des erreurs au sujet du tétragramme Y.H.W.H. qu'il transforme en un personnage du nom de Yahveh.

Pour l'instant, relevons simplement que la solution du problème du bien et du mal, révélée par sa psyché, si elle est valable pour lui, n'a aucun rapport avec le problème posé par la Genèse biblique (Gen. III. 22) : **YhwhElohim, dit, lui le Adamm, le voici comme un de nous, pour la connaissance du Tov et du Raa.** Pour simplifier notre explication, nous ne dégagerons, du sens vulgaire de cette suite de schèmes que le sens de Tov (9.6.2) que l'on traduit « Bien » et Raa (200.70) que l'on traduit « Mal », et cela en très peu de mots :

Tov est la féconde beauté de la maison. Raa est l'actualisation cosmique de tous les possibles possibles. On voit tout de suite que cette actualisation immesurable exige bien souvent la démolition des belles maisons où, dans tous les compartiments de l'existence, on rêve de s'installer. Adamm est ensuite, en tant que Homo Sapiens, expulsé de la matrice psychique, projeté dans l'existence, et le chemin de l'arbre de vie (l'arbre des morts et des résurrections) est protégé par les cherubim et la lame flamboyante du glaive qui

tourne.

Le mythe est infiniment plus complexe et plus actuel, dans l'immédiat de l'existence quotidienne, que Jung ne l'a jamais imaginé. Au lieu de comprendre qu'il n'y a de vie que dans des morts et des résurrections indéfiniment vécues, toujours neuves, toujours intenses dans l'intemporalité de la découverte, il a vécu le sens inversé de ce mouvement vital, en se figeant dans la durée : **A Bollingen, je suis dans l'intérieur de ma vraie vie, je suis dans le plus profond de moi-même. Me voici, pour ainsi dire, le fils âgé du vieux de la mère. C'est ainsi que l'alchimie l'exprime avec sagesse, car le vieil homme ancien que j'avais déjà connu intérieurement dans mon enfance, est la personnalité 2, qui a toujours été et qui sera toujours. Il existe en dehors du temps et est le fils de l'inconscient maternel. Dans mon imagination il a pris la forme de Philémon et il revient à la vie à Bollingen.**

A la lumière de tout ce que nous avons dit jusqu'ici, est-il encore nécessaire de commenter ce texte ? Ce vieux, mis en conserve à l'abri de l'écoulement du temps, n'est pas « en dehors du temps », il est la durée elle-même, et fait de la nécrose sous toutes ses formes. L'intemporel est à l'opposé de ces fixations. Chevauchant le flot des secondes qui passent, il est trop rapide en son être pour avoir le temps de penser. Il n'a pas le temps de penser, car il n'y a pas de temps en lui. Etre « en dehors du temps » n'a aucun sens. La pensée est du temps, l'intelligence est du non-temps. Comment faut-il encore le dire ?...

L'individuation de Jung est donc une fausse individuation. C'est une fabrication dont on voit, sans difficulté, les éléments qui la constituent. Ce qui est constitué d'éléments est toujours divisible, puisque c'est un composé. Ce qui est décomposable n'est pas individué.

L'artifice de la fausse pensée est identique à lui-même, ad nauseam, Jung écrit des volumes sur une prétendue divinité, dite Yahvé, tout en avouant : **Il nous faut rester conscient du fait que nous ne pouvons qu'esquisser une image anthropomorphique, qui, en outre, n'est pas commode à imaginer.** Or Y.H.W.H. n'a qu'une seule exigence : que l'on ne fasse aucune image de ce tétragramme. Dès qu'il y a image, ce n'est plus cela (nous évitons de dire : ce n'est plus lui; « lui » est déjà une image).

### 35. — **Le vieil homme.**

Il n'est pas dans notre intention de poursuivre Jung à travers ses vingt volumes. Si ses travaux dans le domaine de la psychothérapie sont valables (nous n'avons aucune compétence pour en juger), que les psychiatres s'en inspirent. Mais dans la mesure où l'on a la santé que confère le bon sens, on aurait tort de le suivre dans les cavernes préhistoriques des monstres de l'inconscient : notre monde actuel a un besoin tragique d'esprits neufs.

La cause de la nécrose chez Jung est imputable à la méthode, et celle-ci n'est pas imputable à Jung : il ne l'a pas choisie, elle s'est imposée à lui dès l'âge de trois ou quatre ans, avec une telle force de conviction et une telle continuité qu'il n'a pas songé à la mettre en question. Et pourtant, elle portait en elle sa propre condamnation. Nous savons aujourd'hui que les rêves sont loin d'avoir tous la même origine. Les millions de circuits du cerveau ne subissent pas tous la même interruption pendant le sommeil, et cela, pour des raisons parfois purement physiologiques, telles parties du corps pouvant être plus fatiguées ou plus douloureuses que d'autres, etc., etc. Ces circuits partiellement ouverts communiquent entre eux comme ils peuvent, ce qui provoque les absurdités de la plupart des rêves. D'autres causes sensorielles, émotionnelles, apparentes ou cachées dans les recoins où les condamne une censure morale ou quelque traumatisme, interviennent aussi. Et enfin, nous avons en nous d'innombrables circuits fossiles, héritage de toute la durée de la vie sur cette planète (en admettant que la vie n'ait pas été transmise à la Terre, en provenance d'autres planètes). Nous savons tout cela, et nous savons que personne n'a jamais pu débrouiller l'écheveau des rêves, pas même Jung, qui, à plusieurs reprises, le constate lui-même.

Pourquoi donc s'est-il donné pour tâche de **reconstruire l'inconscient primitif psychique** ? Pourquoi a-t-il inventé **l'anima, qui, pour l'individu est toute la vie qui a été dans le passé et est encore vivante en lui** ? Pourquoi attache-t-il tant d'importance à ce qu'il appelle l'inconscient, lequel, **s'il est quoique ce soit doit consister en les premiers stages d'évolution de notre psychisme conscient** ? Et de quelles philosophie préétablie proviennent certaines de ses assertions ?

**Nos âmes, aussi bien que nos corps, sont composés d'éléments individuels qui étaient tous déjà présents dans la lignée de nos ancêtres. Le « neuf » dans le psychisme individuel est une variation sans fin de recombinaisons de composants vieux comme le monde. Le corps et l'âme, par conséquent, ont un caractère intensément historique et n'ont aucune place dans ce qui est neuf, dans des choses qui viennent d'entrer en existence.**

**Si (dans la vie quotidienne) nos impressions sont trop distinctes, nous sommes pris dans l'heure et la minute du présent et n'avons aucun moyen de savoir si nos psychismes ancestraux entendent et comprennent le présent — en d'autres termes, si notre inconscient répond au présent.**

Ces quelques mots devraient suffire pour éliminer le mot « inconscient », ainsi que la logique d'une fausse pensée qui veut que nous cessions tout contact avec la vie, afin de savoir comment nous réagissons à la vie.

Nous ne sommes plus surpris de lire que, face au flux changeant où nous sommes plongés, il ne faut pas envisager des réformes (sociales, matérielles) « en avant ». **Des réformes par régression sont en général moins coûteuses et, par surcroît, plus durables, car elles font retour à la plus grande simplicité, aux moyens éprouvés du passé, et font aussi peu usage que possible de journaux, de radios, de télévisions**



**et de toutes les innovations qui sont censées épargner du temps.**

Et voici le spectacle du vieux fils de la Terre, tel qu'il dialogue avec ses morts :

**Dans la tour de Bollingen, c'est comme si l'on vivait dans plusieurs siècles simultanément. Ce lieu nous survivra. Dans son site et son style, il indique la direction, en arrière, vers les choses d'un lointain passé. Il y a très peu qui puisse suggérer le présent. Si un homme du seizième siècle venait à, s'installer dans la maison, seules la lampe à pétrole et les allumettes seraient neuves pour lui : autrement, il s'y retrouverait sans difficulté. Rien n'y dérange les morts, ni lumière électrique, ni téléphone. En outre, les âmes de mes ancêtres sont soutenues par l'atmosphère de la maison, puisque je répons pour eux aux questions que leurs vies ont laissées derrière eux. Je dégrossis des réponses aussi bien que je peux. Je les ai même dessinées sur les murs. C'est comme si une silencieuse et plus grande famille, s'étirant dans les siècles, peuplait la maison. Là, je vis ma seconde personnalité, et je vois la vie alentour comme quelque chose qui, indéfiniment, entre en existence et passe.**

### 36. — **L'aberration.**

Laissons cette « seconde personnalité » dans le bonheur parfait de sa nécropole, et voyons rapidement la façon dont peut prendre naissance une fausse pensée assez puissante pour amener l'esprit à proclamer des aberrations. Ce processus nous intéresse vivement, puisque nous le voyons l'œuvre depuis les premiers documents de l'histoire, jusqu'à nos jours.

**Quelqu'un se sentirait-il tenté, en considérant les images de la divinité qui peuplent notre univers représentatif, de les envisager avec cette sorte de désinvolture qui incite à dire : « ce n'est que... » il se mettrait en contradiction formelle avec l'expérience qui révèle de façon impressionnante — le moindre doute étant exclus sur ce point — la numinosité extraordinaire de ces images. Leur efficacité hors pair (ce qui est la définition du « mana ») est telle qu'on a le sentiment, en les évoquant, non seulement de faire allusion à « Ens realissum » — à la réalité suprême — mais en outre de nommer celle-ci, et, en quelque sorte, de la créer en la nommant.**

Le « sentiment » de la créer en la nommant ne veut pas dire qu'on la crée en la nommant. Mais examinons la question d'un peu plus près.

Le psychisme humain est perçu par les individus comme étant quelque chose d'isolé et d'individuel (si j'ai mal à la jambe, c'est moi qui ai mal. si j'ai faim c'est moi qui ai faim. si je suis malheureux c'est moi qui suis malheureux, si je me sens seul, c'est que je suis seul). Tout cela est simple et évident. C'est ainsi que

l'on « se » pense. Mais il y a autre chose : il y a le fait que l'univers — son existence même — est totalement impensable. Nous ne disons pas cela parce que nous « pensons » que l'univers est impensable — ce qui est une « pensée » assez banale — mais parce que l'impensable nous a envahi. Cette aventure est d'un tout autre ordre que les expériences mystiques ou les images « numineuses » qui envahissent des psychismes, car l'impensable étant impensé, ne s'accompagne d'aucune perception, d'aucune « expérience, dite spirituelle »; en vérité, il ne « se » produit pas, car, cessant de penser l'impensable, on cesse de « se » penser soi-même et, aussitôt, ce n'est pas « la réalité suprême » qui se révèle (les mots « réalité suprême » sont encore de la pensée, et comme toute pensée, sont quantitatifs : il n'y a de suprême que par comparaison avec ce qui ne l'est pas); non, ce qui se produit est une extraordinaire capacité de voir le faux, partout où il est et de le dépister partout où il se camoufle.

Or, il est certain que « se » penser est le processus même par lequel le psychisme renforce son cocon, et nous avons vu Jung, tout au long de sa vie, attentif à vivre son propre personnage, tel qu'il se présentait à lui-même, à travers les images que lui transmettaient ses rêves. Au cours d'un voyage en Afrique, ses rêves le mettent en alerte, dans ce continent qui lui est étranger. **Ces rêves se référaient à mes problèmes personnels. La seule chose que je pouvais en conclure était que ma personnalité européenne devait, en toutes circonstances, être préservée intacte.**

La conscience, enfermée et ne cessant de s'enfermer en elle-même, isolée et ne cessant de s'isoler du souffle cosmique ne perçoit celui-ci qu'à travers sa structure, de plus en plus fermée. Mais qui, d'entre nous, n'a reçu, au moins une fois dans sa vie, un coup sur la tête — à l'occasion d'un accident — en le percevant sous l'aspect d'un éblouissement ? Avons-nous, pour autant, proclamé que cet éblouissement est « numineux », et, par surcroît de sottise, avons-nous pensé qu'en le qualifiant ainsi, nous procédions à la « création du suprême »? Les images engendrées par le psychisme « inconscient » (c'est le cas de le dire) proviennent, bien sûr, des coups que lui porte la vie, nous ne le contesterons pas. Mais depuis on ne sait combien de milliers d'années, et surtout depuis que l'accent est mis sur la personne, on ne cesse de croire qu'escalader ces symboles pourrait mener vers le réel. Ce faisant, on « pense » les symboles, on « pense » (sans la concevoir) une divinité, et toute cette théologie (le Soi de Jung en est une) n'a pour effet que le durcissement de la coque psychique, dans une perpétuation du passé.

On est arrivé à ce que Jung, en de nombreuses pages de considérations sur une divinité — un certain Yahveh qui avait, nous dit-il, une très grande envie de s'incarner — et sur le besoin impérieux qu'aurait la psyché de fabriquer une image divine du féminin afin de ne pas laisser sans compagne, au ciel, l'imago dei masculine d'un autre dieu appelé Jésus, on en est arrivé à ceci : **je tiens le dogme de l'Assomption pour**

### **l'événement religieux le plus important depuis la Réforme.**

Ce dogme, on le sait, a été proclamé par Pie XII en 1950. Il consiste à être obligé de croire — si l'on est catholique — qu'une femme est « montée au ciel dans son corps » il y a deux mille ans. Jung se donne beaucoup de mal pour démontrer combien ce dogme est nécessaire, afin de donner à la psyché l'image métaphysique de la femme, qui — dit-il — lui fait défaut. Il implore les églises protestantes, trop branchées sur le masculin, de parachever leur conception de la divinité par l'adjonction d'une déesse au ciel.

Quant à nous, nous ne pouvons dissocier la promulgation de ce dogme — nécessaire, peut-être, à l'accomplissement d'un mythe appartenant à la réalité psychique mais objectivement erroné quant à la réalité tout court — nous ne pouvons dissocier l'homme qui l'a promulgué, de celui dont notre époque fait le procès. Perdu dans les brouillards du mythe, il était aussi important pour Pie XII de croire qu'une vierge est montée tout droit (d'une terre, sans doute en forme de disque plat) jusqu'à un ciel (au-dessus, évidemment, d'une voûte) où elle vit dans son corps terrestre (assise, bien sûr, dans un vrai fauteuil), en compagnie de deux dieux (un père et un fils, celui-ci aussi dans son corps terrestre), tout cela était aussi important pour lui que de donner son appui (qui n'a pas manqué, quoiqu'en disent ses défenseurs) à l'Allemagne nazie.

### **37. — Concluons.**

Nous avons essayé, dans un ouvrage aussi bref que possible, de montrer ce qu'est l'erreur de la pensée, lorsqu'elle prétend pénétrer un domaine qui n'est pas le sien. Nous avons dit que penser faux en ce qui concerne l'essentiel c'est être un agent de régression et de corruption.

Il nous reste, pour conclure, à dire ceci : l'esprit profondément, totalement, constamment religieux, est celui dont la pensée évite l'erreur. Là est sa seule tâche et qui suffit, car là où la pensée s'arrête, l'impensable, l'incrédible, l'immensurable peut faire surgir une vie neuve, impolluée, saine.

**TABLE DES MATIERES**

	Page
Chapitre I Gandhi ou la peur du vide	03
Chapitre II. Jean XXIII ou le dynamiteur par bonté	22
Chapitre III. Teilhard de Chardin ou le ciel à l'heure de la terre	51
Chapitre IV. Lecomte du Noüy ou la pensée prisonnière d'elle-même	65
Chapitre V. C. G. Jung, le vieil homme de la terre	76